



2.27.31

Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.

Purchased by the Mary Cheves Dulles Fund.

BX 890 .M66 v.34

Monsabrac, J.-M.8L. 1827-
1907.

Works ...



AVANT — PENDANT — APRÈS
LA PRÉDICATION

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, avons lu, par ordre du T. R. Père Provincial, l'ouvrage du T. R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré, Maître en sacrée Théologie, lequel est intitulé : *Avant la Prédication, Pendant la Prédication, Après la Prédication*. Nous l'avons jugé digne de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

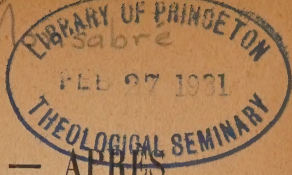
FR. THOMAS BOURGEOIS,
Ex-Provincial de France.

IMPRIMATUR :

FR. RÉGINALD MONPEURT,
Prieur Provincial,

Works of J. M. L. M.

v. 34



AVANT — PENDANT — APRÈS

LA

PRÉDICATION

Conseils aux Jeunes Ecclésiastiques

PAR

LE T. R. P. M.-J.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS



PARIS

AUX BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

—
1900

PRÉFACE

Je ne puis mieux présenter cet ouvrage aux lecteurs pour lesquels il a été composé, qu'en mettant sous leurs yeux la lettre du vénérable président de notre Chapitre général d'Avila, qui m'a confié la mission de conseiller et d'instruire nos jeunes prédicateurs. Cette lettre est pour moi une précieuse bénédiction, qui me récompense de mon travail au delà de son mérite, et qui, j'en ai la confiance, en assurera le succès.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

C'est avec la plus vive satisfaction que j'ai reçu le manuscrit de l'ouvrage dont notre Chapitre général d'Avila, en 1895, vous avait confié et demandé la composition, sachant fort bien que personne mieux que vous ne saurait instruire nos jeunes religieux dans l'art si important et si difficile de l'éloquence sacrée.

Évidemment Dieu a béni votre obéissance

et votre charité fraternelle. Au jugement unanime des reviseurs de votre ouvrage, vous avez réussi à écrire un traité excellent, pour le fond et pour la forme, sur l'éloquence de la chaire, dans laquelle vous obtîntes vous-même les plus sérieux et les plus consolants succès pendant votre longue carrière apostolique.

En ratifiant des jugements si honorables pour vous, je forme les vœux les plus ardents pour que votre livre, apprécié partout comme il le mérite, se trouve bientôt dans les mains de tous ceux qui se préparent au ministère de la parole de Dieu. Mais surtout je désire que, dans les couvents de l'Ordre, principalement dans les noviciats et les maisons d'études, ce traité soit répandu, médité, approfondi, mis en œuvre, au grand profit de tous nos jeunes religieux, pour qui en premier lieu il a été composé.

Ceux d'entre eux qui n'ont reçu de Dieu, pour la prédication, que des talents ordinaires et modestes, y apprendront tout le bien qu'on peut faire, sans qualités brillantes, avec l'amour de la saine doctrine, la constance du travail, l'oubli de soi, l'esprit de piété et d'obéissance.

Quant à ceux qui ont reçu du ciel le don précieux et redoutable de grandes aptitudes pour l'éloquence, rangés à votre suite, ils ne

donneront jamais dans les déviations de la prédication contemporaine, mais sauront gagner les âmes sans les flatter, panser les plaies dominantes sans les contracter, proportionner aux esprits les enseignements de la Révélation sans les déformer ni les amoindrir : dignes descendants de Dominique et de tous ceux qui depuis, jusqu'à nos jours, ont hérité de son zèle, imité son apostolat, porté glorieusement son nom.

Afin que tous ces vœux aient leur pleine réalisation, j'espère que bientôt votre ouvrage trouvera des traducteurs habiles, pour en ouvrir l'intelligence à ceux qui sont moins familiarisés avec la langue française et son génie. Ainsi deviendra-t-il en peu de temps le conseiller, l'ami, le *vade-mecum* des hérauts de l'Évangile, à l'honneur de notre Ordre et au grand avantage de la sainte Église, notre Mère.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, avec l'expression de ma sincère reconnaissance pour la nouvelle et grande joie que vous venez de me procurer, ma meilleure bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Rome, le jour de la Fête-Dieu 1900.

FR. ANDRÉ FRÜHWIRTH,
Maître Général.

LIVRE PREMIER

AVANT LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PRÉPARATION

La première préparation du prédicateur consiste à se bien pénétrer de la grandeur de sa mission. Il est le dépositaire et le semeur de la parole divine, que le Verbe incarné a fait entendre au monde : parole en laquelle se révèle une profonde connaissance des temps, des lieux et des âmes ; parole qui vient expliquer ce qui, jusque-là, est demeuré incompris, remplacer ce qui doit être aboli, rajeunir ce qui est usé, perfectionner ce qui est incomplet ; parole qui répond à tous les oracles et à toutes les promesses du ciel, nous fait entrer dans le mystère de la vie de Dieu, nous fait comprendre ses œuvres, nous donne le vrai sens du culte que nous lui devons, nous montre le

chemin du salut ; parole qui, ajoutant les conseils aux préceptes, nous met sur la voie de la plus haute perfection qui se puisse concevoir pour l'humaine nature ; parole dans laquelle toutes les vérités se pressent, se soutiennent, s'enchaînent, se pénètrent, et nous conduisent, par une route inondée de lumière, de notre point de départ à nos éternelles destinées.

Porteur de cette parole, le prédicateur n'est pas seulement un homme public qui plaide dans un lieu sacré les plus graves, les plus sublimes, les plus chers intérêts des sociétés humaines ; c'est l'homme de Dieu revêtu d'un caractère auguste qui lui donne la physionomie et l'autorité d'un maître divin. « Qui le voit voit le Christ, qui l'entend entend le Christ¹. » — « Le prédicateur monte en chaire, dit Bossuet, pour y célébrer un mystère semblable à celui de l'Eucharistie, car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans ce sacrement adorable que sa vérité est dans la prédication évangélique. — Entendre un prédi-

1. « Qui vos audit me audit. » (Luc., x, 16.)

cateur, c'est entendre parler Dieu dans sa langue naturelle¹. »

Quelle admirable mission ! — Jeunes religieux et jeunes lévites, pensez-y longtemps à l'avance, méditez ces paroles de la Sainte Écriture : « Dieu m'a établi roi sur la sainte montagne de Sion pour prêcher sa loi². » — « Je suis choisi par Dieu, je serai envoyé par lui, comme ambassadeur du Christ, afin de parler en son nom³. »

Oui, vous devrez parler au nom de Dieu, pour procurer sa gloire en répandant sa vérité, en préparant les âmes à l'infusion de sa grâce, en les dirigeant dans les voies saintes qui conduisent à la bienheureuse patrie où Dieu sera éternellement loué, béni et glorifié. La gloire de Dieu, la sanctification et le salut des âmes, ne perdez jamais de vue ce but sublime de votre ministère. Dès les premiers jours de

1. Sermon sur *la parole de Dieu* (1^{re} et 2^e partie).

2. « Ego autem constitutus sum rex super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus. » (Ps. II.)

3. « Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. » (II Cor., v, 20.)

votre formation, faites-vous une grande droiture et pureté d'intention. Désintéressez-vous des succès humains ; et quand la nature, gourmande de gloire humaine, cherchera à vous persuader que vous pourrez devenir des artistes, répondez-lui que vous voulez être des apôtres.

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on devient apôtre. Il faut se préparer à ce saint ministère par la solitude, le silence, l'étude, la méditation, la prière. La vie cachée de notre divin Maître est le type adorable de cette préparation. Il n'a consacré que trois ans de sa vie à la prédication de sa doctrine et aux œuvres éclatantes sur lesquelles il devait établir la vérité de sa filiation divine. Après ses premières manifestations aux bergers de Bethléem et aux mages d'Orient, au retour de son exil en Égypte, il s'est enseveli dans l'humble maison de Nazareth. En cet obscur séjour, où ne pénétrait jamais l'œil indiscret du monde, « il croissait et se fortifiait, nous dit l'Évangéliste, comme croissent et se fortifient les enfants. Et pendant que la nature, en son corps très pur, gravitait vers sa plénitude,

la sagesse divine remplissait sa sainte âme et la grâce y épuisait tous ses dons¹ ».

A l'âge de douze ans, il était mûr pour son ministère public et pouvait enseigner le monde, puisque déjà il étonnait les docteurs par la profondeur de ses interrogations et la sagesse de ses réponses ; mais il lui faut encore dix-huit années d'ombre et de silence. Après ses heures de travail, quand les portes de la maison de Nazareth étaient closes, les yeux ravis de Marie et de Joseph admiraient, en leur doux ouvrier, les constants progrès de la sagesse et de la grâce. Qui nous dira les merveilles de ce divin noviciat ? Des profondeurs infinies où il se recueillait, Jésus tirait, chaque jour, quelque nouveau trésor qu'il faisait passer dans le cœur de ses parents par de tendres colloques et de ferventes prières, quand il ne demeurait pas plongé dans la contemplation des perfections divines, et comme noyé dans une amoureuse union avec son Père céleste. Ainsi il préparait sa grande

1. « Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo. » (Luc., II, 40.)

œuvre de perfection et de salut en deux âmes chères, les plus nobles et les plus saintes qui eussent jamais honoré la création et réjoui l'œil de Dieu, attendant patiemment l'appel de son précurseur.

A l'heure voulue de Dieu, il entre dans sa vie publique, et, dès les premiers jours, il groupe autour de lui ceux qui devront être les continuateurs de sa divine mission. C'est dans l'intimité qu'il les instruit des mystères du royaume de Dieu et les prépare à en être les hérauts. Il leur mesure, avec une admirable sagesse, ses révélations ; développe progressivement les œuvres prodigieuses dont ils devront rendre témoignage ; leur rappelle à propos les oracles du passé ; leur ouvre discrètement les perspectives de l'avenir et leur fait faire, avec prudence, les premiers essais de leur ministère apostolique.

Mais le principal et souverain agent de leur préparation, c'est de vivre constamment dans la compagnie du Sauveur et de se baigner, en quelque sorte, dans la lumière des grands exemples d'amour, de bonté, de miséricorde, de douceur, de religion, de justice, de force,

de zèle, de sainte liberté, d'austérité, de sacrifice, qu'il leur donne tous les jours. Pendant trois ans, il les a tellement pénétrés de lui-même, qu'à l'heure suprême des adieux, il déclare ne faire plus qu'un avec eux. Et cependant il ne les envoie pas encore. Il faut qu'ils subissent l'épreuve des jours douloureux et sanglants de la Passion. Quand leur âme étonnée, consternée, découragée par l'effroyable mystère des souffrances et de la mort du Sauveur, se réveillera consolée, fortifiée et affermie dans la foi par les apparitions du Christ ressuscité, le Maître, avant de retourner vers son Père, les bénira une dernière fois et les enverra prêcher au monde sa doctrine et sa loi : « Allez, enseignez toutes les nations et apprenez-leur à garder mes commandements ; voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ¹. »

Solennellement investis de cette grande

1. « Euntes, docete omnes gentes... docentes eos servare quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. » (Matth., xxviii, 19-20.)

mission, ils ne partent pas encore. Jésus veut qu'ils se recueillent et qu'ils attendent en silence l'effet de la promesse qu'il leur a faite au nom de son Père ¹. — Pendant dix jours, ils se renferment dans le cénacle et appellent, par une constante prière, le Paraclet qui doit achever leur formation. Au jour sacré de la Pentecôte, les voûtes de la maison où ils sont rassemblés s'ébranlent, comme sous la poussée d'un vent violent, des langues de feu descendent du ciel et se reposent sur chacun d'eux. C'est fait : l'Esprit-Saint leur a donné leur plénitude ; ils vont parler : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto et cœperunt loqui* ².

Vous le voyez, Jésus s'est préparé et a préparé ses Apôtres au saint office de la prédication. C'est une leçon qu'il vous donne, pour vous apprendre qu'il ne vous suffit pas d'avoir, dès le principe, une haute idée et une profonde estime du ministère auquel vous êtes appelés, mais que vous ne devez entrer dans

1. « Præcepit eis... Jerosolymis ne discederent, sed exspectarent promissionem Patris, quam audistis (inquit) per os meum. » (Act., I, 4.)

2. Act., II, 4.

la carrière apostolique qu'après une longue période de silencieuse et religieuse formation. Les années de noviciat ou de séminaire représentent, dans votre vie, la vie cachée du Sauveur et le scolasticat divin qui prépara les Apôtres à leur mission. C'est alors qu'il faut ouvrir votre âme à toutes les vérités que vous devrez prêcher au monde, profiter de votre intimité avec le Christ pour acquérir un grand fonds de vertus religieuses et sacerdotales, et déjà prendre par la prière des arrhes sacrées sur les âmes qui seront évangélisées par votre parole.

« La parole procédant d'une science laborieusement et pieusement acquise, l'exemple de toutes les vertus et de toutes les saintes œuvres, la prière fervente et constante, voilà, dit saint Bernard, les trois biens que doit s'assurer celui qui prêche. » Et il a soin d'ajouter : « Le plus grand et le meilleur de ces trois biens, c'est la prière. Car si la vertu vient en aide à la parole, la prière mérite à la parole et aux œuvres de la vertu grâce et efficacité¹. » — « Voulez-vous, dit un judi-

1. « Manent enim tria hæc : Verbum, exemplum, oratio. Major autem his est oratio, nam etsi vocis virtus

cieux conseiller des prédicateurs, voulez-vous être écoutés avec intelligence, bon vouloir et docilité : vous obtiendrez cela beaucoup mieux par la ferveur de vos oraisons que par toutes vos facultés oratoires¹. »

Travaillez donc, sanctifiez-vous, priez avec ferveur pendant les années de votre formation. Vous n'en sortirez pas, sans doute, avec cette suprême plénitude de l'homme apostolique qui lui permet de prodiguer les trésors de son âme, mais encore devrez-vous sentir que vous avez quelque chose à donner. On donne de son abondance et non de son indigence. Méditez, je vous prie, ces paroles de saint Bernard : « Vous ne faites que perdre le fruit de votre travail, si n'étant qu'à demi plein, vous vous hâtez de vous répandre avant d'être entièrement rempli, agissant, en cela, contre la loi de Dieu qui défend de labourer avec le premier-né du bœuf². »

sit opus, et operi tamen et voci gratiam et efficaciam promeretur oratio. » (Epist., 208.)

1. « Ut intelligenter, ut libenter, ut obedienter audiat, pietate orationum magis quam oratorum facultate assequi se posse non dubitet. » (NOEL ALEXANDRE, *Institut. concionatorum*, XI, § 55.)

2. « Quod tuum est spargis et perdis, si priusquam

Défiez-vous de ces ardeurs indiscrètes qui poussent les jeunes gens à se produire. Elles peuvent avoir pour cause le précoce et légitime désir de travailler à la gloire de Dieu et de faire du bien aux âmes, mais la plupart du temps elles procèdent de la vaine gloire. Hélas! « le vice de la vaine gloire, dit le pieux Louis de Grenade, est si ordinaire et si naturel aux prédicateurs, qu'ils s'en rendent coupables sans s'en apercevoir et sans le prendre pour un péché¹ ». Désirer impatientement et avidement la prédication pour la satisfaction de sa vanité, c'est entrer dans la bergerie comme un voleur. Les portes de la bergerie sont l'ardente charité et l'humble obéissance.

Qu'il me soit permis de prier respectueusement, ici, ceux à qui l'éducation des jeunes prédicateurs est confiée, de ne point s'éprendre trop vivement de leurs premiers essais, de ne point les louer outre mesure sous prétexte de

infundaris, tu totus semiplenus festines effundere, contra legem arans in primogenito bovis. » (Sermo xviii in Cant., 2.)

1. *Rhétorique ecclésiastique*, ch. v.

les encourager, et surtout de ne point les lancer trop tôt dans la carrière apostolique. C'est nourrir leur amour-propre, les aveugler sur leur propre valeur et s'exposer à de tristes mécomptes. Combien de jeunes gens, gâtés par les flatteries d'une naïve et indiscrete admiration, n'ont pas donné ce qu'on s'en était promis, et ont porté, dans une désolante médiocrité, la peine d'un engouement prématuré ! — Aux instructeurs, comme aux conscrits de l'éloquence sacrée, je rappelle cette sentence de saint Bernard : « Ayez soin de bien remplir avant de répandre : *Implere prius, et sic curate effundere.* »

CHAPITRE II

LA SCIENCE SACRÉE. — SES SOURCES

Nous avons dit avec saint Bernard que « la parole, l'exemple, la prière, sont les trois biens que doit s'assurer le prédicateur ».

Et d'abord la parole : non pas cette parole vide et stérile dont l'Apôtre a dit « qu'elle flatte l'oreille sans ouvrir aux âmes le chemin de la vérité ¹ », mais cette parole pleine et féconde qui n'est dans la bouche de l'Apôtre que le canal par où s'épanche la *science sacrée* dont son âme est remplie.

La science sacrée, c'est la théologie. Fruit d'une laborieuse et pieuse étude, la théologie est comme toutes les sciences un ensemble de vérités déduites de principes certains et disposées dans leur ordre naturel. Elle est subor-

1. II Tim., iv, 3.

donnée, selon les propres expressions de saint Thomas, aux lumières supérieures de Dieu et des Bienheureux¹. Ce qui se dit, ce qui se voit dans l'essence divine est devenu, par une grâce ineffable, le patrimoine de l'intelligence humaine. Les rayons du Soleil éternel, qui pénètrent les esprits angéliques, sont descendus jusqu'à nous, et des nuées mystérieuses ont fait pleuvoir dans la vallée de notre exil la manne cachée dont on se nourrit aux festins du ciel : c'est la doctrine révélée contenant les principes de la foi. Ces principes, la raison les contemple, non pas en elle-même, mais dans les lieux réservés où Dieu lui-même les a mis.

Le premier de ces lieux, c'est l'Écriture, histoire admirable des rapports de Dieu et de l'humanité ; elle contient, avec le récit authentique et sincère des prodiges qui se sont opérés depuis l'origine du monde, la somme des révélations descendues, en divers temps, de la bouche du Très-Haut, sous le couvert des prophéties et des miracles ; elle s'affirme elle-même, comme l'expression du Verbe tout-

1. *Summ. Theol.*, I^{re} P., quæst. 1, a. 2.

puissant dont le propre est d'illuminer les âmes. C'est le Seigneur qui parle aux hommes de son choix et leur ordonne de fixer éternellement ce qu'ils entendent : « Ecris, écris : *Scribe ! scribe !* » dit le Seigneur à Moïse et aux prophètes. « Toute l'Écriture est divinement inspirée pour l'enseignement de l'humanité : *Omnis Scriptura divinitus inspirata est utilis ad docendum* ¹. » Dieu, qui parlait autrefois à nos pères par la bouche des Prophètes, a parlé en dernier lieu par la bouche de son propre Fils ². Ce Fils adorable a fait aux cieux, en y entrant, une large brèche par où se sont précipités des torrents de lumière. C'est l'Esprit de Dieu qui apprend aux Apôtres ce qu'ils doivent dire ; c'est lui qui vit et qui palpète dans leurs écrits. Leur parole, devenue un monument, n'est plus la parole de l'homme, mais la parole même de Dieu : *Non verbum hominis, sed vere verbum Dei* ³. Ainsi l'ont cru les anciens, ainsi le

1. II Tim., III, 16.

2. « Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis : novissime diebus istis locutus est nobis in Filio. » (Heb., I, 12.)

3. I Thess., II, 13.

croient tous ceux que le Christ a régénérés dans son sang et qui sont demeurés fidèles à la foi de leur baptême.

Mais tout n'est pas contenu dans l'Écriture ; elle l'atteste elle-même. Saint Jean dit, en finissant son Évangile : « Que de choses ont été faites par Jésus, et que le monde ne pourrait contenir si elles étaient écrites dans les livres¹ ! » Un autre lieu a donc reçu les principes de la foi : c'est la Tradition. Elle précéda l'Écriture, et se penchant vers elle comme un vase trop rempli, elle y répandit la céleste doctrine. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : Écrivez ! mais : Prêchez, enseignez ! et eux ne disent pas : Lisez ! mais : Écoutez ! « Frères, tenez-vous bien et attachez-vous aux traditions que vous avez apprises : *Fratres, state et tenete traditiones quas didicistis*². » C'est toujours là qu'il faut recourir quand la lettre se tait : *Ad traditum nobis ab initio sermonem revertamur*³. Com-

1. « Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus ; quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. » (Joan., XXI, 25.)

2. II Thess., II, 14.

3. S. POLYCARP. *ad Philippenses*.

mencée dans la Loi nouvelle par les Apôtres, la Tradition a été conservée par les Pères, les docteurs et les fidèles dont l'Église a recueilli et consacré les témoignages et l'enseignement.

L'Église, voilà le lieu suprême des principes révélés ; elle domine tous les autres sans les humilier et consacre leur inviolabilité. L'homme peut, avec un empressement maladroit ou une malignité diabolique, interpréter l'Écriture, la torturer et en exprimer des sens qui n'y furent jamais ; il peut, dépositaire infidèle d'une transmission plusieurs fois séculaire, trahir la pensée de ses pères et corrompre leur tradition ; mais contre un corps enseignant, formé de l'élite de l'humanité chrétienne, et constamment pénétré par la divine vertu de l'Esprit-Saint, les folies et les trahisons humaines sont impuissantes. L'Église nous fait remonter aux sources pures de la révélation : les lettres divines et les enseignements traditionnels dont elle nous garantit l'authenticité et l'intégrité, et dont elle nous explique les saintes obscurités ; son autorité surhumaine nous plonge dans le sein de Dieu, et nous y buvons à longs traits les vérités

sacrées qui sont l'objet de notre foi. Suivons bien ce mouvement ; sans lui nous ne pourrions jamais bien connaître la nature de la science théologique ni déterminer infailliblement sa place.

Le Fils de Dieu, au lieu de s'imposer d'autorité comme les docteurs humains, prend soin à chaque instant de nous rappeler sa mission. On dirait qu'il veut échapper à la responsabilité de son enseignement, qu'il craint l'illusion de nos sens, qu'il a peur de n'être pas assez divin dans sa doctrine. Il nous empêche de nous arrêter aux rivages de sa chair adorable et nous enlève jusqu'au principe éternel, infini, de toute vérité et de toute autorité. — « Ma doctrine, dit-il, n'est pas la mienne, mais celle du Dieu qui m'a envoyé¹. » Il ordonne et il ajoute : « J'ai reçu cet ordre de mon Père². » « Mon Père, qui m'a envoyé, a réglé par son commandement ce que je dois dire et enseigner, et je sais que son commandement

1. « Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. » (Joan., vii, 16.)

2. « Hoc mandatum accepi a Patre meo. » (Joan., x, 18.)

est la vie éternelle¹. » « Je ne parle donc que comme mon Père m'a dit de parler². »

Jésus paraît bien petit, mais ce luxe d'humilité et de déférence cache un grand et salutaire dessein. Le Maître, en s'appuyant sur l'éternel et unique principe, veut servir de point de ralliement à toutes les missions sacrées qui doivent porter sa doctrine jusqu'aux extrémités de l'espace et des temps, et nous faire remonter le courant lumineux de la vérité jusqu'à sa source infinie. Le Père passe tout entier dans le Fils qu'il envoie, et le Fils tout entier dans ceux qui lui succèdent. Le Père invisible se manifeste par un Dieu homme ; le Fils disparu se continue par l'Église : par l'Église qu'il revêt de ses opprobres et de ses gloires, et entre les mains de laquelle il dépose le sceptre royal et divin dont il s'est servi pour gouverner l'esprit humain.

Admirable mouvement ! Dieu engendre son

1. « Qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit, quid dicam et quid loquar, et scio quia mandatum ejus vita æterna est. » (Joan., XII, 49.)

2. « Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. » (Joan., XII, 50.)

Fils qui est vérité, le Fils engendre l'Église, et, semblable à ces végétations superbes qui croissent sans repos ni trêve dans les climats fortunés où la nature ne meurt pas, l'Église, fécondée par le Christ, s'engendre dans son propre sein. Ce n'est pas seulement le plus grand des témoins, c'est le plus grand des docteurs. A ceux qui lui demandent : D'où viens-tu ? où vas-tu ? elle répond comme Jésus-Christ lui-même : « Je suis la fille de Dieu et la maîtresse des siècles à venir. Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle du Dieu qui m'a envoyée. Mon Père, qui m'a envoyée, règle par ses ordres ce que je dis et ce que j'enseigne. » Elle a bien le droit de parler ainsi ; car c'est à elle uniquement qu'il a été dit : « J'établirai mon Église sur la pierre inébranlable, et les puissances d'enfer ne prévaudront point contre elle ¹. » « Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai confié ². » — « Qui vous écoute

1. « Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. » (Matth., xvi, 18.)

2. « Euntes, docete omnes gentes, docentes eos servare quæcumque mandavi vobis. » (Matth., xxviii, 19.)

m'écoute ; qui vous méprise me méprise ¹. » — « Comme mon Père m'a envoyé (avec la même autorité, les mêmes lumières, la même vérité), je vous envoie ². » — Et cette parole, enfin, capable de rassurer l'humanité contre son incapacité, ses défaillances, ses hésitations, ses doutes, ses terreurs : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ³. »

L'Église est donc la montagne sainte où le Soleil de vérité demeure assis à toujours, la montagne fertile d'où les principes révélés descendent par des pentes douces et généreuses dans l'âme humaine. L'âme les reçoit et s'en abreuve ; la science sacrée, la théologie est commencée.

Il est bien vrai que l'ombre des mystères entoure les principes révélés et qu'il n'est pas permis à la théologie de procéder d'une évidence immédiate et actuelle semblable à celle

1. « Qui vos audit, me audit : qui vos spernit, me spernit. » (Luc., x, 16.)

2. « Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. » (Joan., xx, 21.)

3. « Ecce ego vobiscum sum, usque ad consummationem sæculi. » (Matth., xxviii, 20.)

des principes que nous connaissons par nos moyens naturels. Mais rappelons-nous ce que nous a dit saint Thomas, que la théologie est une science subordonnée aux lumières supérieures de Dieu et des Bienheureux. Or, à une science subordonnée l'évidence immédiate et actuelle n'est pas nécessaire. La musique est subordonnée à des calculs mathématiques et géométriques ; cependant les artistes compositeurs, même ceux qui font des œuvres qu'on appelle à bon droit des œuvres savantes, les Mozart, les Beethoven, les Haydn, les Wagner et autres ne se préoccupent pas des mathématiques et de la géométrie musicales. Ils acceptent les principes d'une science supérieure qui les voit avec une évidence immédiate et actuelle, et se contentent pour eux-mêmes d'une évidence médiate et radicale.

Cette évidence médiate et radicale, qui suffit à une science subordonnée, est précisément celle des principes de la théologie. L'autorité divine de l'Église, qui nous les propose, nous est clairement démontrée : il n'en faut pas davantage. Par elle, nous savons que les principes sont certains et qu'ils sont vus, avec

une suprême évidence, à la source dont ils émanent.

Les principes étant certains, il est permis à la théologie d'opérer scientifiquement. C'est ce qu'elle fait, par l'application des forces logiques de la raison. Unissant l'une à l'autre les propositions révélées, ou bien empruntant à la nature une vérité générale qu'elle rapproche d'un des principes de la foi, elle détermine un mouvement fécond, d'où procède une conclusion théologique. C'est dans l'ordre, car : « Ici-bas, la vérité naît comme la vie, dit Joseph de Maistre; il faut que deux propositions s'épousent pour en engendrer une troisième. » Toutes les sciences humaines sont écloses de cet hymen intellectuel. Toutes les sciences humaines se composent d'une suite plus ou moins longue de générations intellectuelles, légitimement issues d'un petit nombre de vérités primordiales, dans lesquelles l'esprit contemple les enfantements multiples qu'il a lui-même préparés par ses labeurs. Mais, si les principes subalternes de la nature se fécondent par leur union logique, pourquoi les principes supé-

rieurs de la révélation demeurerait-ils stériles? Dieu ne les a point appauvris ni mutilés en les faisant passer par le sein virginal de l'Église. Ils nous arrivent d'en haut avec toute leur force génératrice; la raison les unit, et ils enfantent tout un peuple de vérités saintes qui, sous la conduite de ses divins ancêtres, forme le monde théologique. Nos traités et nos Sommes, pour qui a le courage de les lire, peuvent seuls donner une idée de la prodigieuse fécondité qui résulte de l'application des forces logiques de la raison à la révélation.

La science théologique ne se borne pas à ce premier procédé. Il est dans la raison une autre faculté, la faculté comparative, qui, se joignant à la force logique, atténue l'obscurité de l'incompréhensible, et produit autour des mystères une sorte de demi-jour, qui nous prépare aux splendeurs d'une vision plus parfaite.

Avant la vision du ciel, Dieu ne nous défend pas d'élucider, par de respectueux efforts, les vérités transcendantes proposées à notre croyance. Les esprits qui s'irritent et

se réfugient dans une négation insolente de l'incompréhensible, bien loin de démontrer leur force, accusent leur faiblesse et leur incapacité. Une forte raison ni ne se décourage, ni n'abdique devant les mystères; elle se sent, au contraire, attirée vers eux et s'applique à les mieux voir, si elle ne peut les comprendre tout à fait.

Or, les mystères se voient mieux quand on étudie leurs reflets. Le monde visible est comme le miroir du monde invisible. La sphère surnaturelle entoure la sphère de la nature, et projette sur elle une lumière qui nous est renvoyée par des réfractions multiples. Les existences supérieures sont parfaitement originales et typiques, par rapport aux existences inférieures. Il est donc possible de rapprocher ces deux termes dans notre esprit par des analogies transparentes; de créer, à l'aide des formes participées de la nature, une sorte de lumière crépusculaire, dans laquelle la raison voit mieux la convenance des mystères, leur place dans le système général de la vérité, et leur point de jonction avec les principes acquis par la ré-

flexion et l'expérience. Le plein jour n'est pas encore, mais ce n'est plus la nuit sombre. L'esprit se réjouit dans des clartés croissantes qui lui font présager, espérer, désirer, avec une pieuse impatience, l'inondation finale de la lumière de Dieu. Ainsi se sont éclaircis les mystères de la Trinité, du monde angélique, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Grâce, des Sacrements, de la morale et de la perfection surnaturelles.

Les principes étant fécondés, les mystères élucidés, que reste-t-il à faire? Une synthèse dans laquelle la théologie, appliquant la faculté méthodique de la raison, condense ses travaux et nous donne, comme une révélation suprême, une sorte de musique intellectuelle qui réjouit notre âme et chante la gloire de Dieu révélateur. Semblable à l'astronome qui, après avoir examiné chacun des astres, méthodise ses observations par la recherche des systèmes, et les groupe autour d'une note centrale et régulatrice qui détermine la tonalité et les mouvements de chaque phrase du concert sidéral, le théologien, après avoir étudié, fécondé, élucidé chacune des vérités ré-

vélées, les met en ordre et les groupe autour du dogme central et régulateur du monde surnaturel, l'infini vivant en trois personnes. Sa synthèse est un concert intellectuel qui prend toute la force d'une démonstration. L'âme qui sait l'entendre sans préjugés et sans parti pris s'écrie : C'est beau, donc, c'est vrai ! C'est divinement beau, donc, c'est divinement vrai ! Car le beau est la splendeur du vrai.

Telles sont les sources et les procédés de la science sacrée. Vous qui aspirez au ministère de la parole sainte, vous devez l'acquérir, cette science ; sans elle vous ne saurez jamais parler comme doivent parler des apôtres. — Ne me dites pas que les Apôtres, premiers prédicateurs des vérités chrétiennes, n'ont point fait d'études. Ils ont été instruits par le Verbe de Dieu lui-même, et ont reçu, pour parler, la plénitude de l'Esprit-Saint. Vous n'avez pas à compter sur un pareil privilège, et, s'il est vrai que vous avez besoin des lumières et de l'assistance de Dieu pour remplir le saint office de la prédication, il serait absurde de vous imaginer qu'on peut.

sans études, s'abandonner à l'inspiration d'en haut. Vous devez étudier sérieusement, longuement, consciencieusement.

Allez d'abord à la première source de la science sacrée : l'Écriture. Le divin Maître vous y invite : « Vous êtes dans l'erreur, dit-il à ses contradicteurs, parce que vous ne connaissez pas les Écritures¹. — Étudiez-les, approfondissez-les, et vous verrez qu'elles rendent témoignage de moi². » — C'est en expliquant lui-même les Écritures qu'il convainc ses disciples de la vérité de sa résurrection³. — Et alors le Canon des saintes Lettres n'était pas au complet. Aujourd'hui, nous le possédons tout entier. Remerciez Dieu de l'avoir achevé par la parole inspirée de ses Apôtres, et allez puiser à cette source sacrée des révélations divines.

Vos maîtres ne manqueront pas de vous inviter à lire chaque jour quelques pages des Saints Livres. Suivez leur conseil, et, quand

1. « Erratis, nescientes Scripturas. » (Matth., xxii, 29.)

2. « Scrutamini Scripturas : — et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me. » (Joan., v, 39.)

3. Luc., xxiv, 27, 32.

vous serez arrivés aux dernières pages, retournez aux premières, sans vous lasser jamais de parcourir les mêmes chemins de lumière. Ne vous contentez pas de lire, approfondissez. Cherchez à bien comprendre les sens divers du livre divin, à déterminer clairement le sens littéral, à découvrir le sens spirituel, caché sous le sens littéral, à dégager le sens prophétique souvent enveloppé de saintes obscurités.

Vous rencontrerez assurément des difficultés. Aidez-vous, pour les résoudre, de la lecture et de l'étude des commentateurs. Noël Alexandre, dans son *Institutio concionatorum*, nous en a donné une longue liste dans laquelle je relèverai, pour les différents livres de l'Ancien Testament, les noms d'Origène, de saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Chrysostome, Théodoret, saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard, saint Bonaventure, parmi les anciens; parmi les moins anciens, Estius, Cornélius à Lape, Ménochius, Bellarmine, Maldonat, Bonfrère, Ferrand, Jansénius de Gand, Bossuet. Pour le Nouveau Testament : les Pères et les auteurs que je viens de citer, saint

Cyrille, le vénérable Bède, la Chaîne d'or de saint Thomas et ses Commentaires sur les Epîtres de saint Paul.

C'est un long et pénible travail, me direz-vous. Vous pourrez l'abrégéer heureusement en étudiant les ouvrages et les commentaires des auteurs modernes qui, en s'appuyant sur l'autorité des anciens, ont su mettre à profit dans l'explication de la Bible les progrès de la science et de la critique. Défiez-vous cependant de cette critique à outrance, souvent empruntée aux ennemis de la révélation, dont les exigences et les excès nous feraient douter de l'autorité des Livres saints, si l'Eglise ne nous rappelait qu'ils sont divinement inspirés.

Lire et comprendre, ce n'est pas assez ; il faut apprendre, c'est-à-dire retenir de mémoire, sinon tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, au moins les passages importants qui servent de point d'appui à la science théologique et qui, plus tard, donneront à votre enseignement une divine autorité. Apprendre par cœur les Saintes Lettres, c'était la pratique de nos pères et des orateurs éminents qui ont illustré la chaire chrétienne.

Ils savaient fondre dans leurs discours le texte sacré dont ils étaient remplis, et donner ainsi à leur parole cette incomparable grandeur qui faisait dire aux auditeurs du Maître divin : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme-là. » Enfin, puisque vous devez prêcher surtout Jésus-Christ, son nom, sa doctrine, sa loi, sa grâce, ses promesses, appliquez-vous plus particulièrement, par la lecture, la méditation, l'exercice de la mémoire, aux livres les plus pleins de Jésus-Christ et des hautes maximes qui ont préparé l'esprit humain aux enseignements si nobles, si purs et si saints de la morale et de la perfection évangéliques : tels que les Psaumes, les Livres sapientiaux, les Prophètes, les Évangiles, les Épîtres de saint Paul et autres écrits des Apôtres.

L'Écriture est la source première où vous devez aller chercher la vérité divine ; mais rappelez-vous que tout ce que nous devons croire et enseigner n'est pas clairement déterminé dans les Livres saints. C'est par le canal de la Tradition que les Apôtres et les premiers disciples ont écoulé toute la doctrine céleste qu'ils étaient chargés de répandre dans le

monde. Les Pères et les Docteurs ne sont pas seulement les commentateurs de la parole écrite ; ils sont les échos du témoignage apostolique qui, par eux, s'est transmis d'une génération chrétienne à une autre génération. Il est donc important de connaître leurs épîtres, leurs apologies, leurs traités, leurs catéchèses, leurs réfutations des hérésies. On y peut suivre le développement des vérités révélées qui ne sont indiquées que d'une manière obscure dans les Saintes Lettres, et par conséquent l'histoire des dogmes.

Mais n'oubliez pas, je vous prie, que le souverain contrôle du sens de l'Écriture et des enseignements de la Tradition appartient à l'Église. En définitive, c'est elle qu'il faut écouter ; c'est par elle qu'on doit se laisser conduire. Son autorité s'impose divinement, et tout esprit chrétien doit être heureux qu'il en soit ainsi, puisqu'en écoutant son enseignement c'est Dieu qu'il écoute. Étudiez donc ses conciles, sa législation, sa liturgie, les lettres et les décrets de ses chefs suprêmes, le grand et admirable Catéchisme dont elle a dirigé la composition et approuvé la publication pour

servir de règle à la parole des prédicateurs. Ne vous contentez pas de respecter ses définitions et ses commandements, mais faites-vous un devoir de suivre ses conseils et d'embrasser les opinions vers lesquelles penche son assentiment. Gardez-vous de cet esprit d'indépendance qui croit pouvoir ne pas sortir des termes d'une rigoureuse orthodoxie en faisant le partage des vérités que l'Église enseigne et en traitant légèrement celles qui n'ont pas encore été proposées, par une définition solennelle, à la croyance du monde chrétien. Sans doute, toutes les opinions de ceux qui enseignent dans l'Église ne sont pas la doctrine de l'Église, et nous avons le droit de les contrôler; mais il y a des vérités sur lesquelles l'autorité suprême a exprimé à plusieurs reprises, et si clairement, son sentiment qu'il est impossible de n'en pas tenir compte, sans blesser profondément le sens chrétien; combien plus l'esprit apostolique! Ne serait-ce pas triste et honteux de vous entendre dire, comme certains catholiques, et même certains prêtres, trop amis de la liberté d'opiner, que l'Église est en retard sur le mouvement de la jeune

humanité, qu'elle s'attache trop obstinément à des théories surannées, et le reste ? J'espère bien qu'il n'en sera pas ainsi et que, les yeux toujours fixés sur la divine maîtresse des âmes, vous prendrez, pour règle de vos études et de vos travaux, cette devise : « Penser avec et comme l'Église : *Sentire cum Ecclesia.* »

Abreuvés aux sources de la vérité divine, vous pourrez user sûrement et fructueusement des procédés de la science sacrée pour féconder les dogmes, élucider les mystères et faire ressortir la divine beauté des vérités de foi ; en un mot, vous pourrez faire de la théologie. Les maîtres ne vous manqueront pas ; écoutez religieusement leurs leçons. Ils n'ont pas la prétention de tout vous apprendre, mais bien de remplir, auprès de vos jeunes intelligences, l'office d'initiateurs. Ne vous imaginez pas que vos études soient terminées quand vous aurez épuisé la série des traités dont se composent les théologies rudimentaires ; vous ne faites que commencer.

Si vous deviez suivre la carrière de l'enseignement théologique, je vous conseillerais une étude comparative des œuvres de ceux qui

se sont illustrés dans la science sacrée. Mais puisque vous vous destinez au ministère de la parole, attachez-vous, et pour toute votre vie, à quelque grand théologien. C'est le meilleur moyen de concentrer vos forces oratoires, et de faire converger les rayons d'une grande lumière sur les sujets que vous aurez à traiter dans la chaire chrétienne.

Entre tous les théologiens, il en est un qu'on peut appeler le prince de la science sacrée. Il a consacré à l'étude constante des vérités divines les admirables facultés dont Dieu l'avait doué : une vaste et fidèle mémoire, qui retenait pour toujours ce qu'il avait lu une fois, une extraordinaire puissance de réflexion, un esprit prompt à concevoir, fertile en profondes et sublimes pensées, un amour du travail qui lui faisait souvent sacrifier le repos de ses nuits à la méditation des grands problèmes dont il poursuivait la solution. Il s'est abreuvé à toutes les sources et, à l'heure où, accablé par un labeur sans merci, il mourait d'épuisement sur des chefs-d'œuvre, il pouvait dire avec le Sage : « Mon esprit est

allé partout pour chercher, sonder et connaître la sagesse et la raison des choses¹. » Aussi, l'immense crédit dont il a joui pendant sa vie est-il devenu après sa mort une véritable souveraineté. Les maîtres de l'esprit humain ont commenté sa doctrine, comme les Pères et les Docteurs ont commenté les Saints Livres. Dans le plus célèbre des conciles, sa Somme théologique a été ouverte sur un même trône, à côté de la Bible. L'Église, par la bouche des Souverains Pontifes, a appelé sa doctrine sûre, véridique, éminente entre toutes, miraculeuse, divine ; et naguère le Pape Léon XIII disait à l'univers catholique : « Le Docteur Angélique remplit la terre de la splendeur de son enseignement. La raison, portée sur ses ailes, ne peut guère monter plus haut, et la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux et plus puissants que ceux qu'elle tient de Thomas d'Aquin². »

La théologie de saint Thomas est aujour-

1. « Lustravi universa animo meo, ut scirem et considerarem et quærerem sapientiam et rationem. » (Eccle., vii, 26.)

2. Encyclic. *Æterni Patris*.

d'hui en pleine reviviscence. Lisez et étudiez ses œuvres et aidez-vous dans cette étude des commentateurs les plus autorisés. Passez rapidement sur les questions subtiles qu'il est bon de connaître, et appliquez-vous de préférence à ce que j'appellerai les matières prédicables. Quand vous devrez traiter un sujet, cherchez dans la Somme et dans les opuscles tout ce qui s'y rapporte. Il y a telles questions et tels articles qui peuvent fournir des plans féconds de stations et de sermons. Que dis-je ? On rencontre souvent dans le corps d'un article ou dans une réponse aux objections des sentences profondes sur lesquelles un esprit réfléchi peut édifier tout un discours.

Bref, si vous voulez devenir de bons prédicateurs, soyez de bons théologiens, vous y gagnerez non seulement l'élévation des pensées, la solidité des raisonnements, la sûreté de la doctrine, mais encore cette parfaite exactitude de langage qui vous permettra, même dans les plus grands entraînements de l'éloquence, de ne jamais trahir la vérité, comme cela arrive malheureusement à plus d'un orateur sacré.

Un prédicateur de renom fut appelé à Rome, pour prêcher une station dans l'église de Saint-Louis-des-Français. Le secrétaire de l'Index, qui était de ses amis, alla l'entendre, moins pour se rendre compte de sa doctrine que pour jouir des charmes de son éloquence. Après un de ses sermons, l'orateur lui demanda plaisamment s'il n'avait pas à lui reprocher quelque hérésie. « Rien que six, mon ami, répondit en souriant le savant auditeur. Assurément, elles ne sont pas dans votre cœur, mais elles étaient bel et bien dans votre parole. Corrigez-les, et je vous pardonne. »

S'il eût été bon théologien, l'illustre orateur eût été irrépréhensible dans son langage comme dans sa foi.

CHAPITRE III

LA SCIENCE SACRÉE. — SES SERVANTES

Nous disons que le prédicateur doit être bon théologien. Il ne le sera tout à fait qu'en usant avec intelligence des services des sciences subalternes dont la théologie est la reine.

« La science sacrée, dit saint Thomas, est sagesse entre toutes les sagesse humaines ; elle est sagesse, non pas dans tel ou tel genre, mais simplement dans le sens le plus relevé et le plus propre. Que fait le sage ? Il dispose, il ordonne, il juge. Il juge les choses inférieures par une cause supérieure : c'est pourquoi nous appelons sage, dans chaque genre, celui qui considère la cause la plus élevée de ce genre. L'architecte est un sage par rapport aux ouvriers et manœuvres qui travaillent et préparent les matériaux d'un édifice, car c'est

lui qui en a vu la forme dans son intelligence. Si nous considérons la vie humaine, l'homme prudent est un sage, car il dispose et ordonne ses actions vers la fin qui leur convient. Celui-là donc qui considère la plus haute de toutes les causes, Dieu, peut être appelé le Sage par excellence. Or la science sacrée s'occupe spécialement et proprement de Dieu, la cause suprême; elle s'en occupe, non seulement du côté où il se fait connaître par les créatures visibles de ce monde, mais du côté où il n'est connu que de lui seul, et où il se communique par la révélation. Donc, la science sacrée est la sagesse par excellence, la suprême sagesse¹. »

Assise aux pieds de Dieu, qui l'inspire et la dirige, elle trône au sommet de toutes les sciences, elle en est la maîtresse, elle en est la reine. Aucune n'échappe à sa royale domination : sciences philosophique, historique, physique, politique, sociale, économique, elle corrige tout, elle gouverne tout, elle se sert de tout pour affirmer et affermir son autorité.

1. *Summ. Theol.*, I^{re} P., quæst. 1, a. 6.

Elle corrige ; car plus souvent qu'il ne faut, les sciences inférieures tendent à sortir de leur sphère naturelle, et à envahir la sphère sacrée que Dieu s'est réservée. Mais, si la philosophie, par des spéculations hautaines, déprave la notion de l'être divin et de ses rapports avec le monde ; si l'histoire interprète les événements au détriment du gouvernement providentiel et de son caractère surnaturel ; si la physique, par de téméraires affirmations fondées sur une observation inattentive et inachevée des phénomènes, renverse l'ordre de la création et prétend soustraire la nature et ses lois aux libres interventions de la puissance divine ; si la politique, les mains toujours tendues en avant, cherche à saisir les rênes de la conscience humaine et à incarner le sacerdoce dans la royauté ; si l'économie, toute préoccupée de la matière, tend à substituer le bien-être du corps à la félicité de l'âme, le temps à l'éternité : la science théologique est là ; ses immuables principes lui servent de mesure pour juger les conclusions des autres sciences, et de verges pour les faire rentrer dans le cercle naturel de leurs investigations.

Par la controverse religieuse, elle détruit les objections de l'erreur, de quelque manière qu'elle s'attaque aux principes de la foi et à leurs légitimes conclusions. Tolérante et facile pour les libres opinions, elle se montre intolérante et fière pour tout ce qui, dans les sciences humaines, contredit aux principes sacrés dont la défense lui est confiée. En garde aux portes du temple où Dieu réside, caché sous le voile impénétrable des mystères, elle attend, l'épée de la dialectique au poing, l'armée des objections pour les frapper ; car une solennelle déclaration de l'Église lui a appris que les objections de l'hérésie et de l'incrédulité sont toutes d'humbles mortelles ; qu'aucun argument contraire aux vérités de foi, d'où qu'il soit tiré, ne peut rester debout, puisque tout peut se résoudre : *Cum omnia solubilia sint*¹. — Donc, contre l'hérésie qui reconnaît le fait de la révélation, elle invoque l'autorité de la parole de Dieu. Contre l'incrédulité, prétendue scientifique, qui fait subir au monde philosophique, au monde historique, au monde

1. Cinquième concile de Latran.

physique, d'injustes réquisitions pour saper la base même de nos dogmes, elle démontre l'inanité des arguments qu'on invoque contre les preuves authentiques et évidentes du fait de l'intervention visible et manifeste de Dieu dans la vie religieuse de l'humanité ; si l'incrédulité, vaincue sur le terrain des faits, en appelle aux idées, et proteste contre la parole de Dieu au nom des absurdités qu'elle prétend découvrir dans les principes mêmes de la foi, la théologie, tout en refusant une démonstration directe de ces principes qu'elle ne doit à personne, met l'incrédulité au défi de trouver le *oui* et le *non* dans les formules des mystères, et de nous montrer une proposition de foi qui nie clairement et précisément ce qu'affirment les vérités naturelles, qu'elles soient secondaires, contingentes et dépendantes d'un ordre spécifiquement déterminé par Dieu, ou primitives, éternelles et nécessaires.

Non seulement la science sacrée corrige les sciences subalternes, elle les gouverne : c'est-à-dire, elle les fait monter jusqu'aux plus hauts principes et les dirige vers la fin suprême de toute science. — Au philosophe qui arrive

laborieusement à la connaissance de Dieu, de sa providence et de ses perfections, qui ne voit dans l'âme humaine qu'une substance simple, intelligente et libre, qui, instruit par la caducité des biens terrestres, place le bonheur au delà de ce monde, la science sacrée montre comment Dieu vit dans l'intimité de son essence, comment il est Père; comment sans multiplier sa nature il engendre une personne, vivante image parfaite de sa substance, son Fils éternel; comment du Père et du Fils procède l'amour vivant, un esprit qui achève les mystérieuses évolutions de la vie divine; elle révèle la vie supérieure dont l'âme humaine est inondée par la grâce qui l'unit à Dieu et communique à ses facultés et à ses œuvres une dignité en quelque sorte infinie; elle ouvre le ciel, où le bonheur est dans l'essence divine, bue à longs traits par l'homme glorifié. — A l'historien qui contemple la succession des âges, des sociétés et des empires, et y découvre vaguement la conduite de Dieu sur les destinées de l'humanité, la science sacrée indique le point central des siècles, la plénitude des temps, l'axe du monde historique, le Verbe

incarné ; c'est vers lui qu'il doit diriger ses regards, car c'est vers lui que convergent tous les événements, c'est autour de lui qu'ils se meuvent ; les âges sont remplis de sa divine présence. — Au physicien qui s'élance vers les cieux, descend dans les entrailles de la terre, à qui le monde sidéral, l'homme, les animaux, les plantes, le cours des eaux, les admirables soulèvements de la mer, les couches du globe, les feux souterrains, les éléments, les forces, les mouvements de la gravitation et de la génération racontent la gloire de Dieu, la science sacrée fait admirer dans le monde surnaturel les types éternels de tout être, de toute vie, de toute loi, de tout ordre, de toute harmonie ; elle lui apprend que la nature entière a été lavée et purifiée dans le sang du Christ ; que la sublime architecture du corps humain, détruite par la mort, sera restaurée, un jour, par le souffle de Dieu ; que les mondes et les espaces glorifiés deviendront la patrie de l'humanité arrachée aux horreurs de la tombe. — Au politique qui, s'il n'a pas oublié que tout pouvoir vient de Dieu et doit imiter ici-bas sa paternelle providence, prépare le bonheur des

peuples dans la paix, la paix dans une législation à la fois vigoureuse et bienfaisante, la science sacrée montre la main de l'Église qu'il lui faut prendre avec respect et confiance, car sans elle, sans sa haute direction sur les consciences humaines, il n'y a pas de salut pour les nations. — Enfin la science sacrée apprend à l'économiste qui voudrait faire de la terre un paradis, à ne pas s'arrêter aux froids calculs de la philanthropie, mais à demander ses inspirations à la justice chrétienne et à la charité. — Aux sciences, aux arts et à l'industrie, enfants de la science, la science sacrée crie sans cesse : Plus haut ! Plus haut que la beauté créée ! Plus haut que les progrès terrestres ! Montez ! montez ! jusqu'à Dieu, jusqu'au Christ, jusqu'à ses Saints, idéal de la beauté ! jusqu'au salut du genre humain, jusqu'au ciel, terme de tous les progrès !...

Dussent-elles rester sourdes à ces appels, les sciences humaines n'en demeureront pas moins les servantes de la science sacrée. Elle saura prélever sur leurs travaux l'impôt dont elle a besoin pour affirmer son autorité et soutenir l'honneur de son gouvernement ; elle

les obligera à apporter aux pieds de Dieu gloire et hommage. Platon, Aristote, Tacite, Suétone, Pline, Hippocrate, Galien, Ptolémée, tous les anciens, mais mieux encore les modernes, verseront au trésor théologique leurs plus précieux biens. Les règles du raisonnement, les intuitions de l'intelligence humaine, les dates, les monuments, les manuscrits, les découvertes astronomiques, géologiques, physiques, anatomiques, physiologiques, les codes, les calculs économiques, serviront à la fécondation des principes théologiques, aux établissements du christianisme, à la confirmation des Livres saints, à l'élucidation des mystères, au développement de la casuistique, à l'application de la charité dans les œuvres publiques. Après avoir travaillé pour leur propre compte, une foule de savants s'étonneront d'apprendre qu'ils ont préparé, comme d'humbles manœuvres, les matériaux du temple intellectuel que la science théologique construit au Dieu trois fois saint; que, en fin de compte, le christianisme n'est pas un simple système, mais un fait; que l'Écriture a raison, que ses récits se confirment à mesure que les systèmes

de la nature se fixent et que l'histoire s'illumine ; que la loi évangélique a transformé le droit social, et que, dans toutes les spéculations humanitaires, il faut avoir égard aux misères natives, aux passions, aux vices, aux vertus et aux secours surhumains dont la doctrine sainte définit, avec une merveilleuse précision, la nature, l'ordre et les effets.

De ces considérations sur la prédominance et le rôle de la théologie vis-à-vis des sciences subalternes, vous conclurez, mes chers amis, que l'isolement, près des sources de la science sacrée, ne vous est pas permis, mais que vous devez étendre vos études à toutes les connaissances capables de féconder votre enseignement apostolique et de le rendre intéressant, utile et salutaire aux âmes que vous évangéliserez.

Faites-vous donc, d'abord, une bonne et forte philosophie : « La philosophie, dit le Souverain Pontife Léon XIII, dans une de ses plus belles Encycliques, est en quelque sorte la règle des autres sciences ¹. » Elle prépare à

1. Encyclic. *Æterni Patris : De colenda sancti Thomæ philosophia*. (4 aug. 1879.)

la foi, en établissant les vérités premières qui disposent l'homme à se soumettre à l'autorité de Dieu révélateur. Elle aide la théologie dans l'élucidation des mystères et l'ordonnance des dogmes, et lui donne ainsi le caractère d'une vraie science. Enfin, elle lui fournit des armes pour la défense des vérités divines dont elle a le dépôt. Ce que saint Augustin résume en ces quelques mots : *Per eam fides saluberrima gignitur, nutritur, defenditur, roboratur*¹.

Tous les grands apologistes et défenseurs de la foi ont été philosophes ; mais le prince des philosophes chrétiens, c'est celui qu'on a appelé l'Ange de l'École, saint Thomas d'Aquin. « Plein de respect, dit Cajetan, pour les docteurs anciens, il a en quelque sorte hérité de l'intelligence de tous. Il a recueilli leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps, il les a réunies et classées dans un ordre admirable et les a enrichies tellement, qu'on le considère lui-même, et à juste titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Église.

1. De Trinit., XIV, 1.

« D'un esprit ouvert et pénétrant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de science divine et humaine, justement comparé au soleil, il réchauffe la terre par le rayonnement de ses vertus et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité : les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les créatures sensibles, les actes humains et leurs principes font, tour à tour, l'objet des thèses qu'il soutient, dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson de recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni une excellente manière de procéder, ni la solidité des principes, ni la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la profondeur et la souplesse avec lesquelles il résout les points les plus obscurs.

« Ajoutez à cela que l'angélique Docteur a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes des choses. Or,

l'étendue de ces prémisses et les vérités qu'elles contiennent en germe fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements utiles, qui se produiront en temps opportun. En employant, comme il le fait, ce même procédé philosophique dans la réfutation des erreurs, le grand Docteur est arrivé à ce double résultat de repousser, à lui seul, toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir ¹. »

Tel est l'éloge que fait l'Église, par la bouche de son auguste Chef, de celui que vous devez prendre pour maître de philosophie. Elevez-vous avec lui vers les hauteurs de la métaphysique, contemplez avec lui la cause des causes et les vérités éternelles, mais, surtout, lisez avec lui le livre si intéressant de la nature humaine. Il vous dira de quels éléments elle se compose, quels sont leurs rapports, quelle la puissance créatrice de l'âme, quel le jeu de ses plus hautes facul-

1. Encyclic. sup. cit.

tés, quelle l'influence du corps, quels les services des sens, les instincts, les passions, les habitudes, quelles les règles divines et humaines auxquelles tout en nous est soumis : toutes choses que vous pourrez expérimenter en vous-mêmes, jusqu'à ce que, dans vos rapports de ministère, vous puissiez étendre, plus tard, votre expérience à d'autres natures, d'autres caractères et d'autres vies. Enfin apprenez de lui à raisonner justement et fortement : vous aurez besoin de cela, comme je vous l'ai déjà dit, pour féconder les principes de la foi, mais bien plus pour les défendre contre l'erreur.

Dans tous les âges chrétiens, la controverse religieuse a toujours répondu aux provocations de l'erreur, mais saint Thomas d'Aquin est le plus grand capitaine qui ait jamais défendu, à l'aide de la raison, les principes révélés. Ses thèses, bien que construites sur des modèles anciens, révèlent son génie militaire, aussi bien que l'admirable puissance de contemplation dont il était doué. D'abord c'est l'armée ennemie des objections qu'il faut traverser pour arriver à la place. Ses bataillons sont

quelquefois si forts, les engins de destruction si violents, qu'on a peur pour la proposition assiégée. Mais autour d'elle, quelles tranchées profondes ! quels bastions ! quelles murailles ! Dans son sein quelle armée d'arguments ! Et, quand on a tout vu, quelle grêle de flèches ! quels vaillants coups d'épée ! quelle déroute ! quelle fuite de l'ennemi ! Lorsque les évêques grecs, assemblés au concile de Florence, s'entendirent réfuter, ils demandèrent avec admiration de quel arsenal étaient sortis les traits si puissants dont se servaient les Pères latins ; et, ayant entendu prononcer le nom de Thomas d'Aquin, ils voulurent avoir ses ouvrages en leur langue. Plus tard, un misérable apostat, Bucer, tremblant au seul souvenir des thèses qu'il avait étudiées dans sa jeunesse, s'écriait : « Enlevez Thomas, et je dissiperai l'Église : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam.* »

Luther n'était pas plus rassuré. Il s'irrite contre la scolastique, il l'injurie, il la maudit. Cette préoccupation et cette panique ont passé dans l'âme de ceux qui, aujourd'hui, saluent le moine allemand comme le précurseur de la libre-pensée. Ils n'aiment pas l'âge barbare

où l'on s'occupait de la valeur des termes, de la justesse des propositions et des procédés légitimes de l'argumentation. La scolastique a abusé, disent-ils, remercions les hommes de génie qui nous ont affranchis de sa méthode et de ses procédés. Quand il serait vrai que la scolastique a abusé, s'ensuit-il que sa méthode et ses procédés ne valent rien, et que ses controverses n'aient été d'aucun secours pour la foi? « Un fou, dit quelque part le comte de Maistre, peut se servir d'un cabestan pour arracher les choux de son jardin : le cabestan cessera-t-il pour cela d'être une puissante machine? » Croyez-le bien, on n'aime pas la scolastique parce qu'on redoute sa franchise et ses impitoyables révélations. Elle a conservé et perfectionné l'art héraldique de l'intelligence qui reproche aux propositions le vice de leur union, aux conclusions l'illégitimité de leur naissance. Elle a conservé et perfectionné le scalpel qui nous fait voir, sous la trompeuse harmonie des périodes, non la forte et pure substance de la vérité, mais le vide et la corruption du sophisme. Elle a conservé et perfectionné l'instrument de torture qui tour-

mente l'erreur et lui arrache de pénibles aveux. En considération de ces services, vous aimerez la scolastique et vous vous servirez de sa méthode et de ses procédés à la manière du grand maître dont vous voulez être les fidèles disciples.

Après avoir appris de lui à raisonner justement et fortement, pour féconder et défendre les vérités saintes qui sont l'objet de la science sacrée, n'oubliez pas que la religion divine, dont vous voulez être les apôtres, n'est pas seulement un ensemble de principes révélés et de dogmes définis ; c'est un fait aussi vieux que le monde. « Le commencement de toutes choses, dit saint Épiphane, est la sainte Église catholique¹. » Les siècles anciens ont préparé son établissement définitif, et depuis l'apparition du Christ promis au monde, près du berceau de l'humanité, elle s'est développée au milieu des événements multiples qui forment la trame de l'histoire. Ce fait divin, ce fait de tous les temps, vous

1. Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία
(*Cont. Hæres.*, I, v.)

devez en connaître les divers aspects et les péripéties, afin de pouvoir en démontrer et en défendre la vérité, d'autant que les erreurs et les mensonges historiques conspirent plus que jamais contre lui. On ne vous demande pas que vous deveniez des érudits, à la manière de ceux qui font de l'histoire l'objet unique de leurs études, mais que vous vous mettiez au courant des points controversés de l'histoire sacrée, des découvertes modernes qui confirment les récits bibliques et évangéliques, des documents historiques qui justifient l'Église des accusations portées contre elle par les sectes ennemies, ainsi que par les tenants de l'incrédulité et de la libre-pensée. Sans que vous ayez besoin de remuer la poussière des vieux parchemins et des vieux livres, ni de vous livrer à de lointains voyages et à de longues recherches, profitez du travail des savants consciencieux qui, dans des revues intéressantes et de solides ouvrages, ont mis au clair toutes les difficultés qui peuvent intéresser le fait divin, dont vous porterez aux peuples la bonne nouvelle dans vos prédications. « Au moment où se lèvent partout

contre la parole sacrée d'ardents ennemis, dit M. l'abbé Vigouroux, Dieu lui a suscité des témoins nouveaux et inattendus. On voulait la prendre en défaut, au moyen des annales antiques, en creusant les entrailles de la terre, et en invoquant contre elle la géologie, la paléontologie, la philologie; Dieu a fait parler les morts, et ils ont rendu hommage à la vérité. » « Nous avons contrôlé, au moyen des documents authentiques des bords de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que des monuments des bords du Nil, tous les détails que nous lisons dans nos Saints Livres, même les plus minutieux, ceux qui ne sont donnés qu'en passant, et, pour ainsi dire, sans que l'auteur lui-même s'en soit aperçu, et toutes les fois que le contrôle a été possible, l'assyriologie et l'égyptologie nous ont répondu : La Bible a dit la vérité. Qu'on nous cite un seul historien de l'antiquité qui puisse sortir ainsi victorieux de l'interrogatoire rigoureux que lui fera subir la critique moderne ! On a souvent essayé d'ébranler l'autorité des écrivains sacrés en se servant contre eux des historiens anciens. Or, nous l'avons vu, toutes les fois qu'ils sont en

désaccord avec les vieux auteurs, ce sont les écrivains profanes qui se trompent, c'est la Bible qui a raison¹. » Ce que M. l'abbé Vigouroux dit de la Bible, nous pouvons le dire de l'Évangile et de l'histoire de l'Église.

A l'étude de l'histoire, vous ajouterez l'étude des sciences naturelles. — « Nos pères ont compris l'utilité, pour le philosophe, de sonder attentivement les secrets de la nature et d'employer un long temps à l'étude assidue des choses physiques. C'est en effet ce qu'ils firent. Saint Thomas, le bienheureux Albert le Grand, et d'autres princes de la scolastique, ne s'absorbèrent pas tellement dans la contemplation de la philosophie, qu'ils n'aient aussi apporté un grand soin à la connaissance des choses naturelles. Bien plus, dans cet ordre de connaissances, il est plus d'une de leurs affirmations, plus d'un de leurs principes, que les maîtres actuels approuvent et dont ils reconnaissent la justesse. En outre, à notre époque même, plusieurs illustres docteurs des sciences physiques attestent publique-

1. *La Bible et les découvertes modernes*, conclusion.

ment et ouvertement que, entre les conclusions admises et certaines de la physique moderne et les principes philosophiques de l'École, il n'existe en réalité aucune contradiction¹. »

Mais près de ces illustres docteurs, combien d'esprits, esclaves du parti pris, exploitent les sciences naturelles au profit de l'incrédulité, et prétendent emprisonner la vérité dans le cercle étroit de l'expérience physique ! Contre ces prétentions vous devez être en mesure de prouver scientifiquement que la science exagère sa puissance et ses droits, et qu'aucune de ses découvertes définitivement acquises n'est et ne peut être contraire aux vérités supérieures que la saine raison et la foi nous enseignent.

Armés de la science pour combattre les orgueilleuses et injustes prétentions des savants, vous vous en servirez, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, pour élucider les dogmes, pour conduire doucement les âmes des basses régions où les sens se

1. Encyclic. sup. cit.

repaissent d'images, où voltigent les fantômes de l'imagination, vers les régions transcendantes où l'intelligence contemple les lois, les causes, la vérité pure. C'est en étudiant la nature que saint Thomas trouvait ces ingénieuses et vivantes comparaisons qui éclairent ses démonstrations les plus métaphysiques. Notre siècle est plus riche que le sien en découvertes scientifiques et nous donne plus de lumières pour éclairer les mystères de l'action de Dieu dans le monde et dans les âmes, de la vie de l'homme et de ses actes.

Prenez aussi connaissance des sciences sociales, autant qu'il le faut pour que vous puissiez soumettre les systèmes de nos modernes politiques et philanthropes au contrôle des principes évangéliques d'ordre, de paix, de liberté, de justice, de charité, qui sont la loi de vie de toute société humaine.

Vous le voyez, un vaste champ est ouvert à vos études, du côté des sciences humaines comme du côté des sciences divines ; ce n'est pas, certes, dans vos quelques années d'apprentissage et d'enseignement reçu que vous

pourrez le parcourir. Aussi ne vous demande-t-on qu'une chose : c'est que pendant ce temps vous preniez le goût de l'étude et la généreuse et virile résolution d'apprendre tous les jours de votre vie. Commencez, dès votre jeunesse, les cueillettes et les provisions de notes et de renseignements qui deviendront plus tard votre grenier d'abondance. Lisez beaucoup, réfléchissez beaucoup, écrivez beaucoup ; de tout ce qui vous aura frappé dans vos études ; de toutes les pensées neuves, originales, subitement écloses dans vos esprits, au contact d'autres pensées, à l'occasion d'événements importants ou devant quelque spectacle émouvant, faites-vous des recueils bien classés, bien ordonnés, où vous irez puiser, quand vous sentirez languir la force créatrice de votre esprit, quand vous aurez besoin de nourrir et d'orner les instructions que le peuple chrétien attend de vous. Encore une fois, rappelez-vous, appliquez-vous cette parole de saint Bernard : « Se remplir d'abord, afin de pouvoir donner de son abondance : *Implere prius, et sic curate effundere.* »

CHAPITRE IV

MODÈLES DE L'ÉLOQUENCE SACRÉE ÉCRITURE SAINTES

Vous vous êtes appliqués à l'étude de la science sacrée, et sans la posséder tout entière, vous en êtes, je le suppose, assez remplis pour pouvoir communiquer aux autres de votre abondance. Cette communication se fait par la parole ; il faut donc que vous sachiez parler.

Or, comme tous les arts, l'art de la parole demande un apprentissage, lequel suppose la connaissance des règles et l'étude des modèles.

Les règles vous sont données par la rhétorique ; je ne vous les rappellerai pas. Elles sont grandement utiles ; cependant « sans elles, dit saint Augustin, j'ai connu des

hommes plus éloquents que la plupart de ceux qui les avaient apprises, mais je n'ai jamais rencontré personne qui fût éloquent sans avoir lu ou entendu les discours des orateurs¹. » — Appliquez-vous donc à l'étude des modèles. Et puisque vous devez annoncer la parole de Dieu, il est tout naturel que vous empruntiez et imitiez, d'abord, les accents dont elle s'est servi pour se faire entendre au monde.

Première source de la science que doit posséder un prédicateur, l'Écriture sainte est aussi le premier modèle de son éloquence. Maximes profondes, récits touchants, images gracieuses et saisissantes, peintures naïves et charmantes, tableaux pleins de noblesse et de vie, menaces terribles de la justice de Dieu, tendres appels de sa miséricorde, magnifiques promesses de son infinie libéralité, élans sublimes de l'indignation, de la colère, de l'admiration, de l'amour, vous trouverez tout

1. « Sine præceptis rhetoricis novimus plurimos eloquentiores plurimis qui illa didicerunt; sine lectis vero et auditis eloquentium disputationibus vel dictionibus, neminem. » (*De Doctrina christiana*, l. IV, III.)

cela dans l'Écriture. La Fontaine, après avoir lu la prophétie de Barruch, s'écriait : « Quel génie ! » — et depuis, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Barruch ? c'était un grand génie ! » — Il avait été frappé d'un caractère de la Bible qui se révèle à tout lecteur intelligent et exempt de prévention, caractère remarqué et vénéré par les plus illustres esprits dont s'honore l'humanité : ce caractère, c'est le sublime.

Par un privilège singulier, les idées bibliques dépouillées de leur vêtement original, de cette langue profonde, mystérieuse, vive, puissante, imagée, sonore, dans laquelle elles ont été conçues, les idées bibliques traduites mot à mot en des idiomes froids ou du moins étrangers au génie oriental, les idées bibliques appauvries et défigurées par une double, une triple torture, ont encore le pouvoir de produire en nous la sensation du sublime, cette indescriptible émotion qui saisit tout notre être, y suspend la vie et fait explosion en un cri d'admiration et des larmes sans douleur. Parcourez les Écritures, depuis cette solennelle parole qui ouvre le poème de

la création : « Que la lumière se fasse, et la lumière fut », jusqu'à ce cri touchant des Machabées, prêts à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie déshonorée : « Mourons dans notre simplicité » ; depuis cet *In principio*, qui proclame la génération éternelle du Verbe, jusqu'aux dernières visions et aux derniers chants de l'Apocalypse : partout le sublime se dresse devant vous.

Mais c'est surtout dans l'admirable livre de Job, les Psaumes, les Prophètes, l'Évangile, les Épîtres de saint Paul, que l'éloquence coule à grands flots.

Quelle éloquence, en effet, dans les gémissements, les imprécations, les justifications, les enthousiasmes de l'infortunée victime de Satan, si noble en sa force, sa patience et les triomphes de sa grande âme !

Quelle éloquence dans les psaumes de celui que le peuple hébreu appelait son *délicieux chanfre* ! *David* est-il homme de génie ? c'est possible ; mais ce n'est pas lui qui parle, il nous en avertit : « Sa langue n'est que la plume docile d'un écrivain qui se hâte : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis.* »

Il s'enivre des perfections et de la gloire du Très-Haut, il le fait se dresser triomphant sur des sommets lumineux ou sur des ruines humiliées ; il chante mélancoliquement les grandes infortunes, il pleure sur des tombeaux, il peint les poignantes inquiétudes du remords et les salutaires angoisses du repentir ; il exalte la justice qui broie et la miséricorde qui relève ; il fait entendre le craquement de ses os humiliés, les tendres gémissements de son cœur contrit, les actions de grâces d'une âme régénérée par le pardon ; il réprouve l'iniquité et célèbre l'innocence ; il proclame la vérité, la grandeur, la justice, la pureté, la mansuétude et la suave puissance de la loi de Dieu ; il prie, il conjure, il implore avec une ardeur passionnée. Il est doux, il est fort, il est touchant, il est magnifique ! mais plus encore, lorsqu'il chante sur les cordes les plus harmonieuses de sa harpe, celui qui doit redresser un jour sa tige flétrie et dont il n'est lui-même que la figure imparfaite. Le Christ n'est pas nommé, mais à chaque page il se montre, et l'on s'écrie : C'est Lui ! — Le Verbe de Dieu, qui devait s'anéantir en notre

chair, n'a voulu nous apparaître dans les Psaumes que sous le riche manteau d'une poésie tour à tour douce, grave, impétueuse, grandiose, sublime, dans laquelle on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la marche simple et rapide, l'ordonnance profondément savante et très souvent majestueuse du mouvement et du plan, ou la rare limpidité, la sobriété féconde, l'aisance et l'énergie lyrique de l'expression.

David est un grand maître et un grand modèle d'éloquence sacrée, mais il y en a d'autres après lui — tous les Prophètes.

En première ligne Isaïe. Il fut le *Nábi* de la restauration religieuse en Juda. Dieu lui a révélé les mystères du nouvel âge, et il les a si bien dépeints qu'on l'a appelé l'*Évangéliste de l'Ancien Testament*. L'importance de ses oracles nous donne la mesure de son importance dans la science sacrée ; et par l'éclat de son génie, la sublimité et la perfection de son style, il est supérieur à tous ceux qui ont écrit des visions prophétiques. On a dit de lui qu'il était l'aigle de la littérature sacrée, le Démosthène et le Pindare des Hébreux.

En effet, c'est l'aigle par l'élévation de ses pensées, c'est Démosthène par sa vive éloquence, c'est Pindare par son enthousiasme lyrique. Il contemple la gloire de Dieu et nous emporte avec lui jusqu'au trône de l'Éternel. A chaque instant, on entend sortir de sa bouche de religieuses provocations adressées au ciel, à la terre, à tous les peuples ; il semble vouloir tenir toute créature émue et palpitante sous la pression de sa parole. Qu'il menace, qu'il reproche, qu'il console, il sait trouver à propos les tableaux effrayants, les pénétrantes invectives, les vifs coups de fouet qui stimulent les âmes lâches et découragées, et les discours pleins de tendresse et d'onction qui descendent, comme une rosée bienfaisante, sur les cœurs flétris et desséchés. Quand il interroge la nature et les siècles, tous les échos des espaces et du temps lui répondent. On entend menacer le Seigneur aux confins de la terre, et venir sur ses pas les bandits qui doivent laver dans le sang le crime des pécheurs. On entend hurler les flots de la mer, les navires errants, les rochers du rivage, les îles dépeuplées. On entend tomber, jusqu'aux fonde-

ments, les remparts des villes prostituées. On voit fleurir le désert, s'assouplir les bêtes féroces et s'ouvrir les jours sereins de la paix et de la miséricorde divine. « Il tonne, dit un auteur juif, il lance la foudre et fait briller les éclairs. » Ce n'est pas la Grèce qu'il secoue et qu'il agite, comme on l'a dit de Périclès : c'est le ciel, c'est la terre, c'est la nature entière qu'il semble bouleverser et confondre. » En un mot, Isaïe est divin, non seulement parce que l'inspiration se trahit en chaque page de ses écrits, mais parce qu'il déploie, au service de l'inspiration, les infinies ressources de la science et de l'art qui recommandent un homme à l'admiration de ses semblables et lui méritent le nom de divin que les anciens donnaient à Homère et à Platon. Isaïe met au service de l'Esprit de Dieu une science profonde de sa langue et une harmonieuse distribution de ses richesses, qui font de ses écrits un chef-d'œuvre immortel, où les orateurs et les poètes peuvent venir étudier le beau, le sublime, à leur plus haute expression.

Jérémie est l'émule d'Isaïe. Son âme est moins haute et moins fière, mais son imagi-

nation est aussi riche et son cœur est plus tendre ; sa langue est moins parfaite, « mais la naïveté et le laisser-aller de son style, dit saint Jérôme, sont compensés par la majesté et la profondeur des idées ¹ ». Quand il décrit surtout la dévastation, le pillage et le deuil des villes étrangères, il s'élève jusqu'à la perfection et approche beaucoup de la vigueur et de la magnificence d'Isaïe. Comme orateur et poète élégiaque, il n'a point d'égaux. « Lui seul, dit Bossuet, a su égaler les plaintes aux malheurs. » Partout il est triste, lugubre, touchant, déchirant, mais d'une manière sublime. Il emprunte ses figures non plus aux animaux qui représentent la grandeur, la force et l'audace, mais aux oiseaux plaintifs et voyageurs : la colombe, la cigogne, l'hirondelle, symboles des douleurs de l'exil. Il est le poète de la compassion, des gémissements et des larmes, mais surtout dans les chants remarquables qu'il nomme ses *Lamentations*. Assis sur les murs écroulés de la Ville

1. « Qui quantum in verbis simplex et facilis, tantum in majestate sensuum profundissimus est. » (In Jerem.)

sainte, spectateur affligé des maux de sa patrie, il tire de son cœur d'inimitables accents. Ses défauts paraissent se changer en qualités : c'est la grâce et la sensibilité, mises en œuvre avec une dextérité en quelque sorte infinie, qui reproduit, sous mille formes, les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Les Lamentations de Jérémie sont les plus magnifiques et les plus parfaites productions du genre élégiaque ; elles peuvent servir d'interprètes aux plus profondes et plus amères douleurs. Le Fils de Dieu n'a pas craint de les demander à son Église pour les jours de son agonie, de ses souffrances et de sa mort ; et chaque année, pendant son grand deuil, l'Église nous rappelle que Jérémie savait pleurer divinement.

S'il n'enlève pas, comme Isaïe, il parle mieux aux âmes pour les toucher. Saint Augustin l'appelle « le plus éloquent des prédicateurs de l'ancienne Loi ». Comment ne serait-il pas éloquent, celui qui sent si profondément, si vivement le malheur des âmes pécheresses et de son infortunée patrie, qu'il voudrait avoir un déluge de larmes pour les pleurer ? Comment ne serait-il pas éloquent, celui dont Dieu

s'empare et que l'Esprit-Saint tourmente comme un feu dévorant ? « Seigneur, dit-il, tu m'as séduit, et je me suis laissé séduire ; tu as été plus fort que moi et tu as triomphé. Et pourtant on se rit de moi tout le jour, je suis en butte aux moqueries de tout le monde parce que je crie depuis longtemps contre l'iniquité et annonce des désastres. — Je me suis dit : J'oublierai le Seigneur, je ne parlerai plus en son nom ; et voici qu'il bouillonne comme un feu dans mon cœur et se glisse jusqu'en mes os, et je défaille, impuissant à le contenir¹. » Ce feu divin, il rayonne, il éclate dans les reproches, les imprécations, les menaces, les plaintes, les gémissements du saint prédicateur, et surtout dans les tendres et pressants appels à la clémence divine et à la conversion des âmes.

1. « Seduxisti me, Domine, et seductus sum ; fortior me fuisti, et invaluisti ; factus sum in derisum tota die ; omnes me subsannant quia jam olim loquor, vociferans iniquitatem et vastitatem clamito. Et dixi : Non recordabor ejus neque loquar ultra in nomine illius ; et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans claususque in ossibus meis et defeci, ferre non sustinens. » (xx, 7, 8, 9.)

Voilà deux grands modèles d'éloquence sacrée. Quand vous les aurez bien étudiés, lisez les autres prophètes : l'exubérant Ezéchiel, dont la mise en scène est si tragique, si émouvante, que Lowth l'appelle « l'austère, le farouche, le sinistre et presque horrible Ezéchiel¹ » ; le pieux et sage Daniel, qui, penché comme la miséricorde divine sur les restes attristés et découragés de sa nation, les rassemble autour d'une espérance dont il précise mieux que personne la prochaine réalisation ; — Barruch, complément de Jérémie, esprit éminent, poète illustre, cœur tendre qui semble déjà tout pénétré de l'onction évangélique ; — Jonas, dont la personne et l'histoire prophétisent ; — Osée, concis, sentencieux, plein de hardiesse ; — Amos, le pasteur de Thécué, le plus grand savant des Nâbi, dont le style est orné de figures gracieuses et nobles, la phrase pleine de tournures poétiques ; — Joël, pur, élégant, vivant d'une animation merveilleuse et toujours admirable ; — Abdias, clair, vif, pressé, profond,

2. « Sævus, truculentus, atrox et dictione pene horridus. » (*De sacra Poesi Hebræorum*).

d'une beauté qui ne se dément jamais ; — Michée de Morasthi, qui égale Isaïe, s'il ne le surpasse par la limpidité, la véhémence, la sublimité de son style et de ses idées ; — Nahum, héritier du génie d'Isaïe et de sa perfection dans l'art d'exprimer les grandes pensées ; — Habacuc, chantre élégant et noble de la Providence divine ; — Sophonie, qui sait mêler aux sinistres oracles les tendres reproches et chanter les douces et magnifiques espérances ; — Aggée, Zacharie, Malachie, derniers consolateurs du peuple captif et derniers hérauts de celui qui va bientôt venir.

En vous proposant ces modèles, on ne vous oblige pas à les imiter en tout. Ils ont eu des inspirations auxquelles vous ne pouvez prétendre ; ils ont parlé en des temps, des milieux, des circonstances qui ne sont pas nôtres. Mais ce qui peut, ce qui doit être nôtre, c'est leur foi, leur fidélité à leur mission, leur courage apostolique au milieu des contradictions, leur zèle ardent pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes. Ajoutez qu'ils ont de la couleur et du mouvement, de la poésie et de l'éloquence, choses qui conviennent à tous les

auditoires. « Les prédicateurs de l'Ancien Testament, dit fort bien le Père Longhayé, seront pour nous d'excellents maîtres de style, de ce vrai style d'homme, qui n'est pas plus oriental que français, pas plus juif que chrétien : jeu naturel, évolution puissante, aisée, rationnelle de l'âme, à travers des idées, des images, des sentiments communs à tous les lieux et à tous les âges. Notons-le bien du reste. Le grand point n'est pas d'emprunter, même avec discrétion, pour citer et reproduire. Il s'agit encore et principalement de prendre sur le fait le mouvement original de ces grandes âmes, de nous en rendre compte, de nous l'assimiler pour étendre d'autant la mobilité de la nôtre. Inspirons-nous, ne calquons pas. »

« Le commerce de ces admirables modèles peut développer en nous deux habitudes chez eux bien saillantes : la précision et la vivacité de la couleur, voilà pour l'imagination ; la vie dramatique, voilà pour la sensibilité. — Bref, la prédication primitive des Prophètes, faite par des hommes et pour des hommes, touche toutes les cordes de l'âme humaine, mais d'une

touche souvent quelque peu rude et fière, parce qu'elle s'adresse à un peuple grossier, charnel, idolâtre d'inclination et d'instinct. A cela près, l'éloquence prophétique demeure pour nous un merveilleux répertoire de pensées, d'images, de sentiments. Elle est le premier fonds de notre trésor apostolique et oratoire. Dieu nous préserve de n'en user qu'à demi¹. »

Les Prophètes ont préparé la venue du Maître des maîtres. Dieu a parlé à nos pères de l'ancienne Loi par des interprètes ; finalement, il a parlé lui-même par la bouche de son Fils : *Locutus est nobis in Filio*². Où se fait entendre la parole du Fils de Dieu ? Dans l'Évangile. Lisez-le, mes chers amis, méditez-le, approfondissez-le ; vous y verrez et entendrez le Maître des maîtres vous apprendre ce que vous devez enseigner et comment vous devez enseigner.

1. *La Prédication* : Grands maîtres et grandes lois (1^{re} partie).

2. Épître aux Hébreux, I, 2.

Ce que vous devez enseigner, c'est sa doctrine, moelle de la science sacrée : doctrine qui met la vérité, la vertu, la perfection, les moyens d'union avec Dieu à la portée de tous ; doctrine qui fond les révélations prophétiques en un dogme lumineux et central d'où l'esprit rayonne pour atteindre toute vérité, d'où part toute direction, d'où émane toute grâce, vers lequel convergent toutes les forces vives d'une vaste association : — le dogme de la divinité du Christ investi d'une mission rédemptrice ; doctrine propre et originale, dans laquelle les choses anciennes, c'est-à-dire les dogmes enveloppés d'ombres mystérieuses, le demi-jour des prophéties, le vague dessin des figures, les rites symboliques, les strictes règles du devoir ajustées à une nature imparfaite, sont transformées, perfectionnées, surélevées par les choses nouvelles, c'est-à-dire par la révélation précise des plus hauts et des plus profonds mystères, l'éclatante manifestation de la réalité espérée, les rites efficaces, les préceptes mieux connus quant à leur plénière application, les conseils de la perfection poussant aux actes héroïques et sublimes une

nature exaltée par des grâces surabondantes ; doctrine près de laquelle rampent les plus pures, les plus nobles, les plus sublimes maximes des sages de tous les lieux et de tous les temps ; doctrine dans laquelle il n'y a pas de vide, parce qu'elle répond à toutes les questions d'origine, de nature, d'état, de destinées dont se préoccupe l'esprit humain ; doctrine si pleine qu'il y reste encore des profondeurs inexplorées. La science sacrée travaille depuis dix-neuf siècles bientôt à en découvrir toutes les richesses. Aujourd'hui, comme au jour où l'Apôtre saint Jean désespérait de pouvoir raconter la vie et l'œuvre de son Maître, elle sent bien qu'elle ne verra jamais le bout des filons mystérieux qui l'attirent sans cesse.

Considérée en elle-même, la doctrine prêchée par le Christ est marquée au coin d'une puissante et surhumaine originalité qui lui assure une divine supériorité sur tous les enseignements ; la manière dont il l'a prêchée en relève singulièrement la grandeur et l'autorité.

Quand vous lisez les Prophètes, vous voyez leur âme s'élever, comme par bonds impé-

tueux, vers ces hauteurs admirables de la pensée, du sentiment, de l'image que nous avons appelées le sublime. Dans l'Évangile, il n'y a plus d'efforts. L'âme est comme transportée au-dessus des régions vulgaires où s'agitent les pensées et les sentiments humains, et comme fixée sur des sommets d'où elle voit mieux ce qui est grand et beau : c'est pourquoi elle l'exprime plus simplement. Le sublime de l'Évangile n'est pas l'éclair subit qui déchire les ombres d'une tempête ; c'est la lumière glorieuse et sereine qui marche à son pas jusqu'à ce qu'elle ait inondé la terre et les cieux. En un mot, le sublime est dans l'Évangile comme dans sa patrie. Comment s'en étonner puisque c'est le Fils de Dieu qui parle ?

Sans doute, il n'a point écrit lui-même sa parole. « La doctrine du Christ, dit saint Thomas, est trop excellente pour qu'une lettre humaine puisse la contenir. En la mettant lui-même par écrit, il l'eût comme enveloppée et circonscrite et nous eût exposés à ne pas regarder plus haut ni plus loin que son écriture¹. »

1. « Conveniens fuit Christum doctrinam suam non

Il valait mieux pour nous que l'Évangile nous mît en présence d'une perspective sans limite et de mystérieuses profondeurs où nous pouvons toujours adorer, avec un saint tremblement, la science infinie et l'éternelle sagesse de Dieu.

Du reste, telle qu'elle a été recueillie par les Évangélistes, la parole du divin Prédicateur est encore un admirable modèle que nous ne devons pas nous lasser d'étudier. Le caractère dominant de cette parole est l'affirmation, mais à sa plus haute puissance, avec sa sereine et majestueuse autorité, tous ses charmes, ses délicates convenances, son merveilleux à-propos. A la manière dont Jésus-Christ s'exprime, on sent qu'il voit à fond et qu'il aime tendrement les âmes auxquelles il s'adresse, qu'il est non seulement le Maître, mais la source de la vérité qu'il enseigne. Selon la remarque de

scripsisse propter excellentiam (hujus) doctrinæ, quæ litteris comprehendere non potest... Si Christus scripto doctrinam suam mandasset, nihil altius de ejus doctrina homines æstimarent quam quod scriptura contineret. » (*Summ. Theol.*, III^e P., quæst. 42, a. 4.)

Pascal : « Il dit les choses grandes si simplement qu'il semble ne les avoir point pensées, et néanmoins si nettement qu'on voit bien ce qu'il en pensait. »

L'homme qui parle veut être cru, mais vouloir ne suffit pas. Aussi, malgré ses ambitions et ses audaces, l'esprit humain sent-il le besoin de s'ouvrir un chemin dans les âmes auxquelles il propose une doctrine. Il sonde les résistances, il en fait le siège, il discute. Il sollicite toutes les puissances de l'intelligence et du sens commun, il raisonne, il multiplie les preuves, il enchaîne les thèses, il s'applique à séduire par des théories et des systèmes habilement construits, il fait appel aux passions. Là où la force des arguments et des démonstrations ne peut ouvrir la brèche par où il espérait entrer, il déploie les charmes de la diction, il vocalise, il remplace les opérations de siège par une sérénade littéraire qui, peut-être, fera de l'âme ravie une maison amie où il pourra installer ses pensées.

Ainsi enseignent, d'ordinaire, les sages et les philosophes qui parlent en leur propre nom. Quant aux Prophètes de l'ancienne Loi,

qui enseignaient au nom de Dieu, ils se sont effacés pour laisser à la parole d'en haut toute son autorité, et l'on a compris à leur langage qu'ils n'étaient que des porte-voix d'un Maître souverain auquel l'esprit humain devait se soumettre.

Vous ne verrez rien de pareil dans l'éloquence du Sauveur. Pour l'ordinaire, son enseignement va droit à l'âme, sans recourir à la discussion ni aux moyens de persuasion qui font le succès de l'éloquence humaine. Il brave les résistances, il étonne la raison plutôt qu'il ne la satisfait, il meurtrit les passions, il se résume en des formules brèves, claires, pénétrantes, que l'affirmation enfonce vigoureusement dans les esprits les plus exigeants et les plus rebelles.

Jésus affirme avec l'autorité d'un Maître suprême, qui a surabondamment prouvé sa mission par des signes irrésistibles, qui ne sent au-dessus de lui aucun contrôle et qui ne supporte pas de démenti. A chaque instant, on entend sortir de ses lèvres des locutions impérieuses qui n'appartiennent qu'à lui : « En vérité, en vérité, je vous le dis ;

— moi, je vous dis ; — moi, qui vous parle ; — croyez à ma parole ; — faites ceci ; — évitez cela ; — je suis la lumière ; — je suis la vérité, le chemin et la vie. » — Il est bien vrai qu'il déclare tenir sa doctrine de son Père, et ne vouloir parler que comme son Père lui a dit de parler ; mais au fond de cet aveu, on découvre aisément, entre lui et son Père, une mystérieuse identité qui lui permet de dire : Ma doctrine, ma parole : *Mea doctrina, verbum meum*. Elle est bien à lui, on le comprend à la manière dont il l'impose. Il est évident qu'en entrant dans les âmes, il entre chez lui, comme s'il y avait depuis longtemps préparé une réponse à la souveraine autorité de ses affirmations. Jésus affirme. Les plus impénétrables mystères ne font pas reculer sa merveilleuse audace. Personne ne pourra les comprendre ; mais pendant que ceux qui les auront acceptés avec foi adoreront leur ombre sacrée, l'orgueilleuse raison s'efforcera en vain d'en démontrer l'absurdité, car s'il y laisse des ténèbres pour nous humilier devant sa haute intelligence, il y met assez de lumière pour défier toutes les contradictions. Cette

lumière, c'est sa parole. « Les mystères qu'il enseigne, il les a vus dans l'éternité, il les voit encore ; et de ce qu'il a vu il veut rendre témoignage¹. »

Jésus affirme, il veut la foi de ceux qui l'entendent, non parce qu'il a démontré avec art, comme les sages, ou rapporté avec fidélité une parole étrangère, comme les prophètes, mais parce qu'il a parlé et « que tout ce qu'il dit est esprit et vie² ».

Jésus affirme, mais pourtant, s'il néglige le vulgaire secours des habiletés humaines, il sait ordonner et orner son affirmation avec un art admirable, dans lequel se révèle une profonde connaissance des lieux, des âmes et des temps. Il n'enseigne point dans la tranquille Galilée comme dans la tumultueuse Jérusalem, point dans les champs comme au désert, point dans la barque de Pierre ou dans les maisons hospitalières qui le reçoivent comme à la

1. « Qui venit de cœlo super omnes est, et quod vidit et audivit hoc testatur. » (Joan., iii, 31, 32.)

2. « Verba quæ ego locutus sum spiritus et vita sunt. » (Joan., vi, 64.)

synagogue ou au temple. Il sait faire parler le ciel et la terre, les arbres, l'herbe des champs, les fleurs, les moissons, les oiseaux, les brebis, les enfants, les coutumes, la loi, les infirmités humaines, tout ce qui peut lui fournir de lumineuses comparaisons. Sa parole est tour à tour simple et grandiose, compatissante et sévère, caressante et terrible, selon qu'elle s'adresse au peuple ou aux savants, aux humbles pécheurs ou aux dévots hypocrites, à ses bien-aimés disciples ou aux ennemis acharnés de sa mission divine. Il ménage avec sagesse le progrès de ses révélations, pour ne pas éblouir les âmes par le trop vif éclat d'une lumière inattendue. Il enveloppe d'abord les mystères du royaume de Dieu du voile gracieux de la parabole, afin de ne pas précipiter l'opposition des esprits orgueilleux et d'exciter les âmes droites à chercher la vérité et à la lui demander. Peu à peu il déchire ce vêtement, il explique, il accroît la lumière, jusqu'au jour où la foi du peuple éclate en transports, jusqu'au jour où ses disciples, arrivés au terme de leur éducation, lui disent : « Maintenant nous voyons bien que vous ne nous parlez plus

en figures¹ », jusqu'au jour où la haine de ses ennemis est mûre pour l'accomplissement des desseins de Dieu, où il faut manifester une dernière fois dans la mort sa puissance d'affirmation.

A cette puissance d'affirmation, le divin prédicateur ajoute ce que saint Thomas appelle la puissance de rectitude². Rien de plus nécessaire à l'orateur que cette puissance, mais aussi rien de plus rare. Jésus la possède parfaitement. Il aime les âmes qu'il veut instruire, et il veut les instruire toutes. Semeur de vérité, il la jette partout : sur les grands chemins où elle sera foulée aux pieds des passants, sur la pierre aride où elle desséchera bientôt, au milieu des épines qui l'étoufferont, et cela, afin de n'en priver aucun coin des terres fertiles où elle produira au centuple. Du reste, il le déclare : « C'est pour rendre témoi-

1. « Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis. » (Joan., xvi, 29.)

2. « Potestas Christi in docendo attenditur... quantum ad auctoritatem loquentis... et etiam quantum ad virtutem rectitudinis. » (*Summ. Theol.*, III^e P., quæst. 22, a 1 ad 2.)

gnage à la vérité qu'il est venu en ce monde¹. » Aucune menace, aucune violence ne fera taire sa parole sincère et généreuse. C'est vers le peuple oublié qu'elle descend de préférence, aux esprits incultes mais droits qu'elle se communique plus intimement, comme pour les venger des trop longs mépris de la science humaine. Grâce à sa miséricordieuse bonté, le monde voit un prodige inconnu jusqu'alors : les pauvres sont évangélisés. S'il a pour ses disciples des faveurs de doctrine, personne ne pourra lui reprocher un injuste silence, car il a parlé publiquement au monde : « *Ego autem palam locutus sum mundo*². »

Il a parlé, et tout ce qu'il disait était écrit dans sa sainte vie. Vous cherchiez en vain une vertu qu'il ait prêchée avant de l'avoir pratiquée, vous ne la trouveriez pas. Il a commencé à agir, puis il a enseigné : *Cœpit facere et docere*. Comparez sa doctrine à sa vie : pas un vide, pas une note discordante. Il a parlé sa vie, il a vécu sa parole et il a pu dire : Qui de

1. « *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* » (Joan., XVIII, 37.)

2. Joan., XVIII, 20.

vous m'accusera de péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato*¹ ? Ajoutez à cela des actions merveilleuses, des prodiges qui permettent à Jésus-Christ de supprimer les explications, les arguments, les contestations inutiles, et de dire à ses contradicteurs : « J'ai fait parmi vous ce que personne n'a fait : *Quæ nemo alius fecit*. Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres. » Alors vous êtes en présence du maître le plus étonnant qui ait jamais paru, si étonnant que les émissaires des pharisiens envoyés pour le saisir reviennent impuissants et déconcertés et avouent « que jamais personne n'a parlé comme cet homme-là » ; si étonnant, que les foules ravies de sa doctrine l'admirent et comprennent qu'il enseigne comme ayant puissance, et non pas comme les scribes et les pharisiens : « *Admirabantur turbæ super doctrina ejus. Erat enim docens sicut potestatem habens, et non sicut scribæ et pharisæi*². »

Mais si étonnant que soit le divin Prédicateur, ne vous découragez pas devant sa per-

1. Joan., viii, 46.

2. Matth., vii, 28, 29.

fection, et surtout ne renoncez pas à l'imiter. Vous n'aurez jamais sa souveraine puissance d'affirmation, mais vous y pourrez participer, et c'est votre foi en cette participation qui assurera l'efficacité de votre parole. Jésus-Christ prêche la doctrine de son Père et parle au nom de son Père ; mais vous, n'est-ce pas la doctrine de Jésus-Christ que vous prêchez et en son nom que vous parlez ? Jésus a reçu mission de son Père ; n'est-ce pas du Christ que vous vient votre mission ? N'est-ce pas lui que vous représentez ? Ne vous a-t-il pas dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise » ? — Vous êtes donc authentiquement investis du pouvoir d'affirmer ce qu'il affirme, et comme il l'a affirmé ; il y a dans votre affirmation une divine vertu qui doit vous inspirer une noble fierté et une sainte audace.

Vous ne voyez pas, vous ne pouvez pas voir à fond, comme votre divin Maître, les âmes qu'il vous faut instruire, mais vous pouvez les aimer comme lui d'un tendre amour, et obtenir, par la pureté et la force de cet amour, qu'il vous inspire les pensées, les sentiments et les paroles les plus propres à les convain-

cre, les toucher, les convertir et les sanctifier.

Vous ne pouvez pas faire des prodiges et en appeler, comme le Christ, à l'autorité divine de vos œuvres, mais vous pouvez travailler généreusement à vous approcher de plus en plus de sa parfaite rectitude et faire de votre vie le miroir des vertus que vous devez prêcher au peuple.

Vous n'égalerez jamais la sereine et majestueuse autorité du divin Prédicateur, ni les charmes, les délicates convenances, le merveilleux à-propos de sa parole. Mais vous vous appliquerez à être simples comme lui et à descendre, sans craindre de vous abaisser, jusqu'aux plus humbles esprits. Vous étudierez, vous méditerez ses paraboles, vous aimerez à les commenter, vous recueillerez pieusement dans votre mémoire ses maximes, ses sentences, ses préceptes, ses conseils, les touchants élans de son cœur, de manière à ce qu'ils deviennent vôtres, à ce qu'ils entrent comme naturellement dans votre langage, à ce qu'on reconnaisse à votre parole l'homme évangélique, l'apôtre « qui ressent en lui-même tout

ce qui est dans le Christ Jésus : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ».

L'apôtre, vous ne l'ignorez pas, est une création du Christ docteur. Du petit pays où il concentra son enseignement, Jésus embrassait du regard le monde entier et le voyait se soumettre à sa doctrine. Non seulement il voyait ce prodige, il l'annonçait : « Sa parole est une toute petite semence qui grandira, deviendra un arbre immense et couvrira la terre¹. — Les peuples accourront de l'Orient et de l'Occident pour s'asseoir à la table du royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob². — Le temps approche où l'on n'adorera plus seulement à Samarie ou à Jérusalem, mais où l'on adorera partout en esprit et en vérité³. — Enfin le Fils de l'homme doit attirer tout à lui⁴. » Les grands maîtres de la parole ont peut-être caché au fond de leur cœur

1. Matth., xiii, 31-32.

2. « Multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob, in regno cælorum. » (Matth., viii, 2.)

3. Joan., iv, 21, 23.

4. « Et ego si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum. »

cet ambitieux désir, mais jamais ils n'eussent osé l'exprimer ; Jésus fait plus que l'exprimer, il en parle comme d'un fait accompli. D'où lui vient cette étrange assurance ? — De ce qu'il possède au suprême degré, dit saint Thomas, la puissance de communication¹. — L'homme ne se communique pas, ou ne se communique qu'avec mesure ; Jésus s'est communiqué sans mesure. Et quels hommes il a choisis pour se communiquer ! Des gens grossiers, de condition obscure et vile, dont le teint hâlé et les mains durcies rappellent le métier de bas étage qu'hier encore ils exerçaient pour vivre ; des gens sans étude et sans culture intellectuelle, qui, pour parler, s'abandonnent à l'inspiration du moment ; des illettrés, dont le rude patois offense les oreilles, dont le brutal langage va froisser les délicatesses d'une génération habituée aux charmes de la parole. Regardez-les, ils se consultent et osent se pro-

1. « In hoc maxime potestas divina in Christo monstrata est, quod discipulis suis tantam virtutem contulit in docendo ut gentes quæ nihil de Christo audierant, converterent ad ipsum. » (*Summ. Theol.*, III^e P., quæst. 42, a. 1, ad. 1.)

poser la conquête de l'univers. La tête nue, les pieds déchaussés, la tunique sale et déchirée, tout couverts de sueur et de poussière, sans autre richesse que l'aumône qu'ils recueilleront sur le chemin, sans soutien que des espérances qui paraissent insensées, ils commencent leur attaque contre le monde. Ils sont faibles, inhabiles, en petit nombre. Les pouvoirs, les erreurs, les passions, la corruption, les superstitions du genre humain ; leur personne, leur conduite, les armes dont ils se servent, tout fait préjuger l'insuccès de leur entreprise. Mais le Maître leur a dit : « Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous confie ; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » C'est assez pour leur inspirer une invincible audace.

Et voilà que ces hommes sans nom, sans savoir, sans lettres, sans habileté, sans autres armes que le nom d'un supplicié, patron d'une doctrine austère, voilà que ces hommes ont vaincu le monde païen attaché par toutes les fibres de la nature à ses erreurs, à ses vices, et s'efforçant de les protéger par la calomnie, la corruption, la violence. Voilà que

ces hommes, faibles jusqu'au ridicule, en comparaison des fiers Romains qui faisaient trembler l'univers, ont révolutionné le plus grand des empires et préparé sa transformation religieuse ; voilà que leur chef, un disciple pusillanime qui avait renié trois fois son Maître à la voix d'une servante, a osé se mesurer avec la cité redoutable qui tenait en ses mains les destinées de l'humanité et y a installé, sur les ruines des monuments césariens, son trône près de son glorieux tombeau. — Comment expliquer cela autrement que par la surhumaine éloquence dont furent remplis les Apôtres quand ils eurent reçu, dans l'Esprit-Saint, le dernier gage de leur union avec le divin Prédicateur ?

Sans doute, ce divin Prédicateur leur a communiqué l'éloquence des œuvres, la puissance des miracles ; mais la puissance des miracles servait de confirmation à l'éloquence de la parole : « *Illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis*¹. » La foi des Apôtres, leur

1. Marc., in finem.

admiration enthousiaste, leur héroïque amour, leur souverain mépris des biens de ce monde, de la souffrance et de la mort, leur tendre compassion pour les âmes qu'ils voulaient sauver, ont dû leur inspirer des paroles ardentes qui remuaient profondément les cœurs pendant que les esprits fléchissaient sous la pression des merveilles.

Il nous reste peu de souvenirs écrits de ces paroles ardentes des Apôtres, aussi est-ce moins leurs discours que l'état d'âme qui les a faits éloquents que nous devons nous proposer d'imiter.

Il en est un pourtant que Dieu a choisi, appelé, instruit d'une manière extraordinaire, afin que son enseignement servît de contre-épreuve à la révélation évangélique. Celui-là a écrit; et, si nous n'avons pas tous les discours qu'il a prononcés au cours de sa vie apostolique, nous en avons l'écho, le rappel, les commentaires, dans les lettres écrites aux Églises évangélisées.

Les quatorze Épîtres de saint Paul, sous le rapport de l'importance doctrinale et de l'ap-

point qu'elles donnent à la science sacrée, tiennent incontestablement le premier rang après l'Évangile. Comme on l'a fort bien dit : « Si l'Évangile venait à être détruit, les Épîtres à elles seules démontreraient la vérité du christianisme. » Il est donc nécessaire à l'apologiste et au théologien de les étudier. Au point de vue oratoire, le prédicateur y trouvera non seulement des préceptes, mais des exemples, des traits, des envolées qui frapperont son imagination et solliciteront sa verve.

Le style en est négligé ; saint Paul lui-même confesse « qu'il ne veut pas recourir aux artifices et aux habiletés de parole dont la science humaine se sert pour persuader : *Non in persuasibilibus humanæ scientiæ verbis.* » Il se sert, lui, d'une langue étrange, sorte de grec barbare, mêlé d'hébraïsmes, qui ne peut exprimer les idées nouvelles qu'il faut annoncer au monde. Esprit, justice, grâce, foi, loi, nature, péché, etc., autant de mots auxquels il faut donner des sens nouveaux et plus profonds. En dépit de ces difficultés, l'Apôtre trouve le moyen d'être souvent éloquent jusqu'au sublime. Quelle hauteur dans ses pensées ! quelle

force dans ses raisonnements ! quelle vivacité dans ses images ! quelle impétuosité dans ses mouvements ! Il se précipite parfois comme un torrent ; son imagination, hantée par les sublimes mystères que sa foi contemple, semble s'y perdre, et la manière dont il exprime cette surnaturelle ivresse produit dans les âmes un inénarrable saisissement. C'est ce qu'on éprouve, par exemple, lorsqu'on lit l'Épître aux Hébreux, que Bossuet appelle la divine Épître.

Par nature, saint Paul a tout ce qu'il faut pour être éloquent. Il peut être mis en parallèle avec les orateurs les plus illustres de l'antiquité. On le mettait, d'après Longin, au rang des dix grands orateurs de la Grèce. Un de ses commentateurs trace de lui ce portrait : « D'un côté, un tempérament plein de feu, une sensibilité excessive ; et de l'autre, une douceur inaltérable, une clémence inouïe. D'un côté, une trempe d'âme inflexible, un courage qui va presque jusqu'à l'audace, une liberté de langage qui brave les plus terribles adversaires ; et de l'autre, une modestie parfaite, le support le plus patient des plus graves injures, une humilité profonde, une défiance qui le fait gémir de

sa faiblesse et trembler pour son propre salut. D'un côté, un homme vrai, candide, étranger à la dissimulation et à l'artifice; de l'autre, un homme si adroit que jamais personne n'a connu mieux que lui l'art de plaire et de s'insinuer; personne n'a possédé à un plus haut degré le sentiment des convenances, qui lui faisait plier son autorité et sa conduite aux personnes, aux temps et aux circonstances¹. » Voilà saint Paul tel qu'il se peint lui-même dans ses lettres.

Et maintenant, considérez que cette belle et riche nature a été tellement saisie et pénétrée par la communication du Christ, qu'elle est comme contrainte de pousser ce cri étonnant : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* » Saint Jean Chrysostome, dans une de ses homélies, compare le cœur de Paul au cœur du Christ². Comme le cœur du Christ, le cœur de Paul est tout amour; et cet amour s'exprime avec un enthousiasme passionné quand il s'adresse à Dieu et à son divin Fils,

1. GUILLEMON, *Clef des Epîtres de saint Paul*. Introduction, § 3.

2. Homélie sur l'Épître aux Romains.

et, quand il s'adresse aux hommes, avec les formes les plus exquises, les nuances les plus délicates de la sensibilité, de la tendresse, de la compassion, du dévouement et du sacrifice.

Quel beau, quel admirable modèle ! On reconnaîtra bien vite dans la chaire, à l'élévation des idées, à la force des sentiments, à l'originalité du langage, l'orateur qui l'aura étudié longtemps et consciencieusement.

J'ai insisté un peu longuement sur cette recommandation de l'Écriture sainte, parce que j'ai la conviction qu'elle est la source la plus riche et la plus féconde de l'éloquence sacrée. « Si vous manquez de livres, écrivait le vénérable M. Émery à un prédicateur, vous aurez toujours la Bible. Lisez-la attentivement d'un bout à l'autre ; peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé. » Eh bien, oui, mes chers amis, à défaut d'autres livres, que dis-je ? — avant et plus que tous les autres livres, lisez, relisez la Bible, non seulement pour vous instruire des vérités saintes, mais pour vous former au vrai langage qui doit les exprimer et pour vous entraîner aux grands mouvements qui font l'orateur chrétien.

CHAPITRE V

MODÈLES DE L'ÉLOQUENCE SACRÉE

SAINTS PÈRES ET PRÉDICATEURS

Le divin Prédicateur, en se communiquant à ses Apôtres, leur a promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Cette promesse a été accomplie. Les Apôtres sont morts et ont disparu comme leur Maître, mais, pénétrés de sa puissance communicative, ils ont dit à d'autres apôtres : *Euntes docete*, et malgré toutes les tentatives de l'erreur et les violences des passions, la prédication du Christ s'est perpétuée dans le monde.

Remarquez, je vous prie, que l'inspiration continue et la puissance des prodiges qui assurèrent le succès de la prédication apostolique ne sont plus les dons habituels de ceux

qui annoncent la parole de Dieu. La Providence, passant des voies extraordinaires aux voies ordinaires, demande à la nature de s'employer, avec toutes ses ressources, à servir d'auxiliaire à la grâce de Dieu. Elle ne dédaigne donc plus, comme l'Apôtre saint Paul, les artifices et les habiletés dont la science humaine se sert pour persuader. Elle se fait éloquente afin de conquérir les âmes. C'est à ce point de vue que nous devons l'étudier dans les saints Pères et les prédicateurs célèbres qui peuvent devenir nos modèles. Rollin, dans son *Traité des Études*, conseille aux prédicateurs d'employer quelques années de retraite à la lecture intégrale des saints Pères. Les exigences contemporaines du ministère et la condition faite aux ouvriers évangéliques ne vous permettent guère de suivre ce conseil. Mais, au moins, pouvez-vous choisir dans la Patrologie oratoire un certain nombre de modèles qui vous apprendront l'art de plaire, de convaincre et de persuader pour mieux toucher et convertir les âmes, et travailler ainsi aux intérêts de la gloire de Dieu.

Quelques indications vous aideront dans votre choix ¹.

Parmi les Grecs, *saint Athanase* est remarquable dans ses ouvrages de polémique : *Apologies, Lettres, Traité contre les Ariens, Défense de la Trinité et de l'Incarnation*. Bossuet appelle ses apologies « des chefs-d'œuvre d'éloquence et de savoir » ; et un ancien moine disait de lui : « Quand vous trouverez quelque chose d'Athanase, si vous n'avez pas de tablettes, écrivez-le sur vos habits. »

Saint Grégoire de Nazianze a été surnommé l'Isocrate des Pères grecs. Le style de ses *Sermons* et de ses *Lettres* est noble, élégant, harmonieux, toujours agréable. Ses poésies, œuvres de sa vieillesse, sont pleines de feu et de grâce et révèlent une âme tendre et contemplative.

Saint Basile, moine austère et grand évêque, n'eut point de rivaux dans l'art de bien dire. Photius prétendait que, « pour devenir un orateur accompli, il n'est besoin ni de Platon

1. Je les emprunte à NOEL ALEXANDRE ; au R. P. MESTRE : *Préceptes de Rhétorique* ; au R. P. LONGHAYE : *La Prédication* : Grands maîtres et grandes lois.

ni de Démosthène, si l'on prend saint Basile pour modèle ». Le style de tous ses écrits est élevé et majestueux, son raisonnement lumineux, son érudition aussi profonde que variée. Lisez son *Hexameron*, ses *Homélies*, ses *Traité de Morale* et ses *Lettres*.

Son frère, *saint Grégoire de Nysse*, s'est élevé au rang des plus grands maîtres de la chaire chrétienne, dans ses *Oraisons funèbres* et ses *Panegyriques* dont le style se distingue par sa pureté, sa force et sa magnificence.

Je vous recommande encore les *Discours* et les *Exhortations* de saint Éphrem, les *Apologies* de saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius, les *Sermons sur la Providence* de Théodoret, le *Traité de la vie monastique* et le livre sur la *Prière* de saint Nil, disciple et ami de saint Chrysostome.

Saint Chrysostome, voilà par excellence le maître de l'éloquence parmi les Grecs. Disciple de Libanius, il plaida avec éclat au barreau d'Antioche, mais, renonçant aux vanités du siècle, après avoir passé deux ans chez les anachorètes, dans les rigueurs d'une vie péni-

tente et l'étude des choses saintes, il embrassa le sacerdoce et reçut de son évêque Flavien la mission d'annoncer au peuple d'Antioche la parole de Dieu. Elevé par l'empereur Arcadius sur le siège de Constantinople, il donna plein essor à son zèle et à son génie oratoire.

Il est remarquable, entre tous, par l'abondance et l'inépuisable fécondité de sa parole et par la richesse de son imagination. « Cette imagination, dit Mgr Plantier, est opulente, splendide, vraiment royale. » Il prodigue les images et les allégories, il exploite à fond les analogies, il répand à profusion dans ses discours la grâce et la couleur; son langage est souvent familier, ce qui ne l'empêche pas de s'élever à de hautes considérations et à de grands aperçus. Il prend son temps pour les développements qu'il croit nécessaire de donner à son enseignement; aussi ne doit-on pas chercher dans ses homélies une sévère méthode et une rigoureuse unité.

Il excelle dans l'exposition et le commentaire des faits bibliques. « On trouve en lui,

dit Bossuet, la vraie manière de traiter les exemples de l'Ecriture. »

Sa passion est vive et ardente autant que son imagination est riche et puissante. Elle éclate en admiration, enthousiasme, pieux transports, véhémence et sainte colère, mais il sait unir la douceur à la force, la tendresse à la sévérité. Il est admirablement pathétique.

Personne, mieux que lui, ne sait se mettre en communication avec son auditoire. Non seulement il lui parle, mais il l'écoute. S'il l'entend se plaindre qu'on ne le comprend pas, il abaisse son langage et en sacrifie la pompe oratoire. Il converse avec ses auditeurs comme avec ses enfants ; il est vif, pressant, triomphant dans l'interrogation et le dialogue. S'il appelle le vice par son nom et le démasque avec une implacable hardiesse, il tempère à propos la vigueur de ses récriminations par la sagesse, la mesure, la douceur et la grâce. Il n'a pas craint de reprocher publiquement aux grands leurs injustices et leurs crimes, et est mort victime de leur haineuse persécution.

On a de lui, outre ses *Traité*s dogmatiques

et ses *Commentaires* sur différentes parties de l'Écriture, des *Lettres* et un très grand nombre de *Discours*, d'*Homélies*, de *Panégryriques* de Saints. Les plus estimés de ses traités sont les traités *du Sacerdoce*, *de la Providence*, *de la Virginité*. Parmi ses homélies, on remarque les *Commentaires* sur l'Évangile de saint Matthieu, les *Homélies* au peuple d'Antioche, et celle sur la disgrâce d'Eutrope.

Il serait à désirer que vous pussiez lire dans leur langue originale les œuvres de ces grands maîtres. Si cependant le grec a pour vous trop de difficultés, allez aux Latins. Vous trouverez encore chez eux une riche collection de modèles.

Et d'abord, celui que Bossuet appelle le grave, l'illustre, l'incomparable *Tertullien*. Remarquable comme avocat et comme professeur de rhétorique, Tertullien, renonçant aux affaires du siècle, consacra son admirable talent à la défense de la religion chrétienne. Une mâle vigueur est le caractère de son éloquence, forte en raisonnements et en mouvements pathétiques. Il fait oublier la rudesse

de son style, hérissé de locutions africaines, par l'élévation, la hardiesse de ses idées, et par l'irrésistible puissance de sa logique. S'il ne plaît pas aux amateurs délicats de la forme, il est le charme des esprits élevés et des âmes fortes. Il faut lire son *Apologétique*, son livre des *Prescriptions*, ses traités de la *Pénitence*, de la *Prière*, de la *Patience*, de l'*Ornement des femmes*, du *Jeûne*, des *Spectacles*, de la *Consécration des vierges*, de la *Résurrection de la chair*.

Un autre Africain, *saint Cyprien*, a composé un grand nombre de traités et d'instructions qui méritent une étude : de l'*Oraison dominicale*, des *Avantages de la patience*, de la *Mortalité*, des *Bonnes œuvres*, de l'*Aumône*, etc. — Son éloquence est noble, forte et touchante. « Il ressemble, dit Lactance, à une onde très pure dont le cours est doux et paisible, mais qui, grossie par l'orage, devient un torrent qui entraîne tout. »

Lactance lui-même, dans ses *Institutions divines*, est un modèle de clarté, d'élégance et de noblesse ; c'est le *Cicéron chrétien*.

Saint Hilaire, que *saint Jérôme* appelle le

Rhône de l'éloquence latine, est remarquable par la vigueur de sa dialectique. Son principal ouvrage est celui des *Douze livres sur la Trinité*. Ajoutez-y ses *Commentaires sur saint Matthieu* et sur une partie des *Psaumes*. Dans ses écrits à l'empereur Constance, il se montre véhément jusqu'à la dureté ; mais il faut se rappeler que Constance était le protecteur officiel et tout-puissant des hérétiques qui ravageaient le troupeau de Jésus-Christ.

Saint Jérôme, élevé dans l'amour et le culte des belles-lettres, profondément versé dans la science de l'hébreu et des Saintes Écritures, instruit par ses voyages et ses pieux pèlerinages, s'est illustré par l'immense travail d'exégèse qu'il entreprit pour réduire au silence les juifs et les hérétiques. Il se montre tout entier dans ses *Traité de controverse*, ses *Dialogues contre Pélage*, et surtout dans ses lettres, où son imagination puissante et exaltée, son âme ardente s'épanchent en des flots d'éloquence. C'est assurément le plus original des écrivains du IV^e siècle.

Saint Ambroise, grand évêque qui, comme les Basile et les Hilaire, fit trembler les empe-

reurs, fut un père tendre et plein de sollicitude pour son peuple qu'il nourrissait assidûment de la parole de Dieu. Nous avons de lui un *Hexaméron* ou explication homilétique de l'ouvrage des six jours, un *Traité des devoirs des ministres sacrés*, deux *Traités des vierges et de la Virginité*, pleins de grâce, de fraîcheur et d'onction, des *Oraisons funèbres*, où l'on sent vibrer toutes les émotions douloureuses et tout l'amour de son grand cœur. Mais son plus bel ouvrage est la conversion de l'illustre Augustin, dans l'âme duquel sa parole évangélique rendit plus pressant et plus impérieux le désir de se faire chrétien.

Saint Augustin est, parmi les Pères, le premier maître de l'éloquence latine, comme saint Chrysostome est le premier maître de l'éloquence grecque. C'est un homme prodigieux, son génie universel s'est exercé dans toutes les branches des connaissances humaines : théologie, philosophie, mystique, histoire, belles-lettres, art oratoire, science des nombres, musique. Bossuet l'a appelé « le plus grand de tous les esprits, celui où l'on trouve

le dernier degré de l'intelligence dont l'homme soit capable ». L'opulence de ses idées est servie par un style rapide, fort, toujours en mouvement, comme l'épée qui brille et frappe aux mains des combattants.

Il est large et grandiose dans le développement de sa pensée et sait l'abaisser, quand il le faut, au niveau des humbles intelligences de son peuple de matelots. Son imagination n'a point le luxe et la pompe de l'imagination grecque ; elle ne s'épanche pas en riches tableaux et en longues descriptions, mais toujours vive et féconde, elle s'incorpore à l'idée et s'applique à lui donner du relief et de l'éclat. Son trait est brillant et incisif, sa sensibilité vive et pénétrante lui arrache souvent des larmes et fait couler celles de son auditoire. Ces larmes sont célèbres, et aussi les apostrophes sublimes qui provoquaient les acclamations enthousiastes du peuple. Est-il rien de plus noble, de plus beau, de plus saisissant que ce passage d'un de ses discours : « Tu peux, ô persécuteur, t'emporter contre moi jusqu'à me chasser de ma patrie. Pour m'atteindre, il faut m'exiler sur une terre où je ne

trouverai plus mon Dieu. — Mais tu me tueras, peut-être. — Eh bien, fais crouler cette maison de chair : moi qui l'habite, je t'échappe, je me dérobe, je retourne tranquille vers celui à qui ma foi reste, et je ne te crains plus¹ ! »

Comme saint Chrysostome, et peut-être mieux que lui, saint Augustin vit avec son auditoire. Par ses interrogations, ses dialogues, ses apostrophes, ses exclamations, il l'enveloppe, le saisit, le pénètre, s'en rend maître, le fait penser, sentir, vouloir avec lui et comme lui.

Il a donné, dans ses deux livres de l'*Enseignement chrétien* et de la *Catéchisation des ignorants*, les règles de la prédication. Posséder l'Écriture, en pénétrer les sens, l'exposer avec toutes les ressources de l'éloquence, de la science humaine, plaire pour convaincre et persuader, s'abaisser pour se faire comprendre, se mettre à la portée des auditeurs, se faire subir à soi-même autant de transformations qu'il y a d'auditoires différents, entrer

1. Sermon XXXVI, 10. — Conf., in Ps. XXVI, II, 4.

dans les âmes, travailler en elles et pour elles : personne mieux que lui n'a su mettre ces règles en pratique.

En lisant ses ouvrages, vous y remarquerez un admirable usage de l'Écriture : il l'expose, il la médite, il l'approfondit, il la commente, il en tire une exposition populaire des dogmes les plus relevés et une morale transcendante qui non seulement montre à l'âme chrétienne la droite voie du devoir, mais la conduit et la pousse à une surnaturelle perfection.

On lui a reproché un trop fréquent usage de l'antithèse, des jeux d'esprit et de mots, des rapprochements qui semblent étranges, des allégories peu naturelles, un manque de goût, mais ces défauts sont ceux de son temps. On les oublie facilement, en rencontrant à chaque page de ses écrits la lumière, la couleur, la chaleur, fruits d'une haute raison, d'une brillante imagination, d'une profonde et exquise sensibilité.

Parmi ses nombreux ouvrages, lisez, avec ses beaux livres des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*, ses *Sermons*, ses *Entretiens sur les Psaumes*, son *Traité sur saint Jean*, son *Enchiridion de la*

Foi, de l'Espérance et de la Charité, ses livres de la Continence, de la Sainte virginité, du Bien de la Viduité, de la Patience, de la Lutte chrétienne, de l'Utilité du jeûne.

Après ce grand maître, je vous recommande encore les *Homélies* de *saint Léon* et de *saint Grégoire le Grand*, le douloureux traité de *Salvien* : du *Gouvernement de Dieu*, les pieux *Sermons* de *saint Pierre Chrysologue*, mais surtout les œuvres de *saint Bernard*, onctueux interprète de l'Écriture, amant passionné du doux Jésus, suave panégyriste de la Très Sainte Vierge, maître de la vie parfaite, qui domine le XII^e siècle par la majesté de son génie et clôt la liste des Pères de l'Église.

Vous le voyez, j'ai fait un choix dans la vaste galerie de l'éloquence sacrée. S'il vous est impossible d'étudier tous ceux que je vous ai indiqués, attachez-vous de préférence à un petit nombre de Pères qui se complètent et concourent, par la diversité même de leurs genres, à former un tout harmonieux. « On pourrait, dit un ancien professeur d'éloquence, réunir Tertullien et saint Grégoire le Grand,

l'un pour la concision, l'autre pour les développements ; saint Augustin et saint Chrysostome, celui-ci pour l'abondance, celui-là pour la doctrine ; saint Jérôme et saint Bernard, le premier pour le trait et l'énergie, le second pour l'onction ; l'important est de faire un choix qui réponde au caractère et aux nécessités de chacun. En principe, ce choix doit combler les vides personnels et suppléer aux aptitudes qui manquent. Celui qui aurait des tendances excessives au laconisme et à l'aridité devrait préférer saint Jean Chrysostome à Tertullien, saint Grégoire pape à saint Jérôme ; et l'on remédierait à la diffusion par la lecture habituelle de ces deux derniers auteurs ¹. »

Si vous voulez ne vous attacher qu'aux deux grands maîtres, saint Chrysostome et saint Augustin, vous aurez encore un vaste champ d'imitation. Au contact de leur chaude et opulente éloquence, vous découvrirez en vous des ressources ignorées, et commençant d'en prendre conscience, vous prendrez du même coup la hardiesse de les mettre en œuvre.

1. RIBET, *La parole sainte*, VII.

Les habitudes, les routines littéraires de la prédication traditionnelle s'effaceront peu à peu, laissant place à la communication simple et affectueuse, à la parole naturelle et vivante... A leur école, vous apprendrez à étendre votre manière, à la rendre personnelle et vivante, à rejeter certaines formules raides et glacées, pour vous rapprocher de la causerie animée, simple, familière ou sublime selon l'objet. Impossible qu'en pratiquant de pareils modèles, vous ne conceviez pas l'idée, le désir, le courage de *prêcher* moins et de parler plus. Et quelle jouissance pour l'auditeur, ou plutôt quel avantage ! car la communication appelle la communication : quand vibre l'accent vrai de l'âme, les âmes ne refusent jamais de faire écho. Voilà ce qu'obtiennent à coup sûr les prédicateurs qui ne *prêchent* pas. C'est le premier succès d'un Chrysostome ou d'un Augustin ¹.

Mais, non seulement le commerce de ces grands maîtres vous délivrera des entraves de

1. Cf. LONGHAYE, *La Prédication* : Grands maîtres, IV et V.

la routine, du convenu, et vous apprendra à donner un libre essor à votre parole ; toutes vos facultés, intelligence, raison, imagination, sensibilité, seront fortement et salutairement excitées par leur éloquence. Ils vous initieront au grand art d'exploiter, pour le plus grand bien des âmes, l'inépuisable mine des Saintes Lettres, de développer et de colorer vos pensées, de leur donner de la vie et du mouvement, et d'intéresser à votre enseignement ceux dont votre parole aura délecté l'esprit et touché le cœur.

Après avoir étudié, chez les anciens, les secrets et les règles de l'éloquence sacrée, il importe que vous preniez des leçons près de ceux qui doivent vous apprendre à mettre votre propre langue au service de la doctrine sainte. Chaque langue vivante a ses orateurs sacrés : notre langue française est, sous ce rapport, particulièrement riche.

Elle fait ses essais oratoires au XV^e siècle, dans les sermons de *Gerson*, *Menot*, *Olivier Maillard*, *Raulin*.

Elle progresse et s'épure, à la fin du XVI^e siècle, dans la bouche de *saint François de Sales*, du missionnaire *Molinier*, qu'on a appelé le Malherbe de la chaire chrétienne, de l'oratorien *Senault*, des jésuites *Nicolas*, *Caussin*, *Lingendes* et *Texier*, de *Joly*, évêque d'Agen et surtout du *Père Lejeune*, missionnaire de l'Oratoire, dont les *Sermons* sont une mine pour les prédicateurs. « Elocution facile et naturelle, abondance, onction pénétrante, instruction solide et variée, originalité piquante et toujours parfaite, voilà, dit le Père Mestre, ce qu'on y trouve constamment¹. »

Enfin, après avoir passé par la bouche du pieux Père *Claude de La Colombière*, et de *Mascaron*, qui, malgré un reste de rudesse et de mauvais goût, prélude à l'harmonie et à la magnificence du XVII^e siècle, notre langue arrive au point culminant de l'éloquence religieuse. *Bossuet*, *Bourdaloue*, *Fléchier*, *Fénelon*, *Massillon*, se partagent tour à tour l'admiration de leurs contemporains.

1. *Rhétorique*, Éloquence française (II^e époque).

« Ce qui domine dans *Fléchier*, dit *Rollin*, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une vivacité d'imagination, et ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets et de les rendre comme sensibles et palpables. Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout, mêmes tons, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées et souvent les affaiblit en voulant les orner. » C'est l'Isocrate français.

On remarque dans les *Sermons* peu nombreux de *Fénelon*, comme en ses autres écrits, un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination vive et facile, une élégance naturelle, harmonieuse et poétique.

Massillon eut le don de rendre le grand roi mécontent de lui-même. C'est celui de nos orateurs qui rappelle le mieux l'ampleur, la majesté, la richesse et la dignité de Cicéron¹.

1. P. DE MESTRE, *Rhétorique*, Éloquence française (III^e époque).

S'il vous plaît d'étudier ces prédicateurs et ceux qui les ont précédés, vous pourrez faire de bonnes rencontres et recevoir d'utiles leçons. Mais pour économiser votre temps et mieux assurer votre formation oratoire, je vous conseille de vous attacher aux deux grands maîtres, Bossuet et Bourdaloue.

Après de fortes et brillantes humanités faites à Dijon, *Bossuet* emploie au collège de Navarre dix années à l'étude de la philosophie et de la théologie scolastiques. A Metz, il s'absorbe dans la lecture et la méditation des Pères de l'Église. Ses débuts oratoires, bien que très remarquables, sont cependant imparfaits, parce qu'il ne sait pas encore contenir la fougue de sa jeunesse, et n'a, pour exprimer sa pensée, qu'une langue mal fixée. Mais, par de rapides et constants progrès, il se corrige, règle sa science et son ardeur, perfectionne son style et devient maître de la langue et de l'éloquence. On devine, à l'entendre, les Pères qui ont eu le plus d'influence sur sa formation oratoire. Il a la mâle fermeté et les sublimes accents de Tertullien, l'abondance, la grandeur

simple et noblement familière de saint Augustin.

Je vous ai dit, en traitant de votre première préparation, quelle haute idée Bossuet se faisait du ministère de la prédication. Rappelez-vous ses paroles : « Les prédicateurs montent en chaire dans le même esprit qu'ils vont à l'autel. Ils y montent pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie. Car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable que la vérité est dans la prédication. » Aussi est-ce bien la parole de Dieu qu'il prêche, comme les Apôtres et les saints Pères. Traducteur hardi et original de l'Ecriture, il l'incorpore à ses discours ; il prend le génie de la langue sainte et ses manières de parler.

Il s'adresse aux gens de cour et aux esprits cultivés ; il s'élève à de grandes hauteurs, il est magnifique et sublime, et cependant il est populaire, parce qu'il est lumineux et vivant. Ses divisions sont simples ; son exposition est nette, vigoureuse, abondante et pleine de bon sens. Sa riche imagination peint les choses au vif et leur donne du relief. Il sait mettre

de la passion dans sa parole, mais sa haute et forte raison la contient, et lorsqu'il émeut, il ne cesse pas de convaincre et de peindre.

Chantre admirable des grands mystères de la religion et de la grâce, il est profond observateur de la nature, des défauts d'esprit et de caractère, ainsi que des passions humaines, soit qu'il en décrive les caractères généraux, les suites funestes et les scandales, soit qu'il s'attaque à chaque passion en particulier : à l'ambition, à l'orgueil, à la vanité, à la haine, à l'amour des plaisirs et des voluptés charnelles, etc. ; il les démasque, les poursuit et les accable des coups de son impitoyable et vigoureuse éloquence. Ce qui faisait dire à M^{me} de Sévigné : « M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire, tous ses sermons sont des combats à mort. »

« Nous ne nous trompons pas, dit le Père Longhaye, en présentant Bossuet comme un modèle excellent de popularité bien entendue. Tout le rend digne de cet éloge le plus enviable pour le génie même : ampleur lumineuse de la doctrine, vivacité sobre de la peinture, chaleur de la passion raisonnable.

Il saisit l'âme tout entière, parce qu'il met toute la sienne dans sa parole ; il se rend maître de tout l'homme, parce qu'il pense et parle en homme complet¹. »

Il vous faut lire toutes les œuvres de ce grand homme. Mais pour les *Sermons*, choisissez les dernières éditions où la critique moderne a fait justice des classements et des remaniements maladroits des éditions précédentes, rendant ainsi à la prédication de Bossuet sa véritable physionomie, et nous montrant mieux les progrès de son génie oratoire.

Bourdaloue, comme Bossuet, ne s'est appliqué au ministère de la prédication qu'après une longue et laborieuse formation. Il eut le bonheur d'entrer dans la carrière oratoire lorsque la langue et le goût étaient fixés. Aussi, dit le Père Longhaye, « point d'époque à distinguer dans sa manière (comme pour Bossuet)... Il ne change pas, on ne le voit ni monter ni descendre, il est tout lui-même du premier coup, et il reste lui-même plus de trente ans¹. »

1. *La Prédication*, Grands maîtres, vi.

1. *Ibid.*, vii.

Bourdaloue n'a point l'élévation, l'enthousiasme, l'imagination, la pompe, la poésie de Bossuet, mais il lui est incontestablement supérieur par l'ordonnance et la force progressive du raisonnement. C'est le roi de l'ordre et de la méthode. « Il promet toujours de démontrer, dit La Harpe, et toujours il tient parole. » La raison souveraine supplée par son admirable puissance à ce qui lui manque du côté de l'imagination et de la sensibilité, et parvient à s'emparer de l'âme tout entière.

On a souvent dit qu'il était froid. Mais est-ce qu'il ne peut pas y avoir de la chaleur et de la passion dans le raisonnement ? Et de fait le raisonnement de Bourdaloue vit, se meut, progresse, se précipite, triomphe, et communique à l'âme qui l'écoute sa profonde conviction. S'il ne peint pas comme un poète, sa vive et pénétrante analyse dessine et fait ressortir à merveille tous les traits de la vérité pour nous la mettre sous les yeux.

Il multiplie les preuves sans les entasser ni les confondre, tant son ordonnance est sage et savante. Ses développements sont abondants sans cesser d'être précis. « Son style,

dit le critique Sainte-Beuve, est juste, clair, exact, probe, comme sa pensée... Style d'honnête homme, qui ne veut que donner à la vérité un corps sans lui imposer de couronne¹. »

Logicien inflexible, théologien parfait, moraliste consommé, littérateur irréprochable, Bourdaloue est grand maître comme Bossuet, mais d'une autre manière. Comme lui, il connaît, exploite, paraphrase, commente l'Écriture. Comme lui, il a justement mérité l'admiration de ses contemporains et les louanges de la postérité. « Je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme, dit Maury, sans me dire à moi-même (en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination) : Voilà donc, si on y ajoute ce bel idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever quand il est soutenu et fécondé par un travail immense ! Je ne vois rien de plus inimi-

1. *Causeries du lundi*, t. IV.

table, dans l'éloquence religieuse, que les premières parties de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion* (*Dei virtutem*), sur la *Résurrection*, etc. Ses discours sur l'*Ambition*, sur la *Providence*, sur le *Jugement téméraire*, sur la *Religion chrétienne* sont aussi admirables. C'est la borne de l'art comme la borne du genre ; et on peut appliquer avec confiance à ces chefs-d'œuvre le vers si connu de Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire¹. »

Et l'on s'y plaisait. Il y avait foule aux sermons de Bourdaloue. « Pour entendre la Passion, dit M^{me} de Sévigné, j'avais grande envie de me jeter dans Bourdaloue, mais l'impossibilité m'en a ôté le goût. Les laquais y étaient dès le mercredi, et la presse était à mourir. » La spirituelle marquise *allait en Bourdaloue*, comme *on va en cour*. « Elle était pendue à la force et à la justesse de ses discours. » En l'entendant, le duc de Gramont s'écriait : « *Morbleu, il a raison !* » Et le prince de Condé, le voyant monter en chaire, poussait ce cri

1. *Essai sur l'éloquence de la chaire.*

d'alarme : « Attention, voilà l'ennemi ! » M^{me} de Maintenon nous parle de ses larmes et de celles qu'il faisait répandre, en parlant avec son cœur à tous les cœurs.

Comment croire après cela aux ridicules racontars qui nous le représentent prêchant les yeux fermés, lançant ses gestes au hasard et débitant ses discours avec une précipitation enfantine, afin de n'en pas perdre le fil ? Ceux qui nous ont tracé de lui ce portrait méritent autant de créance que ceux qui l'ont accusé de flatter les grands. Un illustre témoin donne à cette accusation un éclatant démenti. « Jamais prédicateur, dit M^{me} de Sévigné, n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes. Le Père Bourdaloue frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère ; sauve qui peut ! il va toujours son chemin¹. »

Lisez-le, méditez-le. Vous reconnaîtrez en lui une vaste science, une haute et puissante raison, une âme sainte, un cœur ardent et

1. Lettre à M^{me} de Grignan, 29 mars 1686.

vraiment apostolique, en un mot, un admirable modèle de l'orateur chrétien. Appliquez-vous à ses *Sermons* plus qu'à ses *Panégryriques* et à ses *Oraisons funèbres*, qui sont loin d'avoir le même mérite.

Après les splendeurs du grand siècle, la décadence du XVIII^e siècle. « On prêchait alors, dit Maury, sur les petites vertus, sur le deuil chrétien, sur le luxe, sur l'honneur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur la société conjugale, sur les vertus sociales, sur la compassion, sur la dispensation des bienfaits, etc., enfin sur la sainte agriculture ; et on aurait pu suivre un carême entier des prédicateurs à la mode, sans entendre jamais parler des fins de l'homme, du délai de la conversion, d'aucun sacrement, d'aucun précepte du Décalogue, d'aucune loi de l'Église et d'aucun péché mortel. » Et le Père Mestre ajoute : « Ce n'était plus l'Évangile, ce n'était même plus la véritable éloquence. »

Ne cherchez pas vos modèles parmi les médiocrités de cette époque. Je me contente

de citer leurs noms : *L'abbé Poulle, Frey de Neuville, Mgr de Beauvais, de Boismont, Ségaud, Bretonneau, Griffet, Perrin, Le Chapelain de Ligny*, et d'autres moins remarquables.

Les missionnaires eurent plus de souci de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Leur éloquence inculte, mais toujours apostolique, remua les foules et fut souvent sillonnée par des éclairs de génie. Les deux plus remarquables furent le Père *Bridaine*, dont le puissant organe, la hardiesse, l'originalité, la parole entraînant, sont demeurés célèbres, et le Père *de Beauregard*, jésuite, qui fut, avec le Père *Frey de Neuville*, un des prophètes suscités par Dieu pour avertir la France des terribles catastrophes de la Révolution.

Notre Ordre, qui pourtant est l'Ordre des Prêcheurs, n'a pas joué un grand rôle dans l'éloquence française à cette époque. Cependant, les Pères *Billuart, Dassier et Chauchemer*, du couvent de Blois, prédicateur du roi, nous ont laissé de bons et solides sermons.

Au XIX^e siècle, l'éloquence religieuse se relève : *Mgr de Boulogne* unit l'éclat du style à

la solidité des pensées ; *M. de Frayssinous* inaugure à Saint-Sulpice ses Conférences apologétiques ; le Père *de Mac Carthy* fait entendre dans les principales villes de France et à la cour sa puissante parole ; le Père *Guyon*, dont il ne nous reste plus que des plans décolorés, convertit en foule les populations de la Franche-Comté et du midi de la France. Enfin, l'attention se fixe sur la chaire de Notre-Dame de Paris, où l'on voit apparaître les plus grands orateurs chrétiens de ce siècle.

C'est d'abord l'abbé *Lacordaire* qui n'y fait qu'une courte apparition et auquel succède bientôt le Père *de Ravignan*. Sorti du barreau pour entrer dans la Compagnie de Jésus, le Père de Ravignan fut appelé en 1837 par M^{gr} de Quélen pour évangéliser le magnifique auditoire que l'abbé Lacordaire avait rassemblé autour de la chaire de Notre-Dame. Voici le portrait que nous trace de lui un écrivain contemporain, M. Charpentier :

« Le Père de Ravignan porta dans la chaire de Notre-Dame quelques-unes des habitudes de la magistrature. Son plan était dessiné, arrêté avec netteté et précision, ses raisonne-

ments serrés, ses déductions rigoureuses. Recueilli, calme, il portait sur ses traits amaigris et d'une rare distinction la trace de ses profondes et continuelles méditations ; son visage seul était déjà une impression sur l'auditoire. Cette parole logique d'abord, nette et précise plutôt qu'éloquente, s'animait peu à peu et arrivait à une touchante émotion. Peut-être alors, dans ses mouvements, rappelait-elle un peu l'ancien avocat général ; mais le prédicateur chrétien reprenait bientôt le dessus, et les pieuses effusions de son langage laissaient dans l'âme de ses auditeurs non le trait, mais cette disposition aux larmes où Jérôme et Augustin voyaient le triomphe de la parole chrétienne¹. »

Il y a dans les Conférences du Père de Ravignan sur *l'immortalité de l'âme*, sur *la prière*, sur *l'indifférence en matière de religion*, sur *le caractère de Jésus-Christ*, de réelles beautés ; cependant, il est regrettable qu'il n'ait pas publié lui-même ses discours. Rédigés sur des notes imparfaites, ils ne peuvent nous donner

1. *Littérature française au XIX^e siècle.*

une idée juste de son éloquence. Mais les fruits de cette éloquence sont encore vivants dans les cœurs de ceux qu'il a convertis et dans les familles chrétiennes qu'ils ont formées d'après ses enseignements.

Pendant que le Père de Ravignan prêchait à Notre-Dame, l'abbé Lacordaire, après avoir calmé, dans la solitude et le silence, les agitations de son ardente jeunesse, revêtait, en Italie, au couvent de la Quercia, la robe blanche des Frères Prêcheurs. Sa réapparition dans la grande chaire fut un événement. La sympathie et l'admiration dont on lui avait donné tant de témoignages lors de ses premières prédications redoublèrent devant l'humble froc, symbole de son renoncement et de sa solennelle consécration au ministère de la parole évangélique. Malgré les appréhensions, les rumeurs et l'opposition des tenants du vieux genre et des vieilles méthodes, la France intelligente saluait, dans l'illustre Dominicain, le prince des orateurs chrétiens du XIX^e siècle.

Il avait des hardiesses étonnantes, sans doute, mais il avait entendu au fond de son cœur, comme il le dit lui-même, le cri des nouvelles générations affamées d'entendre la parole de Dieu, et il voulait les amener à la vérité en parlant leur langage. S'il n'eut point la profonde connaissance des Écritures, la science théologique et la puissance analytique des orateurs du grand siècle, il y suppléa par les intuitions de son génie et la magie de son style, et sut, en restant irréprochable dans son enseignement, émouvoir les âmes, les enthousiasmer et déterminer, dans les classes intelligentes, le grand mouvement de conversion dont nous recueillons les fruits.

« De tous les orateurs, dit Henri de Riancey dans un article du *Correspondant*, le Père Lacordaire, qu'on nous permette ce terme, est le plus indescriptible. Il n'y a pas d'expression dans la langue pour rendre son action, son attitude, son geste, les vibrations irrésistibles de sa voix qui pénètre au plus intime des entrailles, l'éclat merveilleux et fascinateur de son regard et cette incroyable domination que du premier coup d'œil, du premier mot,

il exerce sur l'auditoire le plus rebelle ou le plus sympathique. Plus que personne, il a le don de faire courir dans les âmes le frémissement d'admiration et d'enthousiasme qui se propage avec la force et la rapidité du courant électrique. C'est par excellence l'homme qu'il faut voir et écouter. On peut le lire et on se prend encore d'étonnement et d'admiration, mais par-dessus tout, il est nécessaire de l'avoir entendu. J'oserai presque dire que sans cela on ne le comprend qu'imparfaitement, tandis que quand on l'a suivi, ses intonations, sa manière, sa conviction, demeurent gravées dans la mémoire et s'y réveillent chaque fois qu'on le relit. »

Le Père Lacordaire a prêché non seulement à Paris, mais dans la plupart des grandes villes de France. On a fait imprimer, après sa mort, les notes et souvenirs d'un assez grand nombre de ses *Sermons* et *Instructions*. Il pouvait être utile, croyait-on, de recueillir les restes de ces festins oratoires, afin qu'ils ne fussent pas perdus : *Colligite fragmenta, ne pereant*. Je n'y contredis pas, mais j'estime que c'est dans les *Conférences* et les *Discours* qu'il a

publiés lui-même que vous devez aller chercher cet illustre modèle.

Le Père *Félix*, de la Compagnie de Jésus, succéda au Père Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame. Pendant dix-sept ans, il porta avec gloire le fardeau de cette lourde succession. Groupant autour de l'idée du *progrès* les dogmes chrétiens, les vérités philosophiques, les questions sociales, il les expose avec une admirable rectitude. Il n'a point l'onction de Ravignan, la passion, le vif coloris et les magnifiques envolées de Lacordaire, mais, comme Bourdaloue, il marche d'un pas mesuré, avec méthode, et saisit l'âme par la force logique et la sagesse de ses raisonnements. Ses Conférences sont un arsenal où vous trouverez des armes sûres et bien trempées contre la plupart des erreurs et des vices contemporains.

Je vous recommande, avec ces maîtres illustres, d'autres célébrités oratoires qui ont honoré la chaire chrétienne en notre siècle.

Le cardinal *Giraud*, missionnaire d'abord, puis prédicateur de la cour en 1825 et en 1827.

M. de Frayssinous disait de lui : « Il deviendra Fénelon. » En effet, il fut promu de l'évêché de Rodez au siège archiépiscopal de Cambrai. La France entière a connu et admiré ses éloquentes mandements.

Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, célèbre catéchiste, éducateur distingué, chaleureux polémiste, brillant orateur. Il intervint avec une bouillante ardeur dans toutes les luttes politiques et religieuses de notre époque. « Il réunissait, dit le Père Mestre, les dons les plus enviables de l'éloquence : la douceur et la force, la sensibilité et l'énergie, la simplicité et l'élévation. La souplesse de son organe, la vivacité de son regard, l'assurance de son geste, ajoutaient encore à l'effet de sa parole. Des traits de chaleureuse et patriotique éloquence recommandent la plupart de ses œuvres écrites. »

Mgr Berteaud, évêque de Tulle, célèbre par ses homélies et ses mandements remplis de la plus pure substance des saints Pères. Pie IX disait de lui : « L'évêque de Tulle, c'est la tradition vivante de l'Eglise catholique parlée avec toute la poésie du ciel. »

Le cardinal *Pie*, évêque de Poitiers, ardent défenseur de la foi et des libertés de l'Église, grand écrivain et savant docteur, l'Hilaire du XIX^e siècle, celui de tous les prélats contemporains qui rappelle le mieux la grande manière de Bossuet.

M^{gr} *Landriot*, archevêque de Reims, savant prélat, écrivain abondant, élégant et limpide.

M^{gr} *Freppel*, évêque d'Angers, professeur érudit, docte apologiste des Pères de l'Église grecque et latine, courageux et éloquent défenseur des libertés religieuses, rappelle dans ses homélies l'abondance et l'onction de saint Jean Chrysostome.

M^{gr} *Plantier*, évêque de Nîmes, d'abord professeur comme M^{gr} Freppel, nous a fait connaître les poètes de la Bible. Il fut appelé en 1847 dans la chaire de Notre-Dame. Devenu évêque, il déploya dans ses *Brochures*, ses *Instructions* et ses *Lettres pastorales*, un admirable talent de polémiste. Nul mieux que lui, et avec plus d'intrépidité et d'ardeur, n'a défendu le pouvoir temporel du Pape et l'honneur du Saint-Siège.

Son successeur, M^{gr} *Besson*, était déjà célèbre par ses belles conférences sur *l'Homme-Dieu*,

l'Église, le Décalogue, les Sacrements, quand il fut élevé sur le siège de Nîmes. — Ses *Panegyriques*, ses *Oraisons funèbres*, ses *Sermons*, sont dignes des meilleurs orateurs sacrés.

Mentionnons, en terminant, les noms de l'abbé *Cœur*, de l'abbé *Bautain*, de l'abbé *Combalot*, de l'abbé *Deguerry*.

Je ne dirai rien des vivants, vous pourrez peut-être les entendre, et du reste leurs œuvres sont connues ; il vous sera facile de les consulter.

Il est important pour vous d'étudier ces maîtres modernes, afin de mettre votre parole au ton des nouvelles générations. Vous avez beaucoup à prendre sans doute, dans les maîtres du XVII^e siècle : le grand sens chrétien, la forte doctrine, l'élévation des idées, l'observation profonde, la marche des raisonnements, la noblesse et la pureté du style. Mais vous ne pouvez pas tout prendre. Les longs exordes, les propositions trois ou quatre fois répétées dans l'exposition du sujet, les divisions méticuleuses, l'ampleur souvent exagérée des développements, l'étendue du discours, les termes vieillis, les formules surannées,

seraient peu du goût de nos modernes auditeurs. Nous ne pouvons pas non plus, dans un siècle où tant de préjugés obscurcissent la vérité, où tant de calomnies la défigurent, où il y a tant de lacunes dans l'éducation chrétienne, traiter les incroyants avec la hauteur un peu dédaigneuse dont Bossuet et Bourdaloue croyaient pouvoir user à l'égard des incrédules que de leur temps on appelait des *libertins*. D'autre part, les œuvres d'imagination se sont tellement multipliées, le style imagé est devenu si familier, qu'il nous faut l'employer plus que ne le faisaient les orateurs de la cour et du beau monde. Vous trouverez chez les modernes ce dont vous avez besoin pour rajeunir la prédication du grand siècle.

Mais chez les modernes comme chez les anciens, chez les prédicateurs de votre langue comme chez les saints Pères, prenez pour maîtres et modèles les meilleurs. Afin de mieux profiter de leurs leçons, étudiez à fond quelques-uns de leurs discours, analysez-les, rendez-vous compte de l'idée mère, de la distribution des preuves, de la suite des raisonnements, des développements et ornements

oratoires, des mouvements et effets d'éloquence. Notez ce qui vous semble le plus beau, et aussi ce qui vous paraît défectueux. Si vous avez une bonne mémoire, apprenez par cœur et retenez certains passages dont l'éloquence vous saisit plus vivement, et servez-vous-en pour donner, en temps opportun, à votre esprit et à votre cœur de l'entrain et de la vie, comme on se sert des excitants et des spiritueux pour stimuler le corps et éveiller les sens. Mais encore ne copiez personne, restez vous-mêmes.

Un dernier conseil, en terminant ce chapitre. Ne demandez jamais rien aux prédicateurs hétérodoxes, quel que soit leur mérite littéraire. Ils ne vous donneraient qu'une doctrine amoindrie ou frelatée et vous pourriez être tentés de leur faire des emprunts qui tourneraient à votre confusion. J'ai vu cela dans une de nos grandes villes : un prédicateur élégant apprendre et débiter devant son auditoire un sermon, assez original du reste, d'un pasteur protestant. Son larcin ne tarda pas à être découvert, au grand scandale des fidèles et au

grand déshonneur de la chaire catholique. Pourquoi vous revêtir de ces dépouilles de Philistin, quand vous avez sous la main tant de magnifiques ornements ?

Lisez, méditez et retenez bien ces belles et fières paroles de Tertullien : « Quel est le serviteur qui va chercher des vivres chez les étrangers, et ce qui est pire, chez l'ennemi de son maître ? Quel est le soldat qui accepte les dons et la solde des rois non alliés et, ce qui est pire, hostiles à ses chefs, à moins qu'il ne soit déserteur, transfuge et rebelle ? — Personne ne peut être équipé par qui s'applique à détruire ; personne ne peut être illuminé par qui amasse des ténèbres. Cherchons donc ce qu'il nous faut chez nous, près des nôtres et dans notre propre bien : *Quis servus cibaria ab extraneo ne dicam ab inimico domini sui sperat ? Quis miles ab infœderatis ne dicam ab hostibus regibus donativum et stipendium captat, nisi plane desertor et transfuga et rebellis ? — Nemo inde instrui potest unde destruitur. Nemo ab eo illuminatur a quo contenebratur. Quæramus ergo in nostro et a nostris et de nostro* ¹. »

1. Lib. de *Præscript. Hæret.*, XII.

CHAPITRE VI

CE QU'IL FAUT PRÊCHER

En étudiant les œuvres des maîtres et modèles de la prédication, vous verrez passer sous vos yeux les hautes et saintes vérités qu'ils ont traitées et vous pourrez déjà vous rendre compte de ce qu'il faut prêcher.

Ministres de Jésus-Christ et continuateurs des Apôtres, les saints Pères et les prédicateurs vraiment dignes de ce nom ont obéi à l'ordre du divin Maître, qui leur a donné mission de prêcher l'Évangile : « Prêchez l'Évangile à toute créature¹ », a dit le Sauveur à ses Apôtres. « Allez enseigner toutes les nations,

1. « Prædicate Evangelium omni creaturæ. » (Marc., xvi, 15.)

leur apprenant à garder tout ce que je vous ai confié¹. » « Mon Évangile sera prêché dans le monde entier². » Et de fait les Apôtres ne se dispersent que pour annoncer partout l'Évangile. Saint Paul se glorifie « de l'avoir prêché jour et nuit : *Nocte et die prædicavimus in vobis Evangelium*³ », « d'avoir évangélisé les nations pour leur faire connaître les insondables richesses du Christ⁴ ». Et quand il ouvre les lèvres de son disciple Timothée, c'est pour qu'il fasse œuvre d'évangéliste : *Prædica verbum, opus fac evangelistæ*⁵.

Or, l'Évangile peut se résumer en un seul mot : le nom adorable de Jésus-Christ. Son origine divine comme Verbe de Dieu, la mission qu'il a reçue de son Père, celle qu'il donne à son Esprit, les causes, les divines préparations, les anéantissemements de son incarnation,

1. « Euntēs docete omnes gentes... docentes eos servare quæcumque mandavi vobis. » (Matth., xxviii, 20.)

2. « Prædicabitur hoc evangelium regni in universo mundo. » (Matth., xxiv, 14.)

3. Thess., ii, 9.

4. « In gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi. » (Ephes., iii, 8.)

5. II Tim., iv, 2.

son existence terrestre, sa vie, sa mort, son triomphe, son œuvre rédemptrice, sa doctrine, sa loi, ses conseils, ses institutions, son influence et son action dans les âmes et les sociétés : voilà, par excellence, la matière de la parole sainte, de la prédication sacrée. Conférences, sermons, prônes, homélies, entretiens, exhortations, tout doit être plein de Jésus-Christ, tout doit tendre à élever les âmes vers Dieu, à unir les âmes à Dieu par Jésus-Christ son divin Fils. « Nous prêchons Jésus-Christ, dit l'Apôtre, et je n'ai pas d'autre mission que de faire connaître aux nations qu'elles sont appelées à un même héritage, qu'elles sont membres d'un même corps, qu'elles participent à la même promesse de Dieu, en Jésus-Christ, par l'Évangile dont j'ai été fait le ministre¹. »

Il faut prêcher Jésus-Christ. Or, on prêche Jésus-Christ en préparant les âmes à croire en lui, c'est l'objet de la conférence. Elle s'adresse

1. « Gentes esse cohæredes, et concorporales, et participes promissionis ejus in Christo Jesu per Evangelium, cujus factus sum minister. » (Ephes., III, 6, 7.)

à ceux qui n'ont reçu aucune instruction religieuse, ou qui, ballottés par les erreurs et pénétrés de la corruption du siècle, ont perdu la foi de leurs jeunes années. A ces sortes d'infidèles, elle parle surtout le langage de la raison et de la science. Elle démontre les vérités naturelles qui servent de base à toute conviction religieuse; elle traite des rapports de la raison et de la foi; elle prouve la possibilité et le fait d'une révélation divine; elle fait valoir tous les motifs de crédibilité; elle justifie cet axiome de saint Thomas : « *Homo non crederet, nisi videret esse credendum* : L'homme ne croirait pas, s'il ne voyait qu'il faut croire »; enfin, elle fait ce que Leibnitz appelait si justement *les établissements du christianisme*.

Partant de là, elle s'applique à démontrer la conformité, l'harmonie de l'enseignement révélé avec les aspirations et les besoins de la nature humaine, avec les données saines et certaines de la science; elle combat les erreurs; elle dissipe les préjugés; elle résout les objections; enfin, elle s'efforce d'amener les âmes à cette confession de l'apôtre incrédule, vaincu par la réalité qu'il a touchée du

doigt : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus !* »

La conférence est apologétique et polémique. Pour se faire agréer par les auditeurs instruits, lettrés et exigeants, auxquels elle s'adresse, elle doit mettre en œuvre tout un appareil de démonstrations où la raison et la science jouent le principal rôle. Son allure plus libre, plus dégagée, je dirai presque plus profane, lui permet des hardiesses que ne comporte pas la pieuse gravité du sermon. Elle a besoin de retenir autour de la chaire sacrée des gens imbus de préjugés et souvent hostiles aux vérités saintes, mais amateurs de beau langage, par les mouvements, les fleurs, tous les charmes d'une brillante et forte éloquence.

Que la conférence soit grandement utile et même nécessaire, personne ne le nie. La *Lettre circulaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers sur la prédication sacrée*, adressée par ordre de Sa Sainteté Léon XIII à tous les Ordinaires d'Italie et aux supérieurs des Ordres religieux et des diverses Congrégations, tout en nous indiquant les matières propres, en

maintenant les droits et recommandant l'usage des formes traditionnelles de la prédication dans la chaire chrétienne, affirme que les conférences, « lorsqu'elles sont bien faites, lorsqu'elles visent à défendre la religion contre les attaques de ses ennemis, sont, de temps en temps, très utiles et nécessaires, au milieu de tant d'erreurs répandues contre la religion ». Le commentateur italien de cette circulaire fait ressortir en ces termes l'utilité et la nécessité des conférences¹ : « Elles servent à détromper ceux qui sont dans l'erreur, à leur offrir, si leur esprit est bien disposé, la lumière nécessaire pour écarter les ténèbres de leurs erreurs et faire que la vérité brille de nouveau devant eux dans sa première splendeur. Elles confondent ceux qui refusent d'entendre et s'endurcissent volontairement, et justifient cette terrible parole du Seigneur : *Je vous ai appelés et vous n'avez pas voulu entendre... Vous avez méprisé mes conseils et négligé mes réprimandes. Moi aussi je rirai de vous à votre mort*².

1. R. P. GALLERANI, S. J., *Petit Guide du Prédicateur*, traduit de l'italien, par M. l'abbé Ch. Vallée.

2. Prov., I, 24-26.

« Elles vengent l'Église des injures lancées contre elle, et surtout de cette calomnie, si généralement répandue par ses adversaires, que, toute renfermée dans le mystère de ses dogmes, l'Église fuit la discussion et la lumière; et aussi de tant d'autres reproches mensongers et injurieux qu'elle reçoit chaque jour. Elles préservent les croyants de la contagion des maximes irréligieuses répandues dans les livres, les journaux, les conversations mondaines; elles leur fournissent l'antidote contre le poison et le moyen d'échapper à tant d'embûches. Elles fortifient les faibles, parce que ceux-ci pourraient facilement perdre courage et peut-être chanceler dans la foi, s'ils voyaient l'incrédulité lancer impunément au ciel ses blasphèmes, sans trouver jamais quelqu'un pour lui fermer la bouche; au contraire, ils se sentent merveilleusement raffermis quand ils voient arracher le masque et briser les cornes aux ennemis de Dieu et de leur foi, rompre dans leurs mains, comme des verges de verre, les armes dont ils se servent, et mettre à découvert leur ignorance, leurs contradictions, leur iniquité, comme le fit un jour le

divin Rédempteur aux pharisiens. Ce sont ces raisons qui déterminèrent les célèbres conférenciers à prêcher et à faire paraître leurs œuvres remarquables. »

Donc, me direz-vous, faisons des conférences. — N'allez pas si vite, mes amis. Les conférences ne conviennent ni à tous les auditoires, ni à tous les prédicateurs. L'immense majorité des auditeurs qui se groupent autour de nos chaires a moins besoin de considérations, démonstrations et réfutations philosophiques et scientifiques que d'une exposition claire, précise et vivante des vérités de la foi et de la morale chrétienne. D'autre part, on n'est pas conférencier parce qu'on veut faire des conférences. Il faut pour cela, dit un grave professeur d'éloquence sacrée, « un grand talent, une science éminente et des ressources oratoires exceptionnelles¹ ».

A ce sujet, Mgr Bonomelli, évêque de Crémone, dans une docte préface, nous avertit : « Qu'il n'est pas donné à tous de faire des

1. M. RIBET, *La Parole sainte*,

conférences solides et vraiment utiles, mais à un petit nombre d'orateurs vraiment instruits ; c'est pourquoi, ajoute-t-il, ils nous font vraiment pitié, ces orateurs sacrés qui, jeunes d'âge et encore plus d'études, après avoir glané çà et là quelques notions de polémique religieuse, osent traiter les sujets les plus difficiles et en entreprendre la démonstration et la défense scientifiques. Leur ignorance n'a d'égale que leur présomption¹. » A ces présomptueux, notre cardinal Bausa donne ce sévère conseil : « Que les Samson qui ont la chevelure trop courte laissent en paix les Philistins². »

Vous l'entendez : les conférences s'adressent à des auditoires spéciaux et doivent être faites par des hommes émérites. C'est aux Ordinaires, dit la circulaire que nous avons citée plus haut, qu'il appartient de déterminer le temps, le lieu, les auditoires, et de choisir les orateurs qui conviennent à ce genre de prédication.

1. Préface de la *Traduction des Conférences* du Père MONSABRÉ.

2. Allocution à son jeune clergé, 1892.

Que le conférencier n'oublie pas qu'il doit prêcher Jésus-Christ en préparant les âmes à croire en lui. C'est le noble but que se proposait le prince des conférenciers, notre illustre Père Lacordaire, dont la magique et puissante parole fut si âprement discutée par les tenants des vieilles coutumes de la chaire chrétienne. Il s'en exprime en ces termes dans la préface de ses Conférences : « Quel est, a-t-on dit, le but de cette parole singulière, moitié religieuse, moitié philosophique, qui affirme et qui débat et qui semble se jouer sur les confins du ciel et de la terre ? Son but, son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière, comme on ménage la vie à un être malade et tendre-

ment aimé. Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre? » La conférence n'eût-elle d'autre effet que de troubler l'âme de l'incroyant et de le faire douter de son incrédulité, l'orateur n'aurait perdu ni son temps ni sa peine.

Pour cela, croyez-le bien, il n'est pas toujours nécessaire de faire de la polémique. Qui marche dans les ténèbres aime mieux être éclairé que recevoir des coups. « La polémique, dit le cardinal Bausa, doit être traitée avec parcimonie. Elle est nécessaire là seulement où la foi est attaquée, et devant l'auditoire qui sait comprendre ce que vous dites¹. » Et avant lui, le bon saint François de Sales faisait remarquer « que les incroyants, quand ils s'aperçoivent qu'on veut les combattre directement, se mettent en garde; l'amour-propre, qui craint d'être vaincu, s'obstine d'autant plus qu'on lui montre davantage qu'il a tort ».

Pour les âmes loyales, une exposition franche, claire, raisonnée, bien conduite, de la vérité catholique peut être plus efficace que

1. Allocution à son jeune clergé, 1892.

toutes les discussions. C'est par l'exposition, bien plus que par la controverse, que saint Ambroise convertit l'incrédule Augustin. Combien d'honnêtes esprits *blasphèment ce qu'ils ignorent*, et sont tout étonnés de voir les mystères et les dogmes qui leur répugnaient leur apparaître dans le vrai jour de la raison et du bon sens ! J'ai été plus d'une fois témoin de ces étonnements ; j'ai entendu des incroyants me dire, après l'exposition des points les plus ardues et les plus mystérieux du dogme catholique : « Mon Père, je me faisais une tout autre idée de l'enseignement de l'Église. Je n'y voyais que des absurdités, mais maintenant tout me semble raisonnable ; et bien que je ne puisse pas tout comprendre, comme vous m'en avez averti, je sens que ces grandes vérités ne sont pas faites pour déprimer la raison, mais pour l'élever et l'ennobler. » — Voilà, à mon avis, le meilleur résultat qu'on puisse espérer des conférences.

Mais, encore une fois, ne nous écartons pas de leur véritable but. Ne nous attardons pas à des questions sociales, politiques, économi-

ques, scientifiques, artistiques, plutôt profanes que religieuses, qui peuvent flatter la curiosité de certains auditoires, sans aucun profit pour la foi. Ne soyons pas de ces orateurs à la moderne auxquels il importe peu que les âmes soient vides, pourvu que les églises soient pleines ; de ces conférenciers nouvelle école, si bien peints par un docte évêque d'Italie, dans un mémorable manuscrit sur la méthode moderne de prédication¹ : « Ces orateurs, dit-il, font étalage de vaste érudition, et le plus souvent hors de propos ; ils se mettent à rôder à tâtons par les champs immenses du savoir ; ils passent en revue les récentes découvertes, racontent des anecdotes, peignent avec de vives couleurs de touchantes scènes sentimentales. Ils se complaisent dans des sujets ardues relatifs au droit public international, ils citent, avec une assurance plutôt unique que rare, au tribunal de la raison les grands problèmes sociaux, et sans prendre garde s'ils sont, oui ou non, dans le vrai, ils tranchent de la façon

1. Cité par le Père GALLERANI, *Petit Guide du Prédicateur*, lettre III.

la plus catégorique les plus importantes questions du jour... Souvent encore ils prennent des sujets de nuance indéterminée, nouveaux, dangereux, énigmatiques, des sujets d'un ordre générique, vagues, élastiques, indéfinis : la *Femme*, la *Patrie*, etc., et les malheureux se trouvent en face d'horizons si vastes, de points de vue si obscurs, si incertains, qu'ils ne savent plus de quel côté se tourner ; par conséquent ils frappent en aveugles, à droite, à gauche, sans pouvoir et sans savoir saisir rien de clair, rien de solide. — Avec ces sujets, avec cette méthode, annonce-t-on la parole du Seigneur au peuple ? obéit-on au commandement de Jésus-Christ : *Prædicate Evangelium omni creaturæ ?* »

Je ne prétends pas, certes, qu'il soit impossible de traiter chrétiennement des sujets qui, au premier abord, semblent plus profanes que religieux ; mais il faut savoir les pénétrer profondément de la sève évangélique, et les ordonner à Celui en qui, seul, peuvent se résoudre utilement les questions qui intéressent, de près ou de loin, le salut des âmes, notre divin Sauveur Jésus-Christ.

Assez sur ce sujet. Si Dieu destine quelques-uns d'entre vous au ministère des conférences, je lui demande pour eux l'amour du travail, l'application à l'étude, et suivant le vœu de Léon XIII : « des connaissances scientifiques beaucoup plus qu'ordinaires : *Cognitionem scientificam eamque minime vulgarem*¹ ». Mais, je le répète, le ministère des conférences est un ministère exceptionnel. Vous devez borner votre ambition au bon, chrétien et classique sermon.

La *Circulaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers* vous en indique la matière en ces termes : « Le Symbole, le Décalogue, les commandements de l'Eglise, les sacrements, les vertus et les vices, les devoirs propres des diverses classes de personnes, les fins dernières de l'homme et autres vérités éternelles semblables, doivent être la matière ordinaire de la prédication sacrée. »

1. Allocution adressée, le 18 janvier 1885, aux directeurs et aux élèves des séminaires de Rome sur la *science et la piété sacerdotales*.

Et d'abord le Symbole, c'est-à-dire l'explication des vérités qui sont l'objet de notre foi, explication plus nécessaire que jamais dans notre siècle, où tant d'erreurs et de préjugés conspirent contre la rectitude et la pureté de nos croyances. Exposez le dogme avec clarté et précision, et surtout ne craignez pas de vous adresser à vos auditeurs sur le ton de l'affirmation. C'est par la puissance de l'affirmation que le divin Prédicateur imposait la vérité. Il veut que vous en usiez puisque vous êtes ses porte-voix auprès du peuple chrétien. S'il y a chez lui une faculté qui demande des démonstrations, il y a aussi une habitude sacrée qui le dispose à se soumettre à l'autorité d'une parole qu'on lui adresse au nom de Dieu. C'est l'habitude de la foi qu'il a reçue au baptême. Souvent on la croit morte lorsqu'elle n'est qu'assoupie ; il faut toujours en tenir compte. Le baptême imprime en l'âme chrétienne le caractère du Christ, d'où une mystérieuse sympathie pour sa parole, et, je ne crains pas de le dire, une divine aptitude à la recevoir. C'est la porte ouverte par où doit entrer l'autorité de votre âme convaincue.

Exposez donc les vérités du Symbole dans leur naturelle simplicité, appuyez-les des preuves les plus faciles à saisir par le commun des esprits, faites ressortir leurs attraits, leur beauté, leurs convenances, leur grandeur, leur harmonie avec les plus hautes et les plus pures aspirations de l'âme humaine, les exigences de la raison, le bon sens, la dignité et le bonheur de l'homme; détruisez les objections, non par ces longues luttes, ces combats à outrance qui sont propres à la conférence, mais tout doucement, par l'exposition claire et limpide des principes desquels dépend la solution. Cette apologie indirecte convient à tous les auditoires et n'a pas l'inconvénient des apologies directes qui s'élèvent généralement trop haut pour être saisies par tous les esprits.

Vous prêcherez le dogme pour instruire, pour réveiller et affermir la foi. Mais vous n'ignorez pas que la foi sans les œuvres est une foi morte, complètement inutile à notre salut. La vie chrétienne qui nous prépare à la vie céleste est non seulement une vie de croyances, c'est une vie d'œuvres saintes. Or, pour engager les âmes aux œuvres saintes, il

faut émouvoir les volontés, toucher les cœurs, éclairer les consciences, en un mot prêcher la morale chrétienne. C'est le grave avertissement que nous donne la *circulaire* déjà citée plusieurs fois. « La prédication morale, nous dit-elle, est la plus nécessaire à l'universalité des fidèles ; elle n'est pas moins noble que l'apologétique ; et par conséquent les orateurs, même les plus éminents et les plus célèbres, et devant les auditoires aussi choisis et aussi nombreux que l'on voudra, devront, au moins de temps en temps, la pratiquer avec un grand zèle. Si cela ne se fait pas, ces grands auditoires seront condamnés à entendre toujours parler d'erreurs qui souvent n'existent pas chez la plupart des personnes qui les composent, et jamais des vices et des fautes qui d'habitude existent dans les assemblées de ce genre plus que dans d'autres de moindre éclat. » Et puis, n'oublions pas que « les erreurs religieuses, surtout chez les populations catholiques, ont généralement leur racine dans les passions du cœur plus que dans les égarements de l'esprit, selon ce qui est écrit : *De corde exeunt cogitationes malæ...* blas-

*phemia*¹. » C'est pourquoi sur cette parole du Psalmiste : L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*, Saint Augustin fait cette très sage remarque : *In corde suo, non in mente sua*².

Prêchez donc la morale. C'est un vaste champ où vous pourrez moissonner pendant toute votre vie de prédicateur sans jamais l'épuiser, où vous pourrez contenter toutes les nobles et saintes passions qui doivent tourmenter le cœur d'un homme de Dieu. Vous voulez la conversion des âmes, mais la morale c'est la loi de Dieu appliquée à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les circonstances de la vie humaine, et « le propre de cette loi immaculée, dit le Psalmiste, c'est de convertir les âmes : *Lex Domini immaculata convertens animas*. » Dès qu'elles adhèrent à cette loi, elles voient se dissiper les ombres qui troublaient et obscurcissaient les yeux de l'esprit, et la vérité leur apparaît en pleine

1. Matth., xv, 19.

2. In Ps. xiii.

lumière : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* ¹.

A vous de préparer cette adhésion des âmes à la loi de Dieu. Ce ne sera pas sans difficulté, mais si vous aimez la lutte, vous pourrez livrer des combats à outrance à tous les vices : à l'orgueil, à l'ambition, à l'envie, à la haine, à la rancune, à la colère, à la violence, à la cupidité, à la rapine, à l'amour des plaisirs sensuels et honteux, à la paresse, à la lâcheté, à la ruse, au mensonge, à toute cette armée de passions qui conspirent contre la rectitude et la justice de l'honnête homme autant que contre la sainteté des mœurs chrétiennes. Et dans le champ spirituel où vous aurez triomphé, quel honneur et quelle joie pour vous de planter et de voir croître les douces, charmantes et fortes vertus qui ennoblissent et perfectionnent la volonté humaine, comme nos dogmes sacrés ennoblissent et perfectionnent la raison !

Prêchez la morale ; non pas seulement cette morale toute naturelle qu'enseignent les phi-

1. Ps. XVIII.

losophes, qui ne peuvent nous promettre que le paradis des honnêtes gens. La foi nous dit que ce paradis n'existe pas et que l'unique fin de l'homme est de voir Dieu face à face dans la lumière de gloire, d'être éternellement béatifié par son intime union avec le souverain Bien, et que le seul moyen d'obtenir cette fin est de posséder les vertus surnaturelles de foi, d'espérance, de charité et toutes les vertus surnaturalisées par la grâce de Jésus-Christ. Ces vertus sont le fruit de la loi évangélique. C'est cette loi que vous devez prêcher au peuple chrétien, en en faisant ressortir l'excellence par l'autorité et les exemples du Sauveur et de ses saints.

Prêchez la morale avec sagesse. Ne vous perdez pas dans les fourrés d'une casuistique plus propre à régler les jugements des confesseurs qu'à diriger la marche des fidèles. Suivez le chemin droit et ouvert qui vous tient à égale distance de l'exagération et de l'amoindrissement, de la rigueur qui décourage les âmes et de la mollesse qui les corrompt.

Prêchez la morale et surtout insistez sur le saint amour de Dieu, principe de toute géné-

rosité, source des sacrifices sans lesquels on ne peut concevoir la vie chrétienne.

Enfin prêchez la morale, afin que les auditeurs de votre parole se sentent pressés de manifester leur foi par des œuvres saintes. Quand vous verrez éclore ces œuvres, vous ne regretterez pas, j'en suis persuadé, d'avoir quitté les hautes régions de la spéculation pour descendre dans le champ de la vie pratique de l'humanité.

C'est bien entendu : vous ferez, dans votre prédication, une part égale aux enseignements qui réveillent et affermissent la foi et aux enseignements propres à émouvoir les volontés, toucher les cœurs et éclairer les consciences. Pour les stations et les missions, par exemple, préparez une suite bien ordonnée de sermons dogmatiques et moraux, mais n'oubliez pas les importantes vérités des fins dernières. C'est lorsque vos rapports avec l'auditoire sont bien engagés, lorsque vous pouvez compter sur l'autorité de votre parole, que vous devez faire appel aux passions de honte, de crainte, d'espérance et d'amour qui,

fortement émues, retentissent sur la volonté et la poussent aux résolutions décisives et aux salutaires revirements. Le péché, la justice de Dieu, son infinie miséricorde, la mort, prix du péché, le jugement, le purgatoire, l'enfer, autant de sujets qu'il faut traiter souvent. Contre la plupart de ces sujets, vous verrez peut-être se manifester des répugnances et des dédains, comme s'il s'agissait de vérités d'un autre âge, bonnes pour des générations grossières, mais tout à fait inopportunes dans notre siècle délicat et éclairé. Ne tenez aucun compte, je vous prie, de ces répugnances et de ces dédains. Le péché, la justice de Dieu, la mort, le jugement, l'enfer, sont des vérités importantes parce qu'elles remuent et troublent les âmes qui voudraient jouir d'un funeste repos; et c'est précisément leur importunité qui rend opportune votre parole. En les prêchant, vous obéissez au précepte de l'Apôtre : *Prædica verbum, insta opportune, importune.*

Il va sans dire que les matières que je viens de vous indiquer : vérités du Symbole, com-

mandements de Dieu et de l'Église, sacrements, vices et vertus, devoirs d'état, fins dernières, peuvent et doivent être traitées dans les prônes, entretiens, exhortations, grands catéchismes, avec moins de solennité, sans doute, que dans les sermons, mais avec plus de détails intimes et pratiques. Vous les traiterez encore d'une manière plus originale, plus variée, plus attrayante dans un genre de prédication que je tiens à vous recommander en terminant ce chapitre : c'est l'homélie.

L'homélie est une explication simple et familière de l'Écriture et particulièrement de l'Évangile. Soit qu'elle paraphrase et commente le texte sacré en le suivant pas à pas, soit qu'elle coordonne ce texte en un plan régulier dont les divisions sont commandées par une pensée dominante, elle a le suprême avantage de s'imposer plus que tous les autres discours comme la parole de Dieu. « Je voudrais, dit Fénelon dans son *Troisième Dialogue sur l'Éloquence*, que les prédicateurs expliquassent les principes et l'enchaînement de la doctrine de l'Écriture; je voudrais qu'ils en prissent le style et les figures; que tous leurs discours

servissent à en donner l'intelligence et le goût. Il n'en faudrait pas davantage pour être éloquent; car se serait imiter le plus parfait modèle de l'éloquence... Représentez-vous quelle autorité aurait un homme qui ne dirait rien de sa propre invention et qui ne ferait que suivre et expliquer les pensées et les paroles de Dieu même. D'ailleurs, il ferait deux choses à la fois : en expliquant les vérités de l'Écriture, il en expliquerait le texte et accoutumerait les chrétiens à joindre le sens à la lettre. Quel avantage pour les accoutumer à se nourrir de ce pain sacré ! »

Notez que toute la matière prédicable peut être traitée dans l'homélie avec une infinie variété. Si simple et si familière qu'elle soit, elle ne coupe pas les ailes de l'orateur. Les saints Pères ont eu souvent dans l'homélie de magnifiques et triomphantes envolées. Soumise à un plan régulier, elle peut figurer avec honneur dans les stations, les missions et les retraites, mais elle convient surtout à la prédication courante des paroisses et des couvents. Rien de plus propre au développement de l'esprit chrétien. En expliquant

l'Évangile aux fidèles, on leur donne une connaissance plus parfaite de Jésus-Christ. Or, dit un vénérable professeur d'éloquence : « Connaître Jésus-Christ et celui qui l'a envoyé, c'est la vie éternelle, selon la parole du Sauveur ; c'est la base de la foi chrétienne, de l'espérance et de l'amour. Qui pourrait dire les clartés, les consolations, les charmes que la connaissance de Jésus-Christ apporte avec elle ? Que d'âmes à la foi chancelante, qui ne voient rien ou presque rien dans le monde surnaturel, seraient illuminées par cette divine et lumineuse figure ! Que d'âmes désolées qui dévorent leurs larmes dans la solitude du cœur se sentiraient ranimées et consolées, si on leur montrait près d'elles, au fond d'elles-mêmes, Jésus-Christ leur disant une de ces paroles qui ont séché tant de larmes : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos... Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur !... etc.* Que d'âmes captivées par les mirages trompeurs du monde et par les promesses de la nature abaissée, qui subiraient un charme mille fois plus puissant, si on leur faisait entrevoir la divine physionomie de

Jésus-Christ ! Or, cette révélation, si profitable aux âmes, se fait surtout par l'homélie sur les saints Évangiles ¹. »

Je conclus : ce qu'il faut prêcher c'est l'Évangile, et l'Évangile c'est Jésus-Christ. Quelque genre de prédication que vous adoptiez, ne le perdez jamais de vue. En ramenant les âmes vers Jésus-Christ, en leur faisant bien connaître Jésus-Christ, en pénétrant la vie chrétienne de la parole, des exemples et de la grâce de Jésus-Christ, vous aurez fait une belle apologie qui vaudra mieux que les meilleures conférences. « Le grand service à rendre aux incrédules, a dit un célèbre publiciste, Louis Veillot, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens... »

1. RIBET, *La Parole sainte*, XXXVIII.

CHAPITRE VII

LE DON DE LA PAROLE

Etre muni de science sacrée, avoir étudié les modèles de l'éloquence chrétienne, savoir sur quoi l'on doit prêcher, cela ne suffit pas pour être prédicateur; il faut encore avoir reçu de Dieu le don de la parole.

« Il y a, dit Louis de Grenade, des prédicateurs miraculeusement inspirés et assistés, d'autres heureusement nés pour l'éloquence. »

Les Apôtres, gens simples, sans lettres, sans science, et, disons-le, sans courage, furent subitement transformés par un prodige. Le divin Prédicateur leur avait parlé; dans des discours populaires, dans de naïves et touchantes paraboles, il leur avait proposé les mystères du royaume de Dieu. Il n'avait rien omis de ce qu'il voulait faire croire; et

cependant le voile épais qui couvrait l'intelligence de ses disciples n'était pas encore tombé.

A l'heure même où sa parole empruntait à la gravité des circonstances et aux approches de la mort une plus grande autorité, ils se méprenaient sur sa doctrine et ses desseins. La vérité était en eux; ils ne la voyaient pas; c'est pourquoi Jésus s'écrie : « Je m'en vais à mon Père, et il vous enverra un autre consolateur, l'Esprit de vérité, qui vous enseignera toute vérité¹. »

Conformément à cette promesse, au jour sacré de la Pentecôte, le ciel s'ouvre, l'Esprit descend, et tout à coup — admirez le prodige — les vérités patiemment déposées par Jésus-Christ dans l'esprit des Apôtres, et jusqu'alors incomprises, leur apparaissent dans toute la magnificence de leur ordre et la netteté de leur dessin, comme dans les profondeurs d'une vallée ténébreuse, apparaissent et se dessinent les beautés de la nature sous les feux

1. « Mittet vobis alium Paraclitum, Spiritum veritatis, qui docebit vos omnem veritatem. » (Joan., xvi, 13.)

d'un rayon victorieux que le soleil envoie du sommet des montagnes. « Les Apôtres sont remplis de l'Esprit-Saint et ils commencent à parler : *Repleti sunt Spiritu Sancto et cœperunt loqui*¹. »

Ils parlent, non seulement parce que l'Esprit les illumine, mais parce qu'il leur donne le courage de parler. Tout à l'heure timides, pusillanimes, lâches et ingrats, ils se taisaient quand il fallait parler ; ils ne trouvaient pas un mot pour relever les injustes accusations de la Synagogue et protester contre les clameurs insensées du peuple, mais maintenant ils parlent. On ne peut les contenir, tant la force de l'Esprit-Saint les tourmente. Ils parlent en face du Calvaire, tout humide encore du sang de leur Maître, et malgré le scandale de sa mort ignominieuse. Ils parlent aux accusateurs et aux bourreaux de Celui dont ils publient la gloire. Au nom de la loi, au nom de Dieu, on leur défend de parler ; ils parlent encore. On les frappe, on les menace de mort, ils parlent toujours. Ils seront trai-

1. Act., II, 4.

tés comme leur Maître ; tant mieux, leur martyre sera le dernier mot de leur éloquence, et dans chaque goutte du sang qu'ils répandront, on pourra lire le cri de leur courageuse confession : « *Deus, ecce Deus* : Dieu, voici Dieu ! Et ce Dieu, c'est le Christ Sauveur que vous avez mis à mort. »

Ils parlent et, par une surabondance de grâce, ils possèdent le don des langues. Ils croient parler le dur dialecte de la Galilée, et voilà que tout le monde les entend : Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie ; Phrygiens, Pamphiliens, Egyptiens, Libyens, Romains. Tous sont dans l'admiration et s'écrient : « Comment se fait-il que nous les entendions parler en même temps la langue des différents pays dans lesquels nous sommes nés ? *Quomodo audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus*¹ ? »

Ils parlent, et, comble de la grâce, ils peuvent confirmer leur enseignement par le témoignage divin de leurs œuvres merveil-

1. Act., II, 8.

leuses. Leur parole, leur prière, leur attouchement, leur ombre même, multiplient les miracles : *Contestante Deo, signis et portentis et variis virtutibus*¹.

Ce grand miracle d'inspiration et d'assistance s'est renouvelé plus d'une fois dans l'Eglise, et chez les hommes apostoliques qui ont converti les nations barbares, et chez les prodigieux orateurs sacrés qui ont, à certaines époques, profondément remué les populations chrétiennes et porté l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde. Antoine de Padoue, Vincent Ferrier, Bernardin de Sienne, Jean Capistran, Louis Bertrand, François Xavier et beaucoup d'autres encore étaient miraculeusement inspirés et assistés.

Il est vrai que chez plusieurs d'entre eux la nature était plutôt exaltée que transformée par l'intervention miraculeuse de Dieu. Nous avons remarqué ce phénomène surnaturel dans la prédication du grand Apôtre, dont la belle et riche nature, déjà perfectionnée par l'éducation, servit d'instrument à la grâce.

1. Heb., II, 4.

S'il plaît à Dieu de vous traiter comme lui et d'intervenir miraculeusement dans votre ministère apostolique, je l'en bénirai. Mais si grande que soit votre foi, ne comptez pas sur une inspiration et une assistance extraordinaires; appliquez-vous à cultiver les dons naturels que vous avez reçus du ciel.

Vous connaissez ce mot de Quintilien : « On naît poète, on devient orateur : *Nascuntur poetæ, fiunt oratores.* » — Ce n'est pas tout à fait vrai. L'éloquence suppose des dispositions natives. Il y a des natures lentes, froides, timides, irrésolues, renfermées, que la culture la plus persévérante et la plus intense ne pourra jamais rendre éloquentes. Impossible pour elles d'affronter un public, elles doivent se contenter d'un ministère discret et intime où elles pourront, sans trouble et sans tourment, faire du bien aux âmes. Pour parler en public, il faut être doué de qualités naturelles d'esprit et de corps que l'art peut perfectionner, mais qu'il ne produit pas.

Nous parlerons, dans notre deuxième livre, des qualités de corps. Quant aux qualités

d'esprit, c'est, dit l'abbé Bautain dans son *Etude sur l'art de parler en public* : « 1° une sensibilité vive ; 2° une intelligence pénétrante ; 3° une raison droite ou ce qu'on appelle vulgairement le bon sens ; 4° une imagination prompte ; 5° une volonté ferme et qui ait de la décision ; 6° un besoin naturel d'expansion ou de communiquer aux autres ses idées et ses sentiments ; 7° enfin un certain instinct qui pousse l'homme à parler comme l'oiseau à chanter¹ ». Ajoutez à ces qualités naturelles les qualités acquises par l'habitude de la réflexion, la culture de la mémoire appliquée à retenir les idées, les mots propres, à les bien exprimer, ainsi que les règles du langage, l'étude sérieuse et méthodique de la science sacrée dont je vous ai indiqué les sources et les dépendances. Dans ces conditions, vous pourrez parler, et parler avec éloquence.

Mais comment parlerez-vous ? — Osez-vous courir d'emblée les chances de l'impro-

1. BAUTAIN, *Etude sur l'art de parler en public*, II.

visation ? — Sans doute, l'improvisation a ses avantages ; elle a aussi ses inconvénients et ses périls. Il importe que vous sachiez comment on peut devenir improvisateur disert et éloquent.

Et d'abord, que Dieu vous préserve de « cette malheureuse facilité, cent fois pire que l'hésitation ou le silence, qui noie la pensée (quand il y en a une) dans des flots de paroles, dans une faconde torrentueuse qui emporte la bonne terre et ne laisse que du sable et des cailloux sur son passage. Que Dieu vous préserve d'être de ces parleurs intarissables, qui vous inondent, à tout propos et hors de propos, de la pluie de leurs discours et des averses de leur éloquence. La plupart du temps, il n'y a pas une pensée raisonnable dans ce bavardage où s'écoulent toutes les banalités et les lieux communs¹. »

J'ai connu un de ces bavards de la chaire, et je lui ai entendu dire : « Pour moi, je ne suis jamais embarrassé. Les idées peuvent me manquer quelquefois ; la parole, jamais. » —

1. BAUTAIN, *Étude sur l'art de parler en public*, III.

Hélas ! les idées lui manquaient la plupart du temps, et sa parole ne valait pas grand' chose.

Un orateur qui se respecte (et le prédicateur a le devoir de se respecter plus que tous, puisqu'il annonce la parole de Dieu), un orateur qui se respecte doit savoir ce qu'il doit dire, et comment il doit le dire.

Une passion vivement surexcitée peut inspirer à l'improviste des mots heureux, des cris sublimes et de véritables mouvements d'éloquence ; mais quand il s'agit d'un discours à prononcer en public, devant un auditoire connu d'avance et pour un but déterminé, quelque talent que l'on ait, il faut être préparé.

Il y a quelque cinquante ans, j'assistais, dans un collège de province, à une distribution des prix. Le discours d'usage devait être prononcé par le professeur de rhétorique, homme distingué, dont la parole était fort goûtée. Malheureusement il fut pris, au dernier instant, d'une extinction de voix qui le mit dans l'impuissance de se faire entendre. Sous le coup de cette surprise, le proviseur,

qui devait réglementairement le remplacer, se trouva fort embarrassé. Au lieu d'essayer un discours, il se contenta d'adresser à l'auditoire quelques mots d'excuse qu'il termina, avec une touchante bonhomie, par cet aveu : « Mesdames, Messieurs, j'en suis bien fâché, mais je ne peux pas improviser quand je ne suis pas préparé. » — On rit beaucoup de cet aveu comme d'une grosse naïveté ; et cependant l'excellent homme était d'accord avec tous les maîtres de la parole.

Berryer écrivait à une personne amie : « Savez-vous le secret des improvisateurs ? c'est qu'ils n'improvisent pas du tout. Bien pénétrés d'une pensée, d'un sentiment longuement médité dans leur cervelle, ils se sont dit vingt fois, cent fois la même chose, et l'occasion venue où ils l'expliquent à haute et intelligible voix, ils n'ont de mérite dans la vivacité de l'expression que par la maturité de la réflexion. Voilà le secret des gens qui parlent en public. Pour moi, qui suis du métier, je ne saurais dire ce que je n'aurais jamais pensé. »

Un autre maître du barreau, dans son *Dis-*

cours du bâtonnat, Jules Favre, disait : « Nul discours ne saurait se passer de préparation ou d'étude, et c'est une suprême irrévérence vis-à-vis des auditeurs, en même temps qu'une dangereuse témérité, que de se fier au hasard de l'improvisation. Les grands maîtres ont religieusement évité cette faute. »

Le Père Lacordaire, si richement doué pour l'éloquence, avait horreur des invitations indiscrètes qu'on lui adressait à l'improviste. Un jour, au cours d'une visite dans un grand établissement d'éducation, il fut prié par le supérieur d'adresser un petit mot aux jeunes gens qu'on avait réunis pour le saluer et l'entendre. « Monsieur le Supérieur, répondit-il, si vous m'aviez averti avant que je vinsse, j'aurais pensé à ce que je dois dire ; mais j'ai trop le respect de la parole publique pour en user sans préparation. »

Il avait raison. Un de ses disciples, dans une occasion semblable, disait plaisamment : « Les petits mots qu'on arrache par surprise sont les grands maux des orateurs. »

Il est donc bien entendu que l'improvisation doit être préparée. Cette préparation va-

rie selon la nature des discours que l'on doit faire. S'il s'agit d'une courte allocution ou d'un entretien familial, on peut se contenter d'une idée bien nette et de quelques notes qui en indiquent le développement; mais pour un discours solennel et de longue haleine, la préparation exige plus de temps et de soins.

Il importe d'abord de bien déterminer son sujet et de fixer l'idée mère qu'on veut développer, le but qu'on veut atteindre, l'effet qu'on veut produire. Autour de l'idée mère on groupe les idées, les faits, les images, les tableaux qui peuvent servir à son développement. Puis on choisit, on retient, on élimine, on divise, on enchaîne, on ordonne, on se fait un cadre bien méthodique et bien nourri sur lequel doit s'exercer la réflexion.

Vous l'avez tracé, ce cadre; il est devant vous. Fixez-le dans votre mémoire et méditez-le longuement et profondément, en développant mentalement chacune de ses divisions. Là où vous vous sentez plus éclairé et plus ému, notez vos pensées et vos impressions. Il y des orateurs qui écrivent alors les passages les plus importants de leurs discours et

les encadrent dans leur plan, d'autres ont le don de les imprimer dans leur mémoire sans les écrire; d'une manière ou de l'autre, ils les retrouvent au moment voulu. C'est un repos pour l'esprit dans le travail de l'improvisation. Ce travail sera d'autant plus allégé que vous aurez plus longtemps médité et que, selon le mot de Berryer, cité plus haut : « Vous vous serez dit et redit vingt et cent fois la même chose. »

L'improvisation ainsi préparée offre de réels avantages. Elle débarrasse l'orateur des préoccupations de mémoire qui accompagnent, la plupart du temps, la récitation du discours écrit, et contiennent malencontreusement la passion oratoire; elle laisse à la spontanéité son libre jeu et lui permet de s'épanouir selon l'impression reçue des circonstances et de l'attitude de l'auditoire; elle ouvre la porte aux mouvements impromptus et aux saillies heureuses qu'amène la chaleur du discours; enfin, elle fait la parole plus naturelle et plus vivante.

Mais, à côté des avantages, considérez, je vous prie, les inconvénients. L'improvisation

expose l'orateur à des arrêts subits de verve qui le font hésiter ou l'obligent à des répétitions fatigantes ; à s'égarer à la poursuite des idées qui surviennent incidemment et à se perdre dans des divagations et des longueurs qui l'emportent loin de son sujet et déroutent l'auditoire ; à ne pas trouver toujours les expressions justes dont il a besoin pour bien exprimer sa pensée et à se contenter d'à peu près. Ajoutez à cela les locutions vicieuses, les phrases heurtées et mal construites, les fréquents outrages à la grammaire et à la syntaxe. Il est vrai que les partisans à outrance de l'improvisation chercheront à vous faire croire que les hésitations et les répétitions sont des habiletés oratoires, les divagations des originalités, les fautes de langue des grains de beauté. Ne les croyez pas ; suivez plutôt le conseil des gens sensés qui vous enseigneront le moyen d'assurer les avantages et de parer aux inconvénients de l'improvisation.

Voici ce qu'ils vous diront : Pour apprendre à bien parler, il faut beaucoup écrire. — La lecture fait passer les idées devant vos

yeux, l'écriture les grave dans votre intelligence. La lecture vous montre comment les autres expriment leurs pensées et leurs sentiments ; l'écriture vous apprend à les exprimer vous-mêmes. « Lire sans écrire, disait le saint pape Damase, c'est rêver : *Lectio sine stylo somnium est.* » Et saint Augustin : « Il y a bien des choses que je ne savais pas ; je les ai apprises en écrivant : *Ego autem multa nesciebam, scribendo didicisse me profiteor*¹. »

Ce grand Docteur avouait à son peuple « que ses discours lui avaient coûté beaucoup de travail. Puisse ce travail être fructueux ajoutait-il, et mon âme bénira le Seigneur : *Magno labore quæsitæ et inventa sunt ; sit labor noster fructuosus, et benedicet anima nostra Dominum*². »

C'est avec raison que l'abbé Bautain appelle la plume « un scalpel qui dissèque les pensées. C'est seulement quand on écrit ce qu'on voit intérieurement qu'on parvient à distinguer nettement tout ce qu'il y a dans une conception

1. De Trinit., Prol.

2. In Ps. ciii ; iv, ad finem.

et à s'en donner la claire objectivité. Alors on se comprend soi-même et l'on peut se faire comprendre des autres¹ ».

Non seulement l'écriture nous fait voir le fond de notre pensée et éclaire l'esprit ; « c'est une filière, un laminoir qui étend merveilleusement les idées et exploite toute leur ductilité² ». Elle donne à la parole plus de netteté, de fixité et de rigueur. L'improvisateur, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, est souvent obligé de se contenter d'à peu près ; l'écrivain cherche et trouve les expressions justes qui donnent à la pensée sa complète manifestation.

Croyez-le bien, l'habitude d'écrire sur toute espèce de sujet, lors même que vous n'êtes pas obligés de parler, fera que la parole correcte, châtiée, élégante, oratoire, vous deviendra comme naturelle, et que le moment venu de vous exprimer en public, vous parlerez parfaitement selon l'art, sans préoccupation et sans effort. Les mots, les images, la construction des phrases, l'arrangement des périodes, l'en-

1. *Etude sur l'art de parler en public*, III, 53.

2. *Ibid.*, XIII.

chaînement des idées, seront comme autant de moules imprimés dans votre mémoire et tout prêts à vous rendre service dans le travail de l'improvisation.

Ecrire beaucoup, c'est encore se préparer des provisions pour l'avenir. « Il est grandement utile, dit le Père Longhayé, d'avoir par devers soi, à l'état de rédaction complète, sinon des discours entiers, au moins des fragments de quelque étendue sur les thèmes les plus usuels, sur ce qu'on pourrait nommer les grands lieux communs de la prédication. Qu'un prêtre ait peu à peu mis par écrit quelque chose des points essentiels de la religion, mystères et sacrements, vérités redoutables ou consolantes, vices capitaux ou vertus chrétiennes; qu'il ait sur tout cela, non de simples notes, mais des développements vraiment achevés, des paraphrases de l'Écriture poussées au delà d'une simple esquisse, des parties d'exposition doctrinale rédigées avec précision : le voilà riche de matériaux excellents qu'il transportera aisément d'un discours à l'autre; base solide où s'appuiera l'improvisation, points de repère qui l'empêcheront de

se perdre. Ainsi le prédicateur, comme le scribe savant du céleste royaume, ressemblerait-il au père de famille qui tire de son trésor l'ancien tout ensemble et le nouveau¹. »

Quand vous aurez beaucoup écrit sur un grand nombre de sujets, vous pourrez improviser. Mais n'oubliez pas que les qualités d'un improvisateur parfait sont rares. C'est pourquoi je vous conseille, au début de votre carrière oratoire, d'écrire tous vos discours, surtout ceux auxquels il faut donner une certaine étendue, comme les sermons et les homélies. Les panégyriques, les oraisons et les éloges funèbres, les allocutions de mariage, doivent toujours être écrits, car il y a à observer, dans ces sortes de discours, des convenances délicates qu'on ne pourrait blesser sans de graves inconvénients. La coutume, autrefois, était non seulement de les écrire, mais de les lire. Des orateurs distingués ont conservé cette coutume. Bien loin de les en blâmer, je trouve qu'ils font mieux que de se fier à leur mémoire s'ils n'en sont pas parfaitement sûrs.

1. *La Prédication*, épilogue.

La mémoire : comment faut-il s'en servir pour enregistrer le discours écrit avant de le prononcer en public ? — Noël Alexandre nous donne, à cet égard, un excellent conseil. « Il faut, dit-il, que le discours soit appris de telle sorte qu'on ne s'aperçoive pas du travail de la mémoire ; que l'orateur ne s'attache pas aux mots, au point de ne pas pouvoir remplacer ceux qui lui échappent par des expressions convenablement appropriées aux choses qu'il a pensées, travaillées et ornées¹. »

Certains orateurs sont doués d'une mémoire si heureuse qu'elle enregistre et consigne fidèlement tout ce que la main vient d'écrire. Leur discours est une sorte de livre intérieur qu'ils lisent avec une parfaite aisance, et si bien qu'on le croirait fait sur le moment. Je vous souhaite de leur ressembler. Mais si vous n'êtes pas doués comme eux, ne vous consu-

1. « *Memoriæ cuncta ista mandare studeat concionator, ut fugiat tamen memoriæ ostentationem : nec verbis ita illam adstringat, ut nisi occurrerint alia, sufficere non possit ad res ipsas congrue proprieque exprimendas quas excogitavit, digessit, exornavit.* » (*Institutio Concionatorum*, IV, n° 25.)

mez pas en pénibles et vains efforts pour retenir le mot à mot de vos discours. Dans la solitude, vous pourriez vous croire sûrs de vous-mêmes ; devant le public, le moindre accident suffirait pour vous trahir. Une phrase, un mot qui vous échapperait, vous mettrait en angoisse et pourrait déterminer la complète déroute de votre parole.

Donc, au lieu d'apprendre servilement, appliquez-vous à vous rendre tellement maîtres de vos idées et de vos images, de vos tableaux, de leur ordre et de leur enchaînement, que rien ne puisse vous troubler, ni rompre le fil de votre discours. La meilleure condition oratoire me paraît être celle du prédicateur qui possède le discours écrit, comme s'il le produisait spontanément. Nullement esclave des mots, parfaitement maître de l'idée, il peut sans hésitation remplacer par d'autres les expressions qui lui échappent, ramener habilement une preuve oubliée, obéir aux soudaines inspirations qui lui surviennent, et se livrer bravement aux impressions qu'éveillent en son âme la chaleur de sa parole ou l'attitude de l'auditoire.

Les contempteurs du discours écrit ne manqueront pas de vous dire qu'on ne peut être véritablement orateur qu'en improvisant. Défiez-vous de ce jugement sommaire. Ce ne sont pas généralement les gens laborieux et soucieux de la perfection de la parole publique qui le prononcent, mais ceux qui n'aiment pas à se donner beaucoup de peine, qui comptent sur une certaine facilité de parole et s'imaginent qu'ils ont fait merveille quand ils ont rempli une heure de leur intarissable bavardage. Improvisateurs médiocres, chez lesquels on rencontre, de temps en temps, d'heureuses saillies, mais peu de fond, encore moins de correction dans la forme, et dont il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'analyser les discours.

Un homme doué d'une imagination vive et d'une âme passionnée peut, dans le silence du cabinet, évoquer devant soi l'auditoire auquel il doit s'adresser. Il le voit, il lui parle en écrivant, il converse avec lui, il devine ses impressions et en profite pour échauffer son discours. J'ai connu des prédicateurs qui se

sentaient émus jusqu'aux larmes de cette conversation mystérieuse avec l'auditoire que leur âme ardente faisait poser devant elle. Leur discours était écrit après qu'ils l'avaient parlé. Pourquoi ne seraient-ils pas de véritables orateurs ?

Ecrivez, mes amis, écrivez. La clarté, la précision, la suite ordonnée des idées, la correction et l'élégance du langage seront le fruit de vos labeurs. Et puis vous aurez en réserve une provision d'œuvres consciencieuses que vous pourrez perfectionner, à mesure que se développeront vos facultés mûries par l'âge et réglées par l'expérience. Un improvisateur, s'il n'a soin de rédiger et de corriger promptement les discours, où sa verve bien inspirée s'est épanchée en flots d'éloquence, n'a bientôt plus devant lui que des plans arides qu'il n'est pas sûr de pouvoir revivifier. Ses heureuses inspirations, ses grands et beaux mouvements sont des biens perdus ; ses imperfections et ses défauts lui restent pour compte. Un écrivain, au contraire, se retrouve tout entier dans son œuvre et n'a plus d'autre souci que de devenir meilleur et plus parfait.

Longuement exercés par la parole écrite, le moment viendra où vous pourrez, sans difficulté, vous livrer à l'improvisation. Des allocutions et des entretiens familiers, vous passerez allègrement aux grands discours, pour lesquels des plans bien dressés et bien ordonnés vous suffiront, car votre mémoire richement ornée saura les remplir à merveille.

Concluons : Ne pouvant pas compter, dans le ministère de la parole, sur les inspirations et l'assistance extraordinaires que Dieu accorde à ses grands apôtres, vous devez cultiver les dons naturels que vous avez reçus de lui pour parler. Or, cette culture n'est-elle pas trop négligée dans les séminaires et les noviciats religieux ? On s'y applique à l'étude de la science sacrée, mais on ne s'occupe pas assez d'acquérir et de perfectionner le moyen de la communiquer. Il serait à désirer qu'on fit, dans la vie scolaire des jeunes clercs et des jeunes novices, une plus large part aux exercices de la parole et que, sous la direction d'un maître habile et expérimenté, ils fissent des allocu-

tions, des entretiens, des discours publics soigneusement et sévèrement critiqués.

Eux-mêmes devraient s'exercer entre eux, ne serait-ce que dans leurs conversations, si souvent banales, vides et inutiles, quand elles ne sont pas nuisibles à la dignité et à la sainteté de leur état. S'ils avaient le bon esprit d'y introduire, de temps en temps, des questions sérieuses et intéressantes, quelles lumières jailliraient de leurs amicales discussions, et comme on y apprendrait à parler ! La conversation bien dirigée et bien conduite peut devenir le meilleur des exercices oratoires. La nature y est plus à l'aise, on y est pressé d'expliquer sa pensée, et l'esprit travaille avec ardeur à faire prévaloir ses convictions. C'est un véritable apprentissage d'improvisation, où le triomphe est assuré à ceux qui, dans le silence de l'étude, se seront habitués à donner à leurs idées la clarté, la précision, le relief qui conviennent à leur pleine manifestation.

Finissons par ces paroles de saint Augustin que j'adresse aux maîtres et aux élèves : « Le talent de la parole pouvant être mis en usage également d'un côté comme de l'autre, et

servir beaucoup pour persuader des choses justes ou injustes, pourquoi les gens de bien ne s'appliqueraient-ils pas à l'acquérir pour défendre la vérité, puisque les méchants osent bien l'usurper et le faire valoir pour les intérêts de l'erreur et de l'injustice¹? »

1. *De Doctrina christiana*, II.

CHAPITRE VIII

COMPOSITION ET ORNEMENTS DU DISCOURS

Je vous ai dit que les qualités d'un parfait improvisateur sont rares, et vous ai conseillé d'écrire vos discours, au moins dans les commencements de votre carrière apostolique. Or, pour écrire un discours, il ne suffit pas de voir un sujet d'une manière vague, de prendre la plume et de la faire courir à l'aventure. En procédant ainsi, quelles que soient la promptitude de vos pensées et l'abondance des mots qui se pressent pour les exprimer, vous n'aurez en fin de compte, sur le papier, qu'un bavardage, semé peut-être de mouvements vifs et de traits heureux, mais tellement désordonné qu'on n'y pourra suivre le développement de l'idée principale sur laquelle doit se fixer l'attention des auditeurs. Je ne vous

défends pas de céder à l'enthousiasme qui tourmente une jeune âme à la vue d'un grand sujet, ni de vous laisser aller à l'impétuosité d'un premier jet. Toutefois, ne vous y fiez pas. Devant ce premier jet, recueillez-vous, réfléchissez et ne procédez à la composition du discours que sur un plan bien médité, dont les parties sont nettement déterminées, les idées méthodiquement classées et logiquement déduites, où tout aboutit à une conclusion précise et pratique qui, si elle s'empare des âmes, sera le triomphe de votre éloquence.

Certaines gens, bien intentionnées, je veux le croire, et dont les bonnes intentions sont assaisonnées de l'espoir de bénéficier d'une petite opération commerciale, ont imaginé d'éditer des recueils de plans qu'ils décorent de différents noms : *Albums, Panoramas, Trésor des Prédicateurs*. Avents, carêmes, retraites, neuvaines, octaves, panégyriques, discours de circonstances, tout y est, vous n'avez que l'embarras du choix. Que, dans un moment de presse ou d'impuissance, vous vous aidiez de ces *albums, panoramas* et *trésors*, je le veux bien ; non sans vous avertir toutefois que vous

vous exposez à n'être jamais vous-mêmes et à manquer totalement d'originalité.

Combien il est préférable de tirer de soi ce que l'on veut dire ! Novices encore dans l'art de parler, vous avez de la peine à déterminer l'ordre et les lignes d'un discours ? Eh bien, faites un apprentissage chez les meilleurs auteurs. Vous pouvez apprendre à faire le plan d'un discours, comme l'architecte apprend à faire le plan d'un palais ou d'une maison. L'architecte étudie et raisonne un monument, un édifice déjà construits ; étudiez et raisonnez des discours déjà faits, cherchez-y l'idée mère, les propositions qui en indiquent les principaux développements, les sous-propositions qui précisent les détails, et en tout cela, le but que se propose l'orateur. Rendez-vous compte de la valeur des preuves, de la justesse des raisonnements, des mouvements oratoires, de la légitimité et de la force des conclusions, de la manière dont elles s'imposent pratiquement à l'auditoire. Quand vous aurez appliqué ces procédés d'analyse et de compte rendu à un certain nombre de discours, choisis parmi les meilleurs des prédicateurs et des conférenciers

les plus célèbres, vous serez en mesure de dresser vous-mêmes les plans de vos discours. Je suis certain que ces plans vaudront mieux que tous ceux qu'on emprunte aux *albums*, *panoramas* et *trésors*. Ils vaudront mieux parce qu'ils seront votre œuvre propre et que vous aurez plus de cœur à les faire valoir.

Donc, cherchez vous-mêmes un sujet. Vous le trouverez facilement, si vous avez fait de bonnes études et largement consulté les modèles que je vous ai recommandés. Il n'est pas nécessaire que ce sujet soit nouveau : *Nil sub sole novum*. Les hommes de génie ont seuls le privilège de découvrir dans la vérité des aspects qui avaient échappé à tous les regards. Pour le commun des orateurs sacrés, la matière prédicable ne change pas : ce sont toujours les mêmes dogmes à exposer et à défendre, les mêmes préceptes à intimer à la conscience, les mêmes vices à flétrir, les mêmes vertus à recommander et à faire pratiquer. Il importe donc peu qu'un sujet ait été mille fois traité par vos devanciers dans la chaire chrétienne ; vous saurez le rendre neuf et attrayant par l'originalité de votre point de vue approprié

au temps, au lieu, aux circonstances, aux auditeurs de votre prédication, et par le soin que vous prendrez de fondre, dans votre propre moule, les pensées les plus vraies et les plus saillantes que vous aurez recueillies chez les autres.

Dès que vous aurez choisi votre sujet, condensez-le dans une idée mère bien arrêtée, bien définie, où se découvre déjà le but que vous vous proposez d'atteindre. Divisez cette idée mère en idées subordonnées qui détermineront les parties de votre discours, et celles-ci de même, jusqu'à épuisement de votre sujet, en évitant toutefois les répétitions, les longueurs et les détails qui se devinent.

Pour plus de clarté, prenons un exemple dans un sermon de Bourdaloue : il veut prêcher sur le *Retardement de la pénitence*.

IDÉE MÈRE

Il faut se convertir tout de suite. La conduite du pécheur qui retarde sa conversion est téméraire.

PROPOSITIONS PRINCIPALES DÉVELOPPANT L'IDÉE MÈRE

Trois choses sont nécessaires à la conversion : le temps, la grâce, la volonté. Or, 1^o Le pécheur est téméraire, lorsqu'il se promet d'avoir un jour le temps de se convertir à Dieu.

2^o Le pécheur est téméraire lorsqu'il présume que la grâce ne lui manquera pas pour se convertir à Dieu.

3^o Le pécheur est téméraire lorsqu'il se flatte qu'il aura la volonté de se convertir à Dieu.

SOUS-PROPOSITIONS

DÉVELOPPANT LA PREMIÈRE PROPOSITION PRINCIPALE

1^o Le pécheur se promet un temps à venir. — Considérations sur les trois phases du temps. — Le *passé* n'est plus. — L'*avenir* n'est pas encore. — Nous ne pouvons compter que sur le *présent*. — Enseignement de l'Écriture et des saints Pères, qui nous pressent de profiter de l'heure présente. — C'est le certain pour nous. Il n'y a rien de certain dans l'avenir, sinon que nous serons surpris. Dieu nous a

avertis. — Quelle témérité de s'exposer à cette surprise !...

2° Le pécheur se promet dans l'avenir un temps propre à la pénitence. — Or, le temps propre à la pénitence est celui que Dieu a choisi, réglé et fixé, et ce temps, c'est l'heure présente : *Ecce nunc tempus acceptabile*. Quelle témérité de se promettre un temps autre que celui que Dieu a choisi, réglé et fixé !

SOUS-PROPOSITIONS

DÉVELOPPANT LA DEUXIÈME PROPOSITION PRINCIPALE

Dieu, sans doute, nous a promis sa grâce et il est fidèle en ses promesses, mais sa fidélité ne peut jamais servir de fondement à notre témérité. Or :

1° Se promettre dans l'avenir la grâce de Dieu pour se maintenir présentement dans l'habitude de son péché, c'est vouloir témérairement que Dieu soit fidèle à celui qui ne veut lui donner que les restes d'une vie sacrifiée au monde et dépensée dans l'iniquité.

2° Se promettre, etc., c'est combattre Dieu par ses propres armes et se servir de sa fidélité

et de sa miséricorde contre lui-même. — C'est pécher parce que Dieu est bon. — C'est abuser de sa grâce même pour l'offenser. — Si Dieu n'écoutait que sa justice ! — N'est-on pas bien coupable de vouloir moins faire pour un Dieu bon et patient qu'on ne ferait pour un Dieu inflexible et sans rémission ?

3^o Se promettre, etc., c'est vouloir que Dieu se rende fauteur et complice de nos désordres. — Abuser, comme nous le faisons, de sa bonté, pour prolonger nos fautes et l'état misérable de notre âme, n'est-ce pas le comble de la témérité, l'engager à nous abandonner pour justifier sa providence et mettre sa sainteté à l'abri de tout reproche ?...

SOUS-PROPOSITIONS

DÉVELOPPANT LA TROISIÈME PROPOSITION PRINCIPALE

Le pécheur retardataire compte sur sa volonté. Or :

1^o C'est un effet du péché de réduire l'homme à un état de misère tel qu'il ne peut s'assurer de sa volonté. — S'il se sent trop faible aujourd'hui pour sortir du péché, ne le sera-t-il pas

davantage, à mesure qu'il avancera dans le chemin du vice ?

2^o Et au dernier moment, après une vie d'impénitence, dans les douleurs et les angoisses de la maladie, l'impuissance de changer de volonté pour une pénitence *vraiment surnaturelle* ne sera-t-elle pas plus grande encore ?

CONCLUSION

Attachons-nous au conseil de l'Apôtre, au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu. Le temps est favorable : — Le Carême. La grâce est abondante : — L'Eglise, en ce temps, nous ouvre ses trésors. La disposition de nos volontés est plus avantageuse, en ces jours sanctifiés par la piété des fidèles.

Disons donc à Dieu, comme David : *Dixi, nunc cœpi.*

Voilà un exemple que vous pouvez multiplier vous-mêmes dans vos études préparatoires. Par là, vous vous rendrez capables de cons-

truire des plans solides et féconds, à l'instar des grands maîtres de l'éloquence sacrée.

Dans cette construction, ne perdez jamais de vue le point de départ, ni le terme, et entre ces deux extrêmes, posez bien la question. On a justement dit : « C'est déjà résoudre une question que de la bien poser. »

Cherchez avant toute chose la clarté, l'ordre, la génération logique des pensées et de leurs développements.

Prévoyez, par des indications, les mouvements oratoires qui devront animer le discours.

Tenez-vous en garde contre un excès de méthode. Ne vous ingéniez pas à donner aux parties de votre discours des proportions égales et à établir entre elles un parallélisme méticuleux et purement artificiel.

Quant à l'exécution matérielle du plan, c'est affaire d'industrie privée. Les uns se servent d'un tableau à compartiments ou à accolades, les autres de feuilles séparées. Peu importe : « Si le plan est bien conçu, dit un ancien, l'abondance et la facilité de bien dire ne vous manqueront pas : *Si recte rem conceperis, nec facundia dicendi, nec sermo deseret ullus.* »

Le plan est construit, il s'agit de le développer. Servez-vous pour cela de vos travaux personnels, des cueillettes dont vous vous êtes enrichis, et si vous avez besoin d'un excitant, lisez quelques beaux et bons discours sur le sujet que vous voulez traiter. Quand vous vous sentirez à point, commencez à écrire.

Vous pouvez laisser de côté votre exorde, vous y reviendrez lorsque votre discours sera terminé. Cette entrée en matière sera d'autant plus précise et capable de fixer l'attention de vos auditeurs que, selon le conseil des maîtres en l'art oratoire, vous l'aurez prise dans les entrailles mêmes de votre sujet : *Principia ex visceribus causæ sumenda sunt*¹. L'exorde doit être simple, si ce n'est dans de rares circonstances où la brusque véhémence, la solennité, la pompe, les précautions adroites et les insinuations habiles s'imposent.

Un exorde simple amène naturellement votre proposition. Faites en sorte de la rendre si claire que l'auditeur y voie l'unité de votre sujet, si féconde que la division s'y trouve

1. CICERO, *De Oratore*.

comme toute faite et en procède tout simplement et naturellement. Tel est le conseil que nous donne Fénelon : « La proposition, dit-il, est le discours abrégé ; le discours n'est que la proposition développée¹. »

C'est à ce développement qu'il faut appliquer toutes vos facultés, vos connaissances acquises et votre industrie, afin de démontrer avec ordre et avec force, de faire saillir la beauté et les charmes de la vérité, de la faire pénétrer dans les âmes et d'en assurer le triomphe dans la vie pratique de ceux qui vous écoutent.

J'en appelle à vos souvenirs de rhétorique pour me dispenser de vous expliquer les diverses formes d'arguments dont vous pouvez vous servir dans vos développements : l'induction, le syllogisme, l'enthymème ou syllogisme réduit, le dilemme ou syllogisme cornu, le sorite ou série de propositions dépendant l'une de l'autre, l'énumération, la confirmation des preuves par des similitudes, des con-

1. FÉNELON, *Première Lettre sur l'Éloquence*.

trastes, des convenances, des répugnances, des proportions du moins au plus, du plus au moins, d'égal à égal, et enfin par des témoignages et des exemples.

J'insisterai sur ces deux dernières choses.

Le premier témoignage que vous pouvez et devez invoquer à l'appui de votre enseignement apostolique, c'est celui de l'Écriture. Mais autre chose est de l'invoquer comme autorité, autre chose de s'en servir comme ornement.

Comme autorité en confirmation d'une doctrine, la citation biblique ne vaut et ne doit être invoquée que dans le sens de l'auteur ou dans un sens connexe. Or, le sens de l'auteur c'est le sens direct des mots, sens dont il faut peser la signification et la valeur ; et aussi le sens conséquent, qui se rattache étroitement au sens direct et en sort comme la conclusion sort des prémisses : sens voulu de Dieu dans l'inspiration, car il voit les conséquences dans les prémisses.

Comme ornement, la citation biblique peut donner un relief sacré à notre parole, mais il

n'en faut user qu'avec de sages précautions. « Rien de plus légitime, dit le Père Longhaye, que d'appliquer une parole de l'Écriture à des cas moralement identiques, de transporter à tel personnage ou à tel peuple ce que l'écrivain sacré a pu dire pour une personne ou une nation de son temps. D'autre part, quoique fondée, non sur une identité morale, mais sur une pure analogie, tendant à créer un sens spirituel et à faire du texte ou de l'événement biblique la figure d'un objet différent, l'adaptation n'est que justice, et la critique n'y peut trouver à redire ¹. » Mais l'adaptation entreprend quelquefois sur la signification même du texte et le transforme en quelque point. C'est rigoureusement le sens accommodatice.

Nous ne devons ni le réprouver ni le mépriser, car l'Église en use souvent dans la liturgie. Toutefois ne l'employons qu'avec prudence. « L'accommodation, pour être bonne et sans reproche, doit s'appuyer sur le sens littéral, jamais sur un contre-sens ou sur un fait

1. *La Prédication* : Grands maîtres et grandes lois. Deuxième partie, I, § 3.

inexact ; jamais non plus sur un texte tronqué ou sur un récit écourté, si, en tronquant le texte ou en écourtant le récit, on induit le fidèle en erreur sur le sens biblique. » — Vous me direz peut-être que cette règle est souvent violée et que maint contre-sens, mainte inexactitude, mainte détorse, comme disait saint François de Sales, se rencontrent dans les œuvres des Pères et des prédicateurs célèbres. Eh bien, ne les imitez pas en cela. Ce n'est pas pour que vous reproduisiez leurs imperfections que je vous les ai proposés comme modèles.

Afin de vous bien rendre compte du sens littéral sur lequel vous devez vous appuyer dans l'usage de l'Écriture, n'oubliez pas que bien des mots de la Vulgate traduits de l'hébreu ont un sens différent du sens latin ordinaire, par exemple : *verbum*, *virtus*, *veritas*, *judicium*, *justitia*, *peccatum*, *mendacium*, et beaucoup d'autres encore ; que telles ou telles locutions ne doivent pas être prises trop à la lettre, par exemple : *Jacob dilexi*, *Esau odio habui*, dont le sens est purement comparatif et non pas exclusif ; qu'il faut tenir compte de

certaines tours et de certaines manières de dire particulières à l'hébreu, et ne pas chercher des raisons profondes et mystérieuses dans certains hébraïsmes conservés par la Vulgate ; qu'on doit soigneusement s'enquérir du contexte, afin que, dégagé de toute idée préconçue et de tout parti pris, on ne voie dans un texte que ce qu'il y a, et non pas ce qu'on y veut voir. Bref, « soyez fidèles aux règles de l'exégèse, mais surtout pas trop d'esprit. Il faut, en citant l'Écriture, vouloir donner son vrai sens, littéral ou légitimement accommodé ; pour y réussir, il faut savoir douter et chercher. » Ainsi parle l'auteur d'un excellent petit livre d'où j'ai extrait les conseils que je viens vous donner et dont je vous recommande la lecture. Il est intitulé : *Les contre-sens bibliques des prédicateurs*, par le R. P. Bainvel, de la Compagnie de Jésus¹.

Bien que les citations de l'Écriture soient utiles, nécessaires même, n'en surchargez pas votre discours. Liez-les adroitement entre elles, de manière à ce qu'elles ne forment qu'un

1. Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette.

seul corps de preuves à l'appui de votre enseignement. Fondez-les si bien dans votre argumentation qu'on ne les aperçoive pas, quoiqu'on sache que vous vous servez de la parole de Dieu. Évitez-en les répétitions en ces sortes de refrains qui font ressembler le discours à une pieuse chanson. Mais surtout ne vous en servez jamais pour faire des jeux d'esprit, des observations plaisantes, des bons mots tout à fait déplacés dans la bouche d'un homme de Dieu. Grâce à Dieu, cet abus, contre lequel se sont élevés les Pères du Concile de Trente, a presque complètement disparu de la chaire. Chassez-le de vos conversations, pour ne pas vous exposer, dans la prédication, aux désagréables surprises d'une mauvaise habitude.

Avec l'Écriture, vous pouvez et devez citer les saints Pères, les auteurs ecclésiastiques, les théologiens, surtout ceux que l'Église honore du titre de Docteurs. Ils sont les principaux organes de la tradition et comme les porte-voix de l'Église dans l'enseignement du dogme et de la morale chrétienne. « Un Père

de l'Église, dit La Bruyère, un Docteur de l'Église, quels noms ! — Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits¹. » Mais, de grâce, n'accumulez pas leurs témoignages en de fastidieuses et ridicules énumérations : Nous apprenons *de saint Basile* ; — ce que *saint Jean Chrysostome* confirme en ces termes ; — *saint Ambroise* est d'accord sur ce point ; — d'autre part *saint Augustin* nous dit ; — *n'oublions pas l'Ange de l'École* ; etc... Ne vaut-il pas mieux souder les témoignages que vous invoquez sur un même point de doctrine, en ayant soin d'établir entre eux une habile progression ? Vous trouverez bien le moyen de les justifier et d'en faire comprendre l'autorité à votre auditoire.

Pouvez-vous citer les auteurs profanes ? — Assurément, si vous choisissez bien vos citations. Les savants, les érudits, les littérateurs célèbres ont écrit des pages remarquables que l'on peut invoquer comme un hommage du talent et du génie en l'honneur de la vérité

1. *Des esprits forts.*

catholique. Les mécréants eux-mêmes ont fait des aveux qu'il est important de relever, et les païens, dont saint Paul a dit qu'ils portaient la loi éternelle gravée dans leur conscience¹, nous ont laissé de nobles paroles et de belles maximes qu'il est bon de rapprocher des préceptes et des conseils de la morale évangélique. Toutefois, sachez garder une juste mesure dans vos citations ; évitez avec soin ce qui pourrait ressembler à une parade d'érudition et vous faire accuser de pédantisme.

Aux témoignages joignez les exemples. Eloquemment présentés, ils peuvent avoir sur les âmes une plus grande puissance d'entraînement que la parole : *Verba movent, exempla trahunt*. Vous les prendrez de préférence dans l'Écriture et dans la Vie des saints. Cependant je ne vous défends pas certains traits historiques qui, sans avoir le caractère héroïque de la sainteté, peuvent éveiller dans les âmes de nobles sentiments et les engager à de grandes et belles actions. Gardez-vous bien de citer comme des faits les inventions de votre

1. Rom., II, 14, 15.

esprit et de transformer ainsi la chaire de vérité en une chaire de mensonge.

Les témoignages et les exemples confirment les preuves et ornent le discours ; après cela, vous avez encore à votre service, comme ornements, les comparaisons, les contrastes, les descriptions, les peintures et les tableaux de mœurs.

Que vos comparaisons soient toujours justes, vos contrastes frappants, vos descriptions sobres. Il est vrai qu'on dit que toute comparaison boite : *Omnis comparatio claudicat*. En dépit du proverbe, soumettez les vôtres à une orthopédie littéraire si rigoureuse qu'on n'y puisse découvrir aucune infirmité. Usez du genre descriptif pour intéresser, mais n'en abusez pas. Si l'on y insiste trop, il amuse sans instruire et sans toucher les âmes. Quant aux peintures et aux tableaux de mœurs, c'est un art nécessaire et populaire, mais difficile et dangereux. Dangereux pour l'orateur, qui, voulant à toute force être vrai et sincère, se laisse parfois entraîner à trop de hardiesse dans des détails qu'il faudrait taire ;

dangereux pour l'auditeur, qui se scandalise de voir un homme de Dieu trop au courant de choses auxquelles il devrait être étranger. Les peintures et les tableaux de mœurs, s'ils ne sont pas solidement appuyés sur les principes, deviennent inutiles, blessants, nuisibles même. « Qui nous rendra, dit le Père Longhaye, la peinture morale des Pères, celle de nos grands maîtres français, exacte et courageuse, délicate et profonde à l'occasion, mais toujours nette et populaire sans plus de raffinement pour l'esprit que de satisfaction maligne pour les côtés les moins bons de la nature ; toujours chaste d'ailleurs, jusque dans certaines audaces trop fortes aujourd'hui pour nos mœurs, devenues moins simples en devenant moins pures ; toujours chrétienne, surnaturelle, apostolique, marquant parfois le vice au fer rouge, mais incapable de le caresser jamais du pinceau ? L'analyse du cœur a toujours compté parmi les puissances et les gloires de l'éloquence sacrée. Bourdaloue y a mis sa pénétration effrayante, Bossuet sa précision rigoureuse et admirablement dramatisé, saint Augustin sa finesse et sa bonté,

saint Chrysostome sa hardiesse d'apôtre, le divin Prédicateur lui-même toute l'énergie et toute la mesure à la fois. Il serait déplorable de laisser jamais perdre cet avantage, de remplacer jamais la peinture sérieuse et salutaire de l'âme par je ne sais quels tableaux d'imagination et de sentiments, capables tout au plus d'amuser un temps les têtes légères et les cœurs énervés¹. » Ne soyons pas pusillanimes à ce point de nous taire sur des désordres qu'il faut stigmatiser, mais que notre franchise apostolique soit tempérée par la délicatesse, la prudence et une grande pureté d'intention.

Je viens de vous indiquer les éléments qui doivent entrer dans la composition et l'ornementation du discours ; il s'agit maintenant de le bien habiller. Or, l'habillement du discours, c'est le style. Un discours bien conçu, mais sans style, ressemble à une femme riche d'étoffes précieuses, de dentelles et de bijoux, qui ignore l'art de les faire ressortir en les dis-

1. *La Prédication*, 2^e partie, II, I, § 3.

posant avec goût ; c'est un paquet somptueux.

Apprenez à écrire et à bien écrire, vous ai-je dit, en vous parlant de la culture du don de la parole. J'insiste sur ce conseil : La correction, la pureté, la clarté, la sobriété, la propriété du style, sont indispensables à qui veut se faire écouter.

Et d'abord la correction. Les fautes de langage font tort aux idées. Il y a peu de gens sensés qui les pardonnent pour ne tenir compte que de la partie solide du discours. Généralement, l'auditeur mal impressionné refuse son attention à celui qui blesse son oreille et son goût. Vous aurez beau vous efforcer de l'intéresser à des idées justes, à des considérations élevées, s'il a mis dans sa tête que vous ne savez pas parler, il en conclura fatalement que vous ne savez pas penser.

Avec la correction, la pureté. Parlez, je vous en prie, notre belle langue française. Ne la souillez pas de ces mots étrangers et parfois étranges, de ces néologismes, de cette sorte d'argot que la basse littérature met en vogue. N'allez pas chercher dans les ouvrages modernes, où s'affiche le mépris des pures tradi-

tions littéraires, ces phrases tourmentées, ces tournures baroques, ces créations stupéfiantes de mots, d'accouplements, de constructions qui défigurent l'idée au point de la rendre bizarre et parfois incompréhensible. Ne fréquentez pas par la lecture ces auteurs décadents qui, pour être neufs, deviennent barbares, qui croient être pittoresques et ne sont que ridicules, qui prétendent enrichir la langue en la déshonorant. S'il est bon de les connaître pour les flétrir, il est dangereux de se commettre avec eux par un commerce trop assidu. Vous y risquez une pénétration sourde d'impuretés littéraires qui, sans que vous en ayez conscience, se manifesteront dans votre manière de dire. Lisez les bons, les grands auteurs, les maîtres de la langue, et, sans décalquer leur style, appliquez-vous à en imiter la pureté.

Soyez clairs ; servez-vous des expressions et des tours de phrase les plus capables de vous faire bien comprendre, et ne confondez pas l'amphigouri avec la profondeur.

La sobriété est la naturelle compagne de la clarté. C'est un grave défaut de se griser de son style et d'y prodiguer, jusqu'à épuiser

sement les couleurs, les images, les fleurs. On oublie ainsi que développer une pensée, ce n'est pas la délayer, et que l'intempérance du style ne peut que l'affaiblir et le rendre fade. Pour lui conserver toute sa force et toute sa saveur, ne dites que ce qu'il faut, et rien de plus. Evitez avec soin le luxe des épithètes. « Quand on charge le style d'épithètes, dit Quintilien, il devient comme un bataillon composé d'autant de valets et de bouches inutiles que de soldats. Le nombre est double, mais non pas la force. »

Correct, pur, clair, sobre, le style doit être approprié aux idées qu'on développe, aux sentiments qu'on exprime, à l'effet qu'on veut produire. Ecoutez, sur ce point, le conseil des maîtres : « Celui-là est éloquent, dit Cicéron, qui sait dire en style simple les choses peu importantes, en style tempéré celles qui le sont davantage, en style élevé, noble, sublime, les grandes choses : *Is igitur erit eloquens qui poterit parva submisce, modica temperate, magna granditer dicere*¹. » Et comme on parle pour ins-

1. *De Oratore*.

truire, plaire et persuader, le style simple convient pour instruire, le style orné avec mesure pour plaire, le style grand, relevé, sublime, pour toucher, émouvoir, enlever les âmes. Mais prenez garde : un style toujours grand, pompeux, orné, fleuri, apprêté, est un défaut : « Les ombres sont nécessaires au tableau pour faire ressortir les couleurs¹. » La recherche dans le style fatigue les gens sensés, les esprits droits qui demandent des expressions simples comme la vérité. Quant au sublime, il vient tout seul, sous l'impression d'une grande idée ou d'une forte passion ; ses visites sont rares ; laissez-le venir. Si vous le cherchez, vous risquez fort de vous perdre dans l'enflure.

Considérée à un autre point de vue, la propriété du style est chose qui vous regarde personnellement. Je veux dire que votre style ne doit pas être une collection d'emprunts faits à des auteurs préférés, un calque plus ou moins bien réussi de leurs tours de phrases et de leurs artifices de langage. Votre style doit

1. CICÉRON, *ibid.*

être *votre style*, c'est-à-dire l'expression propre et originale de votre âme, de votre manière de concevoir les idées, de voir et de comprendre la vérité, de saisir les images, d'être ému par de nobles passions, de sentir le divin tourment de la grâce, source unique et féconde de l'éloquence sacrée.

Je résume les conseils que je viens de vous donner en ces paroles de Cicéron : « Instruire est nécessaire, faire plaisir est doux, émouvoir et fléchir les volontés, c'est le triomphe de l'éloquence : *Docere necessitatis est, delectare suavitatis, movere seu flectere victoriæ est*¹. » Saint Augustin les a largement commentées dans son livre *De Doctrina christiana*² ; elles peuvent servir de règle générale à la composition et à l'ornement du discours.

Vous devez, avant toute chose, vous proposer d'instruire, c'est-à-dire de faire connaître les hautes, profondes, saintes et salutaires vérités dont l'apôtre est le héraut. N'en avez-

1. *De Oratore*, 21.

2. *De Doctrina christiana*, IV.

vous pas reçu le commandement de la bouche même du Sauveur ? *Euntes docete*. Mais remarquez bien qu'on n'instruit pas en chaire comme à l'école. C'est souvent le défaut des jeunes gens qui sortent des études, de se complaire dans un genre raisonneur et purement démonstratif. Leurs discours sont comme des squelettes auxquels il manque la chair et le sang. Rappelez-vous donc, ainsi que le remarque saint Augustin, que tous n'ont pas le goût de la vérité toute sèche, et que, pour la faire agréer, l'art de plaire occupe dans l'éloquence une large place ¹.

Toutefois, défiez-vous du trop vif désir de délecter vos auditeurs par les charmes de votre parole. C'est le goût du siècle, je le sais bien. Non seulement il est avide des agréments de l'éloquence, mais il en aime et en recherche les singularités. Il lui faut du nouveau. « Donnez-nous du nouveau », disait un abbé, jeune école, à un orateur appelé dans une

1. « Propter eos igitur quibus fastidientibus non placet veritas, si alio quocumque modo, nisi eo modo dicatur, ut placeat et sermo dicentis, datus est non parvus etiam in eloquentia locus. » (*De Doctrina christiana*, IV, XIII.)

grande cathédrale pour y prêcher le panégyrique de Jeanne d'Arc. « Jusqu'ici, nous avons toujours entendu la même chose : Domrémy, Orléans, Reims, Rouen ; l'idylle, l'épopée, le triomphe, le martyre, le bras de Dieu dans les destinées de la France, etc... Ne pourrait-on pas rajeunir ces vieilles choses ? — Monsieur l'abbé, répondit malignement l'orateur, je voudrais bien vous faire plaisir. Et pourtant, je ne puis pas dire que Jeanne d'Arc est née à Saint-Flour, qu'elle a battu le Grand-Turc et qu'elle est morte à Bordeaux, noyée dans la Gironde. » Le jeune abbé se tut, et l'orateur put, sans trop déplaire à son auditoire, raconter et commenter la vieille et véritable histoire de Jeanne d'Arc.

Non, ce ne sont pas des choses nouvelles qu'il faut dire. Il suffit, pour plaire, d'exposer, autant qu'on le peut, d'une manière neuve, les vieilles, bonnes et saintes vérités que le chrétien doit connaître et mettre en pratique. Soyez novateurs de forme, et non de doctrine¹.

1. « Cum dicat nove, non dicat nova. » (SAINT VINCENT DE LÉRINS, *in Commonitorio*.)

Mais encore une fois, ne cédez pas au trop vif désir de plaire. Cicéron prétend que « l'éloquence est nulle si elle n'excite pas l'admiration et la surprise : *Eloquentia quæ admirationem non habet, nullam judico* ¹. » Moi, j'estime qu'un homme de Dieu pourra provoquer, sans les chercher, l'admiration et la surprise, s'il est bien pénétré des vérités qu'il prêche. Mais l'admiration et la surprise sont rares. Ce qu'il faut produire surtout, c'est l'intime, douce et tranquille satisfaction d'une âme qui goûte la vérité qu'on lui prêche et qui prend la résolution de la mettre en pratique. Noël Alexandre flagelle cruellement les orateurs qui cultivent immodérément l'art de plaire. Je n'ose pas traduire ses paroles, traduisez-les vous-mêmes : *Longe a sancti Augustini regulis ac præceptis recedunt concionatores illi, qui delectandis duntaxat auditoribus dant operam, adulteris similes, qui voluptatem quærunt, non prolem, adulterantes verbum Dei* ². A supposer que vous ayez ravi votre auditoire et mérité ses louanges, est-ce

1. *De Oratore.*

2. *Institutio concionatorum*, IV, § 22.

bien là le but de la prédication ? « A quoi sert, dit saint Augustin, une clef d'or qui ne peut pas ouvrir la porte des âmes ? Qu'importe une clef de bois, si elle vous donne accès dans le mystérieux sanctuaire où vous devez toucher les cœurs et fléchir les volontés¹ ? »

Voilà le but souverain de l'éloquence sacrée, l'objet suprême de votre zèle et de vos efforts. Réveiller la foi, confirmer la foi, exalter la foi, élever au-dessus des choses de ce monde les aspirations, les désirs et les espérances, allumer dans les cœurs le feu sacré de l'amour de Dieu et du prochain, rendre odieux le vice, aimable la vertu, en un mot, décider les auditeurs que vous aurez instruits à devenir en quelques points meilleurs et plus parfaits, tel est le but pratique que doit viser chaque partie de votre discours. Et pour donner un dernier coup aux âmes, votre péroration, en récapitulant sous une forme vive et pressante les vérités que vous aurez exposées, fera un vigou-

1. « Quid prodest clavis aurea, si aperire quod volumus non potest ? Aut quid obest clavis lignea, si hoc potest, quando nihil quæramus, nisi patere quod clausum est. » (*De Doctrina christ.*, IV, II.)

reux, pathétique et suprême appel aux volontés dont il faut triompher : *Flectere victoria est.*

Votre discours sera bien composé, croyez-le, si, après l'avoir entendu, l'auditeur ne se contente pas de dire : Quel beau talent ! quelle superbe éloquence ! mais s'il se reproche ses erreurs et ses fautes et s'écrie : — J'ai honte de moi-même ! Que Dieu ait pitié de ma misère ! La religion est grande ! La vertu est belle ! Dieu mérite d'être aimé par-dessus toutes choses ! La vie n'est qu'une ombre, un rapide passage ! Allons à la lumière et à la patrie ! Allons au ciel !...

CHAPITRE IX

PASSIONS ET CONVENANCES ORATOIRES

Le but souverain de l'éloquence sacrée, dans le travail et la composition du discours, est de toucher, d'émouvoir les âmes, de fléchir les volontés, de les soumettre au joug de la vérité divine, et de les décider à la pratique des vertus chrétiennes. Mais comment cela, si l'orateur ne parle avec passion aux passions de ceux qui doivent écouter sa parole ? Or, la passion maîtresse d'un homme évangélique, c'est l'amour de Dieu et conséquemment le zèle pour sa gloire et pour le bien des âmes. Cette passion maîtresse, inspirée et guidée par l'Esprit-Saint, saisit, pénètre, agite, exalte toutes les autres passions de l'orateur sacré et les fait parler avec une victorieuse éloquence.

Tout homme véritablement passionné, s'il a

le don de la parole, peut émouvoir et passionner une foule. Mais, comme le remarque fort bien Louis de Grenade : « Entre les mouvements qui se rapportent aux diverses passions de l'âme, les uns sont propres à l'orateur profane, les autres au prédicateur évangélique. Celui-là se propose presque toujours d'exciter les esprits à la compassion et à l'indignation ; mais le prédicateur tâche d'ordinaire de les porter à l'amour de Dieu, à l'espérance en sa miséricorde, à la crainte de ses jugements, à la haine du péché, à la tristesse salutaire, à la joie de l'esprit, à l'estime et à l'admiration des choses divines, au mépris de soi et du monde, à l'humilité de cœur et à la soumission d'esprit¹. »

Voilà ce qu'il faut obtenir de vos auditeurs, et vous ne l'obtiendrez que si l'amour de Dieu et des âmes fait vibrer fortement en vous les cordes sensibles de l'admiration, de la tendresse, de la compassion, de l'espérance, du désir, de l'audace, de l'indignation, de la tris-

1. *Rhétorique ecclésiastique*, V, XIII, § 5.

tesse, de la joie. Nos Livres sacrés, particulièrement les Psaumes, les Prophètes, les Épîtres de saint Paul, vous offrent de magnifiques exemples des accents passionnés de la lyre humaine, mise en mouvement par la souveraine et surnaturelle passion de l'amour et du zèle. Etudiez-les et appliquez-vous à les imiter.

Alors, vous parlerez avec passion des grandes vérités de la foi. Vous vous montrerez si convaincus de leur divine autorité, et si violemment épris de leur transcendance, de leur ordre, de leur harmonie, de leur beauté, que vos auditeurs, convaincus eux-mêmes, se sentiront emportés de l'admiration à l'enthousiasme, de l'enthousiasme à cette noble et sainte fierté de la foi, qui donne à l'âme chrétienne la force de braver le flot des contradictions et des mépris et l'audace de confesser publiquement ses croyances.

Vous parlerez avec passion de la bonté et des bienfaits de Dieu, de l'amour infini dont il nous a donné le témoignage dans l'incarnation de son Fils et dans tous les mystères où s'épanouissent les perfections, la pieuse con-

descendance et la tendresse du Verbe rédempteur, et vous ferez chanter aux cœurs, émus de tant de prévenances de la part d'un Dieu si grand envers ses humbles créatures, une hymne de respectueuse et amoureuse reconnaissance.

Vous parlerez avec passion de la laideur du péché et de l'ingratitude du pécheur, du triste et lamentable état de l'âme dépouillée de la grâce, et mortellement blessée dans ses forces vives, de l'impérieuse tyrannie et de l'esclavage des habitudes perverses, des vices qui déshonorent notre noble nature et la ravalent à l'égal de la bête ; et vous soulèverez dans les âmes pécheresses une tempête de douloureuse indignation, de honte et de haine, qui se résoudra en une explosion de généreuses, audacieuses et fermes résolutions.

Vous parlerez avec passion de la justice divine, de l'étrange et téméraire sécurité de ceux qui spéculent sur ses retards et semblent croire à son éternel sommeil. Vous la montrerez à son réveil, armée d'une infinie clairvoyance pour sonder les cœurs et les reins, d'une rigueur que rien ne pourra fléchir,

quand son heure suprême aura sonné, d'une puissance souveraine qui punira par d'éternels et effroyables supplices le crime de l'impénitence finale. La passion de la crainte vous répondra par des cris de détresse, et du tremblement vous la ferez passer au désir empressé de prévenir par la pénitence le jugement et les sévices d'un Dieu vengeur.

Vous parlerez avec passion de la miséricorde infinie qui attend le pécheur, va au-devant de lui et le poursuit sur tous les chemins où il s'égare. Vous montrerez cette miséricorde embrassant la justice sur l'arbre sanglant de la croix. Vous ferez parler les douleurs, les plaies, le sang du Sauveur. Vous ferez entendre les gémissements et les tendres appels de son cœur aux âmes endurcies, découragées, prêtes à se désespérer; et, dans ce cœur, vous offrirez à tous les ingrats et à tous les prodigues un refuge où ils pourront renaitre à l'espérance et goûter les joies du pardon.

Vous parlerez avec passion de la haine, des ruses et de la puissance de l'éternel ennemi du genre humain, le démon; vous éventerez

ses pièges et ses tentations ; vous démasquerez son docile et perfide ministre au département de l'iniquité, le monde, son esprit, ses maximes, ses scandales, ses séductions ; vous irez chercher, dans les bas-fonds de la nature humaine, les penchants et les instincts pervers qui leur servent de complices ; et ainsi, vous provoquerez dans l'âme chrétienne cette profonde et constante aversion qui la tient en alerte et en armes contre les infatigables ennemis de son salut et de sa perfection.

Vous parlerez avec passion de la beauté et des charmes de la vertu, ennoblie et sanctifiée par la grâce de Dieu, des douces et glorieuses satisfactions qu'elle procure à l'âme, de son empire sur les cœurs, de ses salutaires influences dans la société et aussi des sacrifices qu'elle impose à ceux qui la veulent grande, parfaite, héroïque. Mais surtout, vous parlerez avec passion de la divine charité, qui reçoit d'en haut ses inspirations et se répand sur toutes les misères de l'âme et du corps en ondée de bienfaits. Par vos pressants appels vous stimulerez les pures affections, les nobles désirs, les saintes audaces, et les

concentrerez en une passion unique et souveraine, la passion du *bien faire*.

Vous parlerez avec passion des misères et des tristesses de la vie présente, de l'insuffisance, de la fragilité, de l'instabilité des pauvres petits bonheurs que nous poursuivons ici-bas. Vous réveillerez les cœurs qui languissent et sommeillent auprès des créatures, et leur montrerez, dans le monde meilleur où nous appelle et nous attend le souverain bien, la fin de tous les maux, la plénitude de toutes les joies, l'éternité de tous les bonheurs, la récompense magnifique et surabondante de toutes les vertus et de tous les mérites. Et ainsi vous inspirerez à l'âme chrétienne la tristesse de son exil, le mépris des choses de ce monde et ferez chanter à toutes ses espérances et à tous ses désirs un sublime *Sursum corda !*

Bref, quel que soit le sujet que vous traitiez, vous parlerez avec toutes vos passions à toutes les passions de votre auditoire.

Mais, me direz-vous, comment se passionner, dans la composition d'un discours, quand

on est seul ? Nous comprenons l'orateur qui, mis en présence d'une foule attentive, s'efforce de l'émouvoir et lui renvoie en accents passionnés le choc qu'il reçoit de son attention et de ses émotions. Mais, dans la solitude et le silence du cabinet, il est difficile de faire appel à des passions qui ne rencontrent que le vide devant elles.

Vous vous trompez, mes amis, le vide vous pouvez le remplir, la solitude vous pouvez la peupler, le silence vous pouvez le rompre dans une conversation animée. Ne vous ai-je pas dit, au chapitre *Du don de la parole*, « qu'un homme doué d'une imagination vive et d'une âme véritablement et saintement passionnée avait le pouvoir d'évoquer devant soi l'auditoire auquel il doit s'adresser, de le voir, de lui parler en écrivant, de converser avec lui, de deviner ses impressions et d'en profiter pour échauffer son discours » ? N'y a-t-il pas un homme éternel et universel dont vous devez connaître les besoins, les misères et les passions ; un homme de votre temps que vous savez engagé dans une lutte formidable d'erreurs, de préjugés, d'illusions, de

séductions, de scandales, qui mettent sa foi et sa vertu en péril, si déjà elles n'ont pas reçu de mortelles atteintes?... Eh bien ! c'est cet homme éternel et universel, cet homme de votre temps qu'il faut évoquer et faire vivre sous vos yeux. Regardez-le bien ; saisissez-le par votre parole ; empêchez-le de fuir et de s'égarer au dehors, faites-le rentrer en son âme, et là, mettez-le en présence de lui-même et parlez-lui comme l'Apôtre veut qu'on parle : *Insta opportune, importune, argue, increpa, obsecra*¹. Aucune prédication, dit un saint abbé, n'est plus salutaire que celle-là : *Nulla prædicatio mihi salubrior videtur quam illa quæ hominem sibimet ostendat et foras extra se sparsum in interiori suo, hoc est in mente restituat, atque eum coarguens quodam modo depictum ante faciem suam statuât*².

Et maintenant, vous me demandez comment peut s'exprimer la passion. — De bien des manières. Tel orateur met toute sa pas-

1. II Tim., iv, 2.

2. GUIBERT, abbé de Nogent (traité : *Quo ordine sermo fieri debeat*).

sion dans un raisonnement qui vit, se meut, progresse, se précipite, triomphe et communique à ceux qui l'écoutent sa profonde conviction. C'était, nous l'avons vu, la manière de Bourdaloue. Tel autre, comme Bossuet, emploie sa belle imagination à peindre les choses au vif et à leur donner du relief. Il a l'enthousiasme de la vérité et de la vertu, et cet enthousiasme déborde dans les magnifiques élans de sa pensée, la poésie, la pompe, la sublimité de son langage. En général, et pour tous ceux qui parlent en public, la passion s'exprime par les exclamations, les invocations, les évocations, l'ironie, la menace, l'interpellation, l'interrogation, les pressantes instances, les désirs vivement exprimés, les prières, les tendres adjurations.

Mais remarquez, je vous prie, que les exclamations et les invocations trop multipliées deviennent fatigantes et s'énervent en se prolongeant; qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'une évocation ou prosopopée, si elle est mal amenée et ne met pas le comble à une émotion déjà préparée; que l'ironie, pour ne pas blesser, doit être prudente et circons-

pecte, viser les choses plutôt que les personnes ; que la menace vous donnerait l'air d'un homme en colère, si elle n'était grave, mesurée et fortement appuyée sur l'autorité de Dieu qui, seul, ne menace jamais en vain, parce que, seul, il est tout-puissant.

Quant à l'interpellation et à l'interrogation, considérez-les comme une des plus puissantes ressources de la passion. Elles vous rapprochent de votre auditoire et engagent entre vous et lui une sorte de corps à corps dont le résultat est de vous rendre maîtres des âmes, de les faire penser, sentir, vouloir avec vous et comme vous. Dussiez-vous ne pas obtenir ce complet triomphe, soyez sûrs que vous intéresserez et ferez vivre vos auditeurs. « L'interrogation et les réponses qu'on lui donne, dit Louis de Grenade, sont comme une espèce de dialogue qui fait que les esprits, au lieu d'être fatigués, comme il arrive quelquefois, à suivre le fil d'un discours impétueux, se trouvent agréablement soulagés par cette variété. Elle réveille leur attention, lorsque entendant les doutes et les difficultés que le prédicateur se propose à

lui-même, ils sont comme contraints d'entrer avec lui dans les mêmes doutes et les mêmes difficultés et d'en attendre la réponse avec avidité, se laissant ainsi attirer et gagner par l'agrément de cette diversité de demandes et de réponses ¹. »

Mieux que l'interpellation et l'interrogation, les désirs vivement exprimés, les chaleureuses instances, les prières, les tendres adjurations, ont le don d'émouvoir et de captiver les âmes. C'est la passion qui sort du cœur pour parler aux cœurs; c'est l'amour qui va chercher l'amour. En voyant combien vous les désirez, en entendant les amoureux appels, les supplications d'un homme qui se met en quelque sorte à genoux devant elles pour les conjurer de revenir à Dieu, de se donner à lui, de chercher en lui la paix, la joie, l'honneur, la gloire, tous les vrais biens du temps et de l'éternité, comment les âmes ne seraient-elles pas profondément touchées? L'amour divin, dont elles entendent les accents et reçoivent

1. LOUIS DE GRENADE, *Rhétorique ecclésiastique*, V, XIII, § 5.

les effluves dans la passion maîtresse qui vous anime, triomphe de leurs résistances plus sûrement que les plus puissantes raisons et les plus magnifiques développements oratoires. Faire sentir aux âmes qu'on les aime avec passion, c'est le dernier mot de l'éloquence, le chant de la harpe sainte qui endort les mauvais instincts, attendrit les cœurs et rend dociles les volontés.

Voilà qui est entendu, vous parlerez avec passion. Mais n'oubliez pas que les passions oratoires doivent être réglées par les convenances : convenances de personnes, de choses, de temps et de lieu.

Convenances de personnes pour l'orateur d'abord. « Il n'y a pas d'éloquence, dit saint Augustin, si la personne de l'orateur ne convient pas : *Nec jam dicenda est eloquentia, si persona non congruat eloquentis*¹. »

Or, la suprême convenance de l'orateur chrétien, c'est qu'il se montre tel qu'il doit être : apôtre et véritablement homme de Dieu.

1. *De Doctrina christiana*, VI.

N'est point apôtre le prédicateur qui semble ne compter que sur les misérables avantages de son extérieur : sa figure agréable et bien soignée, ses mains fines et son geste élégant, sa voix sympathique, le détachement bien senti de certaines phrases et de certains mots, voilà son bagage oratoire. Il plaît aux mondains et aux femmes légères, mais il étonne et contriste les auditeurs chrétiens.

Chez un autre, la pensée est nette et se porte bien, sans qu'elle soit de noble race. Il l'habille avec décence, quelquefois avec luxe. Sa phrase ornée, pleine de recherche, séduit l'oreille; on l'écoute avec plaisir pendant qu'il s'admire lui-même en son auditoire qui lui sert de miroir. Hélas ! il reçoit dans son contentement sa vaine récompense.

Celui-ci aime à danser sur le fil d'une proposition hasardée. Les abîmes de l'erreur s'ouvrent de chaque côté, il n'en a cure. Des phrases compromettantes le font pencher à droite ou à gauche ; un mot heureux le redresse. Il amuse, il donne des émotions, mais après cela ? — Rien que la déconsidération de la parole de Dieu.

Celui-là veut des effets. — Des effets ! que ce soit bien ou mal, il n'importe ; il lui faut des effets. Il enfle, il exagère, il affuble la vérité d'excentricités de mauvais goût auxquelles les simples et les badauds se laissent prendre ; bref, il gâte à plaisir de riches facultés.

Un autre, trop en lui-même et dans les belles choses qu'il contemple, s'élève et plane au-dessus de son auditoire. On admire son vol majestueux et la puissante envergure de son esprit. Il échappe quelquefois aux regards, mais on attend qu'il descende, et l'on est heureux de le voir reparaitre. C'est un bel oiseau ; Dieu veuille qu'il ne se perde pas dans les hauts déserts de la vaine gloire.

Je vous en prie, orateurs chrétiens, ne soyez pas de ceux-là ; soyez apôtres. — L'apôtre ne voit en lui-même que le fil fragile et vulgaire dont le Père se sert pour attirer les âmes à son Fils. Il exploite avec ardeur, au profit de son œuvre sainte, tous les dons de la nature et de la grâce. Amour de Dieu, amour des âmes, c'est sa devise ; glorifier Dieu, sauver, perfectionner, sanctifier les âmes, c'est son

but. Il y marche franchement et avec un complet oubli de lui-même. C'est le vent, on ne le voit pas, et cependant il caresse, il rafraîchit, il tourmente, il déracine. C'est la lumière ; on ne la voit pas, et cependant en elle on voit toutes choses. C'est la chaleur ; on ne la voit pas, et cependant elle pénètre, réjouit et réchauffe le sang. C'est l'électricité ; on ne la voit pas, et cependant elle fait vibrer les nerfs et agite le corps de secousses qui lui font demander grâce. On ne dit de l'apôtre : Quel homme de Dieu !... que pour revenir au Dieu de cet homme, le mieux aimer et le mieux servir.

Voilà ce que vous devez être et paraître pour exercer convenablement le ministère de la parole de Dieu. Il importe peu que vous soyez richement ou médiocrement doués par la nature. Prenez votre juste mesure et n'exagérez pas vos moyens. Si vous vous sentez capables de porter une forte armure, prenez-la, mais si elle vous gêne, contentez-vous de la panetière et du bâton. On tue les Philistins avec la fronde de David aussi bien qu'avec l'épée de Saül, quand on combat uniquement

pour Dieu, pour sa gloire et sous sa sainte garde. L'apôtre qui n'a que de petits moyens ne cherche pas à les dépasser, ce qu'il dit ne sort pas de l'ordinaire, mais c'est bon, cordial, pieux, sensé, parfaitement intelligible et capable d'instruire, d'édifier, de faire du bien aux âmes. Vous, mes amis, si vous voulez tous travailler dans le grand genre et (comme on le dit prétentieusement) mettre votre prédication à la hauteur de l'esprit moderne, vous risquez fort de dire des sottises que personne ne comprendra, vous moins que personne.

Après avoir considéré les convenances oratoires dans la personne de l'orateur chrétien, considérez-les dans la personne de ses auditeurs. « Les mêmes discours ne conviennent pas à tous, dit saint Grégoire le Grand ; il faut adapter sa parole aux qualités de ceux qui l'écoutent : *Non una eademque exhortatio cunctis congruit. Pro qualitate audientium, formari debet sermo doctorum.* » Le saint docteur fait suivre cet avis d'une longue énumération de personnes auxquelles il applique trente-six admo-

nitions que vous pourrez lire utilement dans la troisième partie du traité qu'il intitule : *Liber curæ pastoralis*. Je ne relèverai ici que les plus importantes.

Et d'abord, sachez que la grande majorité des auditoires se compose d'illettrés, de braves gens d'intelligence médiocre, parmi lesquels se rencontrent quelques esprits distingués, généralement peu cultivés au point de vue religieux. Tout ce monde a besoin d'une parole claire et d'un enseignement que tous puissent comprendre. Prenez la mesure de leur force intellectuelle et de leur culture religieuse, et n'allez pas plus haut : *Imperitis altiora prædicari non debent, quam eorum captus et vires ingenii ferant*¹.

Vous avez de plus hautes ambitions et vous me dites, avec certaines gens qui cherchent, dans la parole publique, la satisfaction de leur amour-propre, plus que l'utilité de leur auditoire : « La prédication dans un siècle de sciences doit être une prédication savante ».

1. NATALIS ALEXANDER, *Institutio Concionatorum*, VIII, n. 13.

Détrompez-vous, mes amis, le XIX^e siècle n'a pas donné à la masse des esprits la vertu de comprendre, mieux que les générations qui nous ont précédés, les vérités religieuses, et les bribes de sciences humaines dont vous farcirez vos discours ne leur en donneront pas l'intelligence. Il en est de la prédication savante comme de la musique savante, c'est ennuyeux pour le commun des mortels. Ajoutez à cela que le prédicateur s'expose aux plus ridicules quiproquos. Je vais vous en donner deux exemples.

Un jeune religieux, nouvellement sorti des études, s'avisa de parler, avec grand luxe de démonstrations scolastiques, du rôle de l'humanité de Jésus-Christ dans les opérations théandriques. Une brave femme l'aborde après son sermon : « O mon Père, dit-elle, comme vous avez bien parlé !... Comme vous avez bien dit la vérité à tout ce monde-là ! » — L'orateur se rengorge, il a été profond et on l'a compris ! — « Oh ! oui, continue la vieille, vous avez joliment bien fait de prêcher l'humanité. Il y en a tant et tant qui n'ont pas l'ombre d'humanité ! »

Un autre s'est épris de la physiologie. Il en veut particulièrement à la cellule-mère, d'où le matérialisme prétend tirer toutes choses, et trouve le moyen de la faire comparaître dans la plupart de ses discours. — « Oh le bon religieux ! s'écrie une de ses ferventes admiratrices ; comme il est pieux ! comme il aime sa cellule ! Il en parle sans cesse. »

Naïf ou vaniteux, l'homme à la prédication savante est souvent payé de la peine inutile qu'il se donne, en monnaie d'imbécile.

Ne croyez pas, cependant, que je veuille proscrire ce que l'on peut appeler la prédication savante. Il y a des auditoires d'élite presque entièrement composés de gens intelligents et instruits auxquels elle convient. Mais en les nourrissant d'une doctrine religieuse plus relevée, plus profonde, plus complète, gardez-vous bien de faire des incursions téméraires dans le vaste champ des sciences humaines qu'ils connaissent mieux que vous, et de vous exposer ainsi à ce qu'ils pensent et disent que vous n'y entendez rien. C'est assez qu'ils soient convaincus, en vous écoutant, que vous n'ignorez pas les objections dont s'arme

la science humaine contre la vérité catholique, que vous savez les résoudre et surtout que vous possédez à fond votre science à vous, la science sacrée, contre laquelle leur raison ne se révolte que parce qu'ils ne l'ont jamais étudiée sérieusement. Même en déployant dans de hautes et fortes considérations toutes les ressources de votre savoir, tenez compte de l'inexpérience religieuse de vos auditeurs, si intelligents qu'il soient ; ne vous engagez pas dans des discussions d'école, ni dans ces profondes questions sur lesquelles se partagent les sentiments et les opinions des théologiens ¹. Par contre, lorsque vous vous adressez à un auditoire de petites gens, ne vous imaginez pas qu'ils vous sauront gré d'abaisser jusqu'à la trivialité vos pensées, vos images et votre langage. Cette manière de faire leur semble une marque de mésestime ou de mépris. Ceux qui n'ont que des pensées basses et vulgaires,

1. « Subtiliores quæstiones apud imperitam multitudinem ne attingat, aut theologicis ratiocinationibus e schola petitis, quas pauci intelligunt, concionem impleat. Profundiores quæstiones premat silentio et scholarum disceptationi relinquat. » (NATALIS ALEXANDER, *Institutio concionatorum*, III, n° 16.)

comme ceux qui parlent mal, ne sont pas insensibles, croyez-le bien, aux charmes d'un enseignement qui les élève et d'une parole qui flatte agréablement leurs oreilles.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, sur bien des questions, la prédication qui convient aux réunions d'hommes et de jeunes gens n'est point celle qui convient aux réunions de femmes et de jeunes filles ; que ceux qui marchent dans la voie des conseils évangéliques ne doivent pas être traités de la même manière que ceux qui se traînent péniblement dans la voie des commandements de Dieu ; enfin, que vous devez avoir égard aux différentes conditions sociales de vos auditeurs. Sur ce dernier point je vous ferai une remarque importante.

Il arrive assez fréquemment, aux jeunes prédicateurs surtout, lorsqu'ils s'adressent à des serviteurs ou à des maîtres, à des pauvres ou à des riches, de manquer aux convenances en insistant maladroitement sur les misères des uns, sur la hauteur, la dureté, l'injustice des autres. Les serviteurs et les pauvres sont humiliés et malheureux, c'est vrai. Mais pourquoi les aigrir par des peintures trop vives de

leur triste condition, et les exciter ainsi à la révolte et à la haine contre ceux auxquels ils attribuent leurs maux ? Les maîtres et les riches sont souvent hautains, durs et injustes, c'est vrai. Mais pourquoi froisser et irriter leur orgueil ? pourquoi les affermir dans leurs mauvaises dispositions par des reproches intempérants dont aucune considération n'adoucit l'âpreté et la rigueur ? Laissez cette odieuse besogne aux tribuns dont l'éloquence sauvage n'agite les passions de désordre que parce qu'ils espèrent en profiter. Mais vous, hommes apostoliques, ne vous apitoyez sur les misères des pauvres gens que pour les consoler, en leur rappelant les profondes humiliations de *Celui qui est venu pour servir* et que l'univers adore comme le divin Roi des pauvres, en faisant ressortir le mérite d'une humble et généreuse soumission aux décrets de la Providence, en montrant dans les cieux la magnifique et éternelle couronne de gloire et de félicité qui doit récompenser les abaissements et les souffrances de cette vie passagère. Si vous rappelez aux maîtres et aux riches leurs devoirs, efforcez-vous d'attendrir leur cœur

par le douloureux spectacle des humiliations et des maux dont ils ne se rendent pas compte et que souvent ils ignorent ; faites-leur ambitionner l'insigne honneur d'être auprès des petits et des malheureux les représentants et les ministres bienfaisants du Dieu libéral et miséricordieux qui les a comblés de ses dons.

Enfin, prenez pour règle cette maxime : « Que les convenances du discours, selon les dispositions d'esprit, la condition, les mœurs, la capacité des auditeurs, doivent être commandées et dirigées par la charité¹ », qui, selon la parole de saint Augustin, « n'est ennemie de personne, mais est une mère pour tous : *Nulli inimica, omnibus mater*². »

Quant aux convenances des choses que vous avez à dire, je vous renvoie au chapitre vi^e de cet ouvrage, où j'ai traité de la matière prédicable, en vous faisant remarquer qu'il est

1. « Illa concionis attemperatio ad ingenia, conditionem, mores, captumque auditorum, a caritate imperari debet ac dirigi, ad cujus finem concionator debet referre quæ dicit et modum ipsum dicendi. » (NATALIS ALEXANDER, *Institutio concionatorum*, VIII, n° 44.)

2. *De catechizandis rudibus*.

une chose dont vous ne devez jamais parler, si ce n'est pour l'évidente utilité et l'édification des fidèles qui vous écoutent, cette chose, c'est vous-mêmes. Lorsque l'apôtre saint Paul parle de lui-même, de sa mission, de ses travaux, de ses peines, des grâces qu'il a reçues de Dieu, ce n'est pas par vaine ostentation, mais pour s'effacer derrière l'autorité suprême à laquelle doivent se soumettre tous les esprits et toutes les volontés ; pour faire ressortir l'immense miséricorde de Celui qui l'a choisi et appelé, et pour inviter tous les cœurs à adorer et à bénir la merveilleuse puissance qui le soutient dans ses infirmités. Toute parole tendant à vous exalter et à vous faire valoir est un coup funeste porté à l'estime et à la considération dont vous devez jouir, pour assurer les fruits de votre ministère.

En parlant des autres, évitez avec soin toute exagération. Dans les panégyriques et les éloges, par exemple, ne donnez pas à votre personnage plus d'importance qu'il n'en doit avoir. N'en faites pas, comme cela arrive parfois, le pivot d'un siècle ou d'une époque.

Si vous avez à traiter des questions difficiles,

flattez adroitement l'intelligence de vos auditeurs, et montrez-leur que vous les estimez capables de vous comprendre. Ainsi vous les engagerez à vous prêter une plus vive attention, et à faire des efforts pour suivre des considérations et des raisonnements qui, autrement, les auraient promptement lassés et découragés.

Avez-vous à dire des choses délicates qui pourraient troubler les saintes ignorances de certaines âmes : usez de réticences et d'habiles sous-entendus ; voilez pudiquement votre pensée et ne la laissez pénétrer que par ceux à qui vous pouvez dire, comme le divin Maître : « Que celui qui est capable de comprendre, comprenne : *Qui potest capere capiat*¹. »

Si vous êtes obligés d'être sévères et quelquefois durs, recourez au procédé que les anciens appelaient la *prolepse*. Prenez vos précautions, excusez-vous à l'avance, protestez de la droiture et de la bienveillance de vos intentions, et prévenez ainsi la mauvaise opinion, le mécontentement, les reproches de ceux

1. Matth., xix, 12.

qui se sentiraient atteints par votre parole.

Enfin, quoi que vous ayez à dire, sachez vous borner et ne pas fatiguer vos auditeurs par le trop-plein et la longueur de vos discours : *Caveat concionator ne rerum multitudine dicendarum gravet auditores aut prolixitate sermonis sit ipsis fastidio*¹.

Vous êtes trop intelligents pour ne pas comprendre que dans la prédication, il faut avoir égard aux convenances de temps. Il y a des époques de l'année que l'Eglise appelle le temps favorable, les jours de salut : *tempus acceptabile, dies salutis* ; tels que les avents, les carêmes, les missions, les retraites ; dans ces circonstances, vous devez déployer un plus grand zèle et vous montrer plus pressants auprès des âmes que Dieu appelle et que vous désirez ramener à lui. Mais élargissons cette notion des convenances de temps et appliquons-la au siècle et aux jours dans lesquels nous vivons.

« L'homme des vérités éternelles, dit le Père

1. NATALIS ALEXANDER, *Institutio concionatorum*, IV, n° 26.

Longhayé, a besoin d'être l'homme de son temps ¹. » Il doit connaître les erreurs dont souffrent les âmes, les passions qui les agitent, les actes par lesquels elles se manifestent, les formes qu'ont prises les convoitises et les misères qu'elles engendrent. Mais, entendez-le bien, cela ne lui donne pas le droit de tout voir, de tout expérimenter, et de parler un langage capable de surprendre et de scandaliser dans une bouche sacerdotale.

Non seulement l'apôtre doit connaître son temps, il doit l'aimer, mais avec la prudence du sage qui se tient en garde contre de coupables complaisances. C'est une triste parole que celle tombée de la bouche d'un orateur sacré : « J'aime tout de mon temps, jusqu'à ses défauts. » Aimez votre temps par le bon côté, où il est accessible encore aux vérités divines que vous êtes chargés d'enseigner. Ne vous laissez point aller à ces accès d'humeur noire qui donnent à de justes reproches des airs de malédiction. Ne vous irritez point contre les erreurs et les vices des modernes

1. *La Prédication*, II^e partie : *Les lois*, I, § 2.

générations, si abominables et monstrueux qu'ils vous paraissent, jusqu'à désespérer de les guérir, mais, comme on l'a fort bien dit : « Regardez l'homme actuel avec les yeux et le cœur de Jésus, afin d'atteindre en lui, en toute force et douceur, l'homme éternel, le chrétien de toutes les époques, le fond même de la nature humaine et de l'âme baptisée. C'est là qu'il faut aller saisir la victoire ; c'est uniquement pour cela que l'actualité peut avoir quelque mérite et quelque prix¹. »

Toutefois, dans l'actualité, sachez vous contenir. Ne l'exagérez ni dans vos idées ni dans votre langage, et surtout ne vous troublez pas si vous entendez dire par certaines gens que votre prédication manque de *modernité*. Cela prouve tout simplement que vous n'avez pas cessé d'être évangéliques. La *modernité* que prônent nos critiques n'est guère, en fin de compte, qu'un ensemble de lâches et funestes concessions faites à l'opinion, aux illusions, aux préjugés, au relâchement et au mauvais goût du siècle.

1. R. P. LONGHAYE, *op. et loc. cit.*

Avec les convenances du temps, observez les convenances de lieu. N'oubliez pas que la prédication se fait dans un lieu saint où les âmes peuvent être profondément émues, mais où le respect et le recueillement ne doivent être troublés par aucune agitation tumultueuse. Si le sourire discret y est permis, l'hilarité bruyante y est déplacée; si l'approbation se manifeste dans le rayonnement de la physionomie, elle ne doit point éclater en bravos et en applaudissements. C'est le devoir de l'orateur sacré, surpris par de pareilles explosions, de les réprimer gravement et modestement. Le Père Lacordaire calmait l'enthousiasme de ses auditeurs par ces paroles : « N'applaudissons pas, Messieurs, la parole de Dieu ; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la ; c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui¹. » Un autre religieux de notre Ordre, après les désastres de la guerre de 1870 et les crimes de la Commune,

1. Conférences de Notre-Dame (quarante-cinquième conférence).

adressait à l'auditoire de Notre-Dame, qui l'avait applaudi, cet avertissement : « Messieurs, toute explosion extérieure de nos sentiments, en dehors de la prière, fait de l'Église un lieu profane. Dans un lieu profane, l'approbation peut s'exprimer ouvertement, parce que l'improbation a les mêmes droits ; dans un lieu sacré, il n'en peut être ainsi, car si les uns applaudissent, pourquoi d'autres ne contrediraient-ils pas ? L'Église, demeure du recueillement et de la paix, deviendrait un séjour de trouble et de confusion. Je ne puis accepter cette perspective. Ne m'attristez donc plus par des manifestations bruyantes. Si j'ai besoin d'être soutenu par vos sympathies, je les vois dans vos yeux, qui parlent mieux et plus fort que vos mains. »

Je sais bien que certaines questions d'actualité, traitées avec esprit et avec passion, ont le don de faire sortir l'auditoire de ses gonds. Ces questions, réservez-les pour des lieux neutres où vous et vos auditeurs serez plus à l'aise, tout en ayant soin, comme je vous l'ai recommandé, d'y faire entendre la note chrétienne et évangélique.

Et maintenant, résumez ce chapitre, ainsi que le précédent, dans cette conclusion que j'emprunte à saint Augustin : Composition et ornements du discours, passions et convenances oratoires, tout doit être étudié, disposé, ordonné, de manière à ce que l'orateur soit écouté avec intelligence, plaisir et docilité : *Ut intelligenter, ut libenter, ut obedienter audiat¹.*

1. Lib. IV, *De Doctrina christiana*, IV.

CHAPITRE X

DISPOSITIONS DE L'ÂME ET SECOURS DIVINS

Votre discours est consciencieusement travaillé ; tout y est prévu et disposé pour obtenir le résultat que vous avez en vue ; et cependant, ni l'attrait ni la force de votre parole ne peuvent vous assurer l'obéissance des âmes, si votre vie ne prêche pas en même temps que votre bouche. « Si grande que soit l'éloquence de celui qui enseigne, dit saint Augustin, sa vie a plus d'autorité que sa parole pour imposer à ceux qui l'écoutent une docile attention : *Habet, ut obedienter audiatur quantacumque granditate dictionis, magnum pondus vita docentis*¹. »

Veillez donc sur les dispositions de votre âme ; que ces dispositions se manifestent par

1. *De Doctrina christiana*, lib. IV, xxvii.

des mœurs irréprochables, et ce qui vaut mieux, par toutes les vertus parfaites qui conviennent à un apôtre. Une des conditions de l'éloquence est de n'avoir pas à se mépriser soi-même, et de ne pas s'exposer à être méprisé des autres : *Granditer dicit qui non contemptibiliter vivit*¹. — Si cela est vrai de toute éloquence, combien plus de celle qui a pour but d'éclairer les âmes, en leur faisant connaître et goûter la parole de Dieu, de les corriger de leurs vices, défauts et imperfections, de les exciter aux généreux combats de la vertu, de leur montrer le chemin du ciel et les préparer à l'ineffable et éternelle récompense que Dieu promet à ses élus.

Plus il y aura d'indignité dans votre vie, plus votre parole sera comme enchaînée et incapable de ces saints tressaillements qui émotionnent et convertissent les âmes. N'entendrez-vous pas au fond de votre conscience ce sévère reproche de Dieu : « Pécheur, pourquoi oses-tu parler de mes commandements et recommander mon alliance, toi qui, dans ta

1. *De Doctrina christiana*, lib. IV, xxvii.

conduite, détestes ma loi et rejettes derrière toi ma parole¹. » Et alors, aurez-vous le courage de tonner contre des péchés, des vices, des habitudes, auxquels vous donnez l'hospitalité dans votre âme?... de flétrir et de réprouver des passions dont vous êtes les tristes victimes? d'inspirer la crainte des jugements de Dieu qui vous condamnent, la terreur des châtiements que vous méritez?... de faire l'apologie des vertus dont vous n'avez pratiquement nul souci?... d'engager les âmes à la marche en avant, au progrès spirituel, quand vous vous traînez misérablement dans l'ornière d'une vie tiède et déshonorée par mille imperfections?... Et à supposer que vous ayez ce courage, ou plutôt cette audace, pourrez-vous donner à votre parole un accent de sincérité qui fasse oublier que vous n'exercez en somme qu'un vulgaire métier de parleur?...

Non seulement une vie déflorée par le péché enchaîne votre parole, elle la déconsidère dans

1. « Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas et testamentum meum per os tuum ? Tu vero odisti disciplinam et projecisti sermones meos retrorsum. » (Ps. 44.)

l'estime de ceux à qui vous l'adressez. Quelque soin que vous preniez d'en déguiser les côtés répréhensibles, ils se feront jour par quelque endroit ; et bien que le Sauveur ait invité la foule enseignée à écouter ce que disent les docteurs et ne pas faire ce qu'ils font, elle est toujours prête à s'armer des défauts de ceux qui l'enseignent pour excuser ses résistances et les lenteurs de sa conversion, et à répondre à leurs consultations et prescriptions de salut : « *Medice, cura te ipsum* : Médecin, guéris-toi toi-même. »

Donc, vous qui voulez purifier les autres, purifiez-vous vous-mêmes, dit saint Grégoire le Grand : *Oportet prius mundari quam mundare*. Tout en ayant soin de ne pas contrister en vous l'Esprit-Saint par des fautes graves, ne commencez jamais une prédication sans vous humilier profondément devant Dieu, lui demandant, par la pénitence sacramentelle et extrasacramentelle, avec le pardon de vos fautes, la grâce insigne de n'être pas, par votre vie, un obstacle à la conversion et au salut des âmes.

C'est très bien que l'imperfection de votre

vie n'enchaîne pas et ne déconsidère pas votre parole, mais il y a mieux. Il faut que votre piété, la pureté de vos mœurs, l'éclat de vos vertus, soient pour vous une recommandation, pour les fidèles un entraînement. Si vous êtes jeunes, vous n'avez encore ni le prestige de l'âge, ni le prestige de l'expérience, ni le prestige d'un long, brillant et fructueux ministère. Qu'à cela ne tienne. Personne ne méprisera votre jeunesse, si, comme le veut l'Apôtre saint Paul instruisant son disciple Timothée, vous êtes l'exemple des fidèles par la gravité et la discrétion de vos paroles, votre tenue et manière de vivre, votre charité, votre foi, votre chasteté¹. Du reste, eussiez-vous tous les prestiges humains, aucun ne vaudra le prestige de vos vertus. « C'est plus par leurs actes que par leur parole, dit saint Grégoire le Grand, que les prédicateurs s'imposent à l'attention des peuples. L'exemple d'une vie sainte qui entraîne les âmes à leur suite est plus efficace que les

1. « Nemo adolescentiam tuam contemnat, sed exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in caritate, in fide, in castitate. » (I Tim., iv, 12.)

discours qui montrent le chemin du ciel... Dans les luttes de la vie chrétienne, ils ne recruteront des combattants qu'en pratiquant d'abord ce qu'ils prêchent¹. » N'est-ce pas l'exemple que leur a donné le divin Capitaine de la milice chrétienne, qui « commença par agir avant d'enseigner : *Cœpit Jesus facere et docere*². » — Vous avez pour mission de faire connaître et aimer Jésus-Christ, d'obtenir la soumission des esprits à son enseignement, des volontés à sa loi : quel meilleur moyen que d'imiter Jésus-Christ, que de vous revêtir et de vous pénétrer de Jésus-Christ? Demandez donc à Dieu la grâce d'entrer dans ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*³, et de manifester, jusque dans votre chair mortelle, la perfection de sa sainte vie : *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*⁴.

1. « Prædicator quisque plus actibus quam vocibus insonet, et bene vivendo vestigia sequacibus imprimat quam loquendo quo gradientur ostendat... Ibi ergo Christo duce ad bellum procedunt qui hoc quod ore annuntiant opere ostendunt. » (*Curæ pastoralis*, III, VI.)

2. Act., I, 1.

3. Philip., II, 5.

4. II Cor., IV, 11.

Vous entrerez dans les sentiments de Jésus-Christ en purifiant vos intentions. Rappelez-vous ici ce que je vous ai dit des sources de la science sacrée¹, avec quel soin le divin Maître nous fait remonter de sa parole au principe éternel et infini de toute vérité et de toute autorité. — Sa doctrine, dit-il, n'est pas la sienne, mais celle du Dieu qui l'a envoyé. — Son Père, qui l'a envoyé, a réglé par son commandement tout ce qu'il doit dire et enseigner. — Il ne parle que comme son Père lui a dit de parler. — Pourquoi ce luxe d'humilité et de déférence? Parce que Jésus-Christ, suprême Docteur des âmes enseignantes et enseignées, a voulu, avant de quitter le monde, apprendre aux apôtres des siècles futurs à se laisser diriger et conduire par l'Église, chargée de continuer jusqu'à la fin des siècles sa mission doctrinale. Entendez-le bien, votre doctrine ne doit pas être la vôtre, mais celle de l'Église qui vous envoie. — L'Église règle par ses ordres ce que vous devez dire et enseigner. — Vous devez parler comme l'Église

1. Cf. *La science sacrée, ses sources*, II.

vous dit de parler. Car, qui écoute l'Église écoute Jésus-Christ, qui méprise l'Église méprise Jésus-Christ. Tenez-vous donc en garde contre la recherche de toute nouveauté dans la doctrine ; n'ayez pas d'autre intention que de penser et parler comme pense et parle l'Église. Et cela, non seulement quand il s'agit des dogmes qu'elle a définis, mais même quand il s'agit de ces vérités spéculatives et pratiques sur lesquelles elle a exprimé à plusieurs reprises et si clairement son sentiment, qu'il est impossible de n'en pas tenir compte sans blesser profondément le sens chrétien, et plus encore l'esprit apostolique.

Vous entrerez dans les sentiments de Jésus-Christ en vous désintéressant complètement de votre propre gloire, pour ne chercher dans le ministère de la parole que la très haute et très pure gloire de Dieu. Le divin Prédicateur vous y invite par son exemple : *Ego non quæro gloriam meam*. Comme lui, n'attendez rien des hommes, mais tout de Dieu : *Est qui quærat et judicet*¹. La préoccupation des succès humains

1. Joan., VIII, 50.

nuira fatalement à la simplicité, à la candeur, à la droiture, à la sincérité de votre parole, et tous les efforts que vous aurez faits pour attirer sur vous l'attention seront au détriment de ceux que vous devez faire pour glorifier Dieu et sauver les âmes.

Je vous en prie, soyez humbles ; cette disposition maîtresse de votre âme vous mettra plus sûrement que les dons de la nature sur la voie des légitimes et solides succès que peut désirer un apôtre. Vaine complaisance, confiance exagérée en vous-mêmes, orgueilleuse présomption, mettez tout cela de côté, et croyez sincèrement, confessez naïvement que vous avez besoin de secours, de secours humains et de secours divins.

Les secours humains, vous les avez cherchés près des maîtres de la science sacrée et des modèles de l'éloquence chrétienne ; vous les trouverez plus rapprochés de vous et plus efficaces peut-être dans les conseils des vétérans de la prédication. Ils ne demanderont pas mieux que de vous faire profiter des fruits de leurs travaux et de leur expérience, si

vous les consultez. Allez-y simplement. Ne soyez pas de ces vaniteux pleins de suffisance et de présomption, qui s'imaginent n'avoir besoin que de leur talent, dont s'ils exagèrent l'ampleur et la portée, et qui croiraient se diminuer s'ils demandaient conseil. Même entre égaux, vous pouvez vous être mutuellement secourables par un fraternel échange de vos idées, de vos impressions, de vos désirs, de vos saintes ambitions.

Mais le grand secours dont vous avez besoin, c'est le secours divin. Vous le chercherez et le demanderez dans la prière. « Le prédicateur, dit saint Augustin, doit recommander à Dieu et lui-même et ceux qui recevront sa parole. Il faut qu'il soit un priant avant d'être un diseur : *Sit orator antequam dictor* ¹. » Prier c'est chercher la lumière à sa source éternelle. Quoi que fasse l'homme pour cultiver et enrichir son intelligence et rendre féconde son éloquence, c'est toujours peu de chose si Dieu ne l'éclaire. Dieu est le premier et suprême

1. « Orando pro se et pro eis quos est allocuturus, sit orator antequam dictor. » (*De Doctrina christiana*, IV, xv.)

docteur de l'humanité, de lui vient toute lumière. « Le Dieu qui fait jaillir la lumière des ténèbres, dit l'Apôtre, est le même qui illumine nos cœurs et leur communique la science¹. » Il a soufflé sur notre chair l'esprit de vie, et à chaque instant, il nous visite par de secrètes inspirations. Le Psalmiste avait raison de l'appeler : « Seigneur, Seigneur, ma lumière ! *Dominus illuminatio mea*². » Il est si bien notre lumière que l'Apôtre ne craint pas d'affirmer « notre insuffisance à tirer de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes ; c'est lui qui nous en rend capables : *Sufficientia nostra ex Deo est*³. »

Faites donc, en votre vie, une large place à la prière : à la prière qui écoute, à la prière qui implore.

La prière qui écoute, c'est l'oraison pendant laquelle vous contemplez et méditez les véri-

1. « Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ. » (I Cor., III, 5.)

2. Ps. 26.

3. « Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. » (I Cor., III, 5.)

tés que vous devez prêcher, et prêtez l'oreille aux paroles intérieures de Dieu qui vous encourage, vous éclaire, et vous promet de vivifier vos discours. « *Intus audiat antequam prædicet* : Que le prédicateur écoute intérieurement avant de parler, dit saint Augustin, sa parole sera vaine au dehors s'il ne l'a reçue de la bouche de Dieu dans l'intime de son âme¹. » Le recueillement de l'oraison est une si excellente préparation à la parole publique, qu'elle faisait dire à saint Antonin : « Le silence est le père des prédicateurs : *Silentium pater prædicatorum*. »

La prière qui implore, c'est l'élan d'un cœur humble qui, non pas une fois, mais cent et mille fois, avant et pendant le travail, demande à Dieu son assistance et ne trouve bon que ce qu'il a béni ; l'élan d'un cœur fidèle qui refuse de sacrifier à la science les devoirs de la piété.

Combien ils sont aveugles, ces travailleurs

1. « *Intus audiat antequam prædicet. Verbi enim inanis est forinsecus prædicator, qui non est intus auditor.* » (Sermo 179. NATALIS ALEXANDER, *Institutio concionatorum*, XI, n. LIII.)

acharnés qui, ne comptant que sur la peine qu'ils se donnent, font des économies de prières pour se ménager de plus longues heures d'étude ! Du temps ! du temps ! il nous faut du temps, disent-ils ; nous n'avons pas le moyen de le perdre en d'interminables oraisons. Et les voilà, pensant comme Judas et disant de la prière ce que le disciple infidèle disait des honneurs rendus par Madeleine à la très sainte humanité du Sauveur : *Ut quid perditio hæc ?* C'est plus qu'une sottise, c'est un blasphème... C'est une sottise, car c'est oublier que Dieu peut nous faire trouver en un quart d'heure ce que nous aurons vainement cherché pendant deux ou trois heures de travail ; c'est un blasphème, car c'est mépriser le secours divin et mériter que le plus opiniâtre labeur et les plus violents efforts d'une nature abandonnée à elle-même soient honteusement frappés de stérilité.

Ne commettez pas cette faute, mes chers amis. Priez beaucoup, priez souvent, priez avec ferveur et, selon le conseil de saint Augustin, « demandez à Dieu, qui aura béni votre travail, la grâce de bien dire ce que vous

aurez bien pensé : *Oret ut Deus sermonem bonum det in ore ejus*¹. »

En priant pour vous, songez aux âmes que vous voulez instruire, toucher et convertir, et priez pour elles. Nous croyons leur parler directement, nous nous trompons, il y a entre elles et nous un truchement invisible qui explique, commente et complète nos discours. Nous serions moins contents de nous-mêmes et plus sûrs de nos effets, si nous pensions davantage à sa coopération. Non seulement il supplée à notre insuffisance, mais il redresse nos écarts et répare nos maladresses. En voici un exemple.

Un prédicateur, de médiocre talent mais de grande vertu, prêchait une mission dans une petite ville peuplée de gens simples et croyants au milieu desquels un homme de beaucoup d'esprit faisait parade de son incrédulité. Celui-ci, au sortir d'un sermon sur la Providence, dans lequel le pauvre prédicateur n'avait servi que de faibles arguments, lui envoya

1. *De Doctrina christiana*, IV, xv.

une série d'objections fortement construites et capables d'embarrasser même un professeur de métaphysique. Il y avait promesse de conversion si les objections étaient résolues d'une manière satisfaisante. Le malheureux missionnaire fut pris d'une sueur froide en recevant ce paquet. S'il ne répondait pas, la parole de Dieu était vaincue et la mission manquée.

Mais comment répondre ?...

Après avoir prié de tout son cœur, il alla trouver un savant homme, supérieur de séminaire, lui avoua humblement sa faiblesse et son embarras, et le pria de lui fournir des arguments victorieux en réponse à ceux de l'incrédule. Le supérieur, touché d'une si grande simplicité, mit toute sa science au service du brave homme et le dressa si bien qu'il voulut aller l'entendre pour jouir de son triomphe.

Mais quelle déroute, grand Dieu ! Le missionnaire, en voulant s'approprier les arguments du savant, les avait tellement retournés et défigurés qu'ils renforçaient les objections, bien loin de les résoudre. « O le malheureux ! ô le sot ! disait le supérieur au curé, son

8**

voisin de banc-d'œuvre, nous somme perdus, c'est tout le contraire des réponses que je lui ai dictées. » Il va sans dire que, immédiatement après le sermon, il s'éclipsa pour ne pas écraser de son indignation et de son mépris le malencontreux orateur. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsque le lendemain il le vit venir, humble comme à l'ordinaire, le cœur plein de reconnaissance, la bouche pleine de remerciements, et qu'il lut ce petit mot de l'incrédule : « Mon Père, vous avez répondu avec un logique écrasante à toutes mes objections. Je me rends et vous prie de me dire à quelle heure vous voudrez bien recevoir ma confession. » Le prédicateur avait déraisonné, mais pour le récompenser de son humilité et de sa piété, le truchement avait bien parlé.

O Esprit-Saint, qui changez notre sottise en sagesse, je vous sens entre ma parole et les âmes qui m'écoutent. Parlez avec moi, parlez pour moi, ce que je dis ne vaut rien si vous n'y mettez pas du vôtre.

C'est dans ces sentiments, mes chers amis, que vous demanderez et obtiendrez les secours divins dont vous avez besoin pour assurer

l'efficacité de votre parole apostolique. Ne vous contentez pas de les demander vous-mêmes ; faites-vous aider, cherchez autour de vous de pieuses et saintes âmes qui savent comprendre ce cri d'amour et de désir que poussait le Sauveur sur la croix : « *Sitio ! J'ai soif !* » — Ce n'était pas seulement le cri de son corps épuisé par les atroces souffrances qu'il avait endurées depuis son agonie dans la grotte de Gethsémani, le cri de la fièvre ardente qui dévore tous les misérables condamnés à l'effroyable supplice de la croix ; c'était le cri de son âme éprise d'un immense amour pour les âmes qu'il voulait racheter et posséder toutes. Il les demandait à son Père et à tout le genre humain : « *Sitio ! J'ai soif !* »

Or, cette soif du Sauveur, nous la voyons partagée par un grand nombre d'âmes vraiment apostoliques, qui voudraient pouvoir convertir le monde entier et le donner à Jésus-Christ. Elles n'ont point reçu mission de répandre, par la prédication, sa vérité et la loi évangélique, mais elles prient sans cesse et s'immolent silencieusement, pour obtenir de Dieu les grâces qui animent le zèle des

apôtres, et donnent à leur parole le pouvoir de toucher les cœurs mystérieusement disposés par l'onction de l'Esprit-Saint. Ces âmes altérées de conversions, vous les rencontrerez dans les couvents et même au milieu du monde, où elles se cachent dans l'ombre d'une condition modeste et d'une vie humiliée. Allez à elles et demandez-leur de se faire, par leurs désirs et leurs ferventes oraisons, les auxiliaires de votre prédication. Elles répondront avec empressement à votre appel. Du reste, elles vous serviront sans que vous vous en doutiez ; et vous seriez étonnés si Dieu vous montrait combien est petite la part qui vous revient dans vos travaux et combien grande est la leur.

J'ai lu quelque part qu'un prédicateur célèbre fut un jour envoyé dans une ville réputée au loin pour ses désordres. Si Ninive était plus grande, elle n'était peut-être pas plus coupable, et notre prédicateur eût fait comme Jonas, si l'obéissance n'eût triomphé de ses terreurs. Il se rendit, le cœur serré, au lieu de sa mission, comptant sur une complète déroute de son zèle et de son éloquence. Quel

ne fut pas son étonnement lorsqu'il se vit entouré, dès son premier discours, d'une foule attentive et recueillie ! Il la crut attirée par sa réputation et profita de la circonstance pour déployer ses grands moyens. Tout lui réussit à merveille. A mesure que la mission avançait, les cœurs les plus rebelles cédaient à l'action de la grâce ; quand elle fut terminée, la moderne Ninive était convertie. Dire que l'apôtre ne fut pas flatté de ce prodigieux succès et que, sans se laisser enivrer, il ne respira pas, avec un peu trop de plaisir, la fumée de l'encens qui lui arrivait de toutes parts, ce serait mal connaître la faiblesse humaine. Mais s'il eut un mouvement de vanité, il le paya cher. Dans une de ses oraisons, car il était aussi pieux qu'éloquent, Dieu lui montra le pauvre petit frère convers qui l'accompagnait dans ses missions, et qui, pendant sa prédication, récitait pieusement le rosaire et les litanies des saints. C'était lui qui mettait le ciel en émoi pour obtenir la conversion des pécheurs ; homme obscur et peut-être méprisé, il déterminait, par ses prières, le courant des secours divins et obtenait du ciel

les fruits de grâce qu'on attribuait au zèle apostolique et à l'éloquence du prédicateur. Touchante merveille que nous devons toujours avoir présente à la pensée et qui nous fera chercher dans l'Eglise, pour réclamer leur aide et les remercier, les âmes humbles et ignorées qui collaborent avec nous dans l'œuvre de l'apostolat.

Je résume ce que je viens de dire des dispositions de l'âme et des secours divins, en vous invitant à une nouvelle étude des modèles de l'éloquence sacrée. Cherchez parmi eux ceux qui furent éminents par leur sainteté, par leur application à se pénétrer des sentiments de Jésus-Christ, par leur recueillement et leur amour de la prière et des âmes. Regardez-les bien et imitez-les de préférence à tous les autres. Ceux-ci ont fait de l'éloquence sacrée un art sublime, les saints en ont fait une vertu féconde. C'est ce qui nous explique leur empire sur les âmes et les admirables fruits de grâce et de salut qu'ils ont produits dans l'Eglise. Comparons-les aux maigres résultats de notre parole, et, pénétrés d'une salutare

confusion, disons à Dieu : Mon Dieu, notre vanité serait satisfaite si nous pouvions prêcher à la Bossuet, à la Bourdaloue, à la Massillon, à la Lacordaire, etc... Mais faites-nous plutôt la grâce de prêcher à la sainte !...

CHAPITRE XI

DERNIÈRE PRÉPARATION

Pour préparer utilement vos discours, vous avez dû vous mettre en rapport, de loin, avec votre auditoire, en vous renseignant auprès des évêques et des curés qui vous ont appelés et chez lesquels vous irez exercer votre ministère apostolique. C'est non seulement un acte de respect et de déférence que vous devez à l'autorité des pasteurs, c'est encore une excellente précaution à prendre pour régler la matière et l'ordre de vos prédications. Il est important que vous sachiez à quelles gens vous aurez affaire, quel est le niveau de leur culture intellectuelle, ce qu'ils savent de la religion, comment ils la pratiquent, quels sont leurs habitudes morales, leurs passions dominantes, leurs vices les plus communs, par quels

moyens ils peuvent être plus facilement attirés à entendre la parole de Dieu et plus vivement intéressés, quelles convenances il faut observer à leur égard. Mieux vous serez renseignés sur tous ces points, moins vous risquerez de perdre votre temps à tâtonner dans l'inconnu. Vous arriverez en pays de connaissance, et vous-même ne serez plus un étranger, car, par votre respectueuse déférence et par les témoignages de l'intérêt que vous portez à votre mission, vous vous serez préparé une aimable réception et une cordiale hospitalité.

Vous êtes arrivé ; vous avez demandé, comme il convient, et pieusement reçu la bénédiction du premier pasteur du diocèse, si vous prêchez dans une ville épiscopale ; vous êtes installé dans la paroisse que vous allez évangéliser. Voici le jour de votre entrée en campagne.

Ce jour-là, célébrez la sainte messe pour vous et pour vos auditeurs. Mettez-y toute votre ferveur. Humiliez-vous comme notre bienheureux Père saint Dominique, qui priait avec larmes et conjurait Dieu d'oublier ses péchés et de n'en pas faire tomber le châtiment sur

les malheureux qu'il voulait convertir. Renouvelez votre intention de ne vouloir être éloquent que pour l'unique gloire de Dieu et l'unique bien des âmes. Demandez à Notre-Seigneur que son corps sacré soit pour vous comme le charbon ardent du séraphin, qui purifia les lèvres et le cœur du prophète Isaïe, et pour le peuple que son précieux sang soit comme une pluie bienfaisante qui trempe les âmes et les prépare à recevoir avec fruit la semence de la parole divine. De pieux prédicateurs emportent avec eux au saint autel, et sous leurs habits sacerdotaux, le manuscrit de leur discours, comme pour pénétrer chaque pensée qui y est exprimée des grâces de la sainte communion. Ne riez pas de cette touchante naïveté. Dieu se plaît souvent à récompenser par de grandes grâces ces petites pratiques par lesquelles les âmes simples lui témoignent leur confiance.

L'heure approche ; bientôt il va falloir monter en chaire. Isolez-vous, mais que ce ne soit pas pour vous livrer, dans une répétition agitée de votre discours, à une sorte d'entraînement oratoire. J'ai connu de pauvres petits

hommes inquiets et tourmentés, qui interrogeaient fiévreusement leur mémoire, déclamaient à pleine voix et avec gestes de longues tirades de leurs sermons et quelquefois le sermon tout entier. C'est le moyen d'arriver en chaire après avoir perdu, dans une gymnastique fatigante, le plus clair de ses forces. Gardez-les toutes, vous en aurez besoin. Ne vous isolez que pour vous recueillir et contempler tout doucement, à vol d'oiseau et dans une attitude reposée, le panorama des idées que vous allez développer et les points sailants de vos raisonnements et de vos mouvements oratoires. Tout cela dans l'intérieur de l'âme et sans agitation extérieure, en attendant le moment de parler.

Moment terrible pour les natures impressionnables, moment dont l'approche détermine une crise d'appréhension, d'angoisse et quelquefois de peur, qu'on pourrait appeler le mal de l'orateur. « On est inquiet et agité, dit l'abbé Bautain ; la poitrine est oppressée par un lourd fardeau, qui gêne la respiration, brise les membres, et accable toutes les facultés de l'esprit et du corps... Si bien qu'il

se produit une illusion dont il faut se défendre, c'est de se croire malade quand il s'agit de parler en public, et de prendre pour une impuissance l'indisposition, parfois très vive, qu'on éprouve devant la nécessité de la parole... L'émotion extrême qu'on ressent à la pensée de paraître en public produit sur le corps, et particulièrement sur les entrailles, un effet débilitant qui retentit partout. Alors on a les jambes et les bras comme brisés ; on peut à peine se traîner et même se soutenir. La respiration est oppressée ; on a un poids sur la poitrine, et l'on éprouve parfois d'une manière très gênante ce que ressentait le brave des braves au premier coup de canon. »

« Je me rappelle (c'est toujours l'abbé Bautain qui parle) m'être trouvé maintes fois dans cet état avant de monter en chaire, et quand j'attendais qu'on vînt me chercher, si j'avais pu m'enfuir sans honte, je me serais certainement sauvé, et j'enviais le sort de ces pauvres gens qui ne pensent à rien ou à pas grand'chose et qui ne connaissent pas ces angoisses et ces déchirements.

« Ceux qui n'ont pas la force de surmonter

ces tentations et ces découragements ne sauront jamais parler. Ils n'auront même pas le courage de s'exposer à de telles épreuves, et, je dois le dire, c'est quelquefois un tel supplice, qu'on se compare involontairement à un condamné trainé à l'échafaud. Ceux qui ont connu cet état et qui en ont triomphé savent que je n'exagère pas¹. »

Que conclure de cela ? — Faut-il crier, avec l'impressionnable abbé : « Malheur à celui qui n'a pas peur avant de parler en public » ? — Je ne le pense pas. — La tranquille assurance de certaines natures bien douées ne prouve pas, comme il le dit, « que l'orateur ne sent pas l'importance de la fonction qu'il va remplir ; qu'il ne comprend pas ce que c'est que la vérité dont il doit être l'apôtre, ou qu'il s'en inquiète peu ; qu'il n'est pas animé de ce feu sacré qui descend du ciel dans les âmes et qui veut y brûler². » — Sans avoir le courage surhumain et la divine audace des saints apôtres qui parlent sous l'action d'un secours extraordinaire de Dieu, un homme d'un tempérament

1. *Etude sur l'art de parler en public*, xvii et xviii.

2. *Ibid.*

solide et bien équilibré, d'une intelligence cultivée et sûre d'elle-même, d'une volonté ferme et résolue, un prédicateur confiant dans le secours du ciel, plein de l'amour de Dieu et des âmes, après les préparations d'étude, de travail, de piété, d'humble désintéressement qui conviennent à un apôtre, peut aborder la chaire sans appréhension, sans angoisse et sans peur.

Il serait injuste de le confondre avec « ces fanfarons qui ne craignent rien, parce qu'ils ont peu de lumière et beaucoup de confiance en eux-mêmes ; qui, n'ayant pas conscience de la sainteté de la parole et de leur ministère, vont de l'avant comme des enfants étourdis jouant avec une arme terrible ou avec le feu ¹ ». Malheur à ceux-là, je le veux bien. Dieu saura les confondre par la stérilité honteuse de leur bavardage et de leurs divagations. Mais respect aux orateurs vaillants et saintement préparés qui marchent sans crainte aux glorieux combats de l'éloquence !...

Il est vrai cependant qu'un grand nombre de prédicateurs, surtout dans les commencements

1. *Etude sur l'art de parler en public*, xvii.

de leur carrière, sont en proie au mal de l'orateur. Si vous l'éprouvez, mes amis, cherchez-en d'abord la cause dans votre conscience. Est-ce l'amour-propre qui vous trouble, vous rend inquiets et malheureux?... Est-ce une préoccupation excessive de vous-mêmes qui vous fait craindre de ne point obtenir le succès et les louanges que vous ambitionnez et de tomber au-dessous de ce que le public attend de vous et de ce que vous attendez de lui? — Réagissez promptement, je vous prie, contre cette fâcheuse et coupable disposition. L'auteur que je viens de citer vous y invite en ces termes : « O vous qui avez pris le Seigneur pour héritage, et qui préférez à toutes les gloires et à toutes les œuvres de la terre la lumière et le service du ciel ; vous surtout qui avez la vocation de l'apôtre, et qui brûlez du désir d'annoncer aux hommes la parole de Dieu, rappelez-vous que là, plus que partout ailleurs, la vertu est dans le désintéressement et la puissance dans l'abnégation de soi-même. Efforcez-vous de ne voir qu'une chose dans le triomphe de la parole, s'il vous est donné : la gloire de Dieu. Ne cherchez qu'une chose, si

vous avez reçu le don de toucher les âmes : les ramener à Dieu. Pour cela combattez et étouffez dans votre cœur les mouvements naturels de l'orgueil, qui, depuis le péché, tend à tout rapporter à lui, même les dons les plus évidents et les plus précieux, et toutes les fois que vous aurez à porter devant le peuple la parole du ciel, demandez instamment à Dieu la grâce de vous oublier et de ne penser qu'à lui¹. »

Il se peut faire que le mal de l'orateur n'ait pour cause qu'une timidité naturelle, une instinctive défiance de soi-même qui, jointes à une idée très pure et très élevée du ministère de l'apôtre et à un sentiment très délicat de sa responsabilité, inspirent au prédicateur la crainte exagérée de n'être pas à la hauteur de sa mission et de déconsidérer la parole de Dieu par l'insuffisance de son travail et de ses moyens oratoires.

Si votre mal vient de là, vous serez promptement rassurés par cette simple considération que l'immense majorité de votre auditoire est loin d'être, comme vous, au courant des vérités

1. BATAIN, op. et loc. cit.

que vous allez traiter ; que, pour un grand nombre, ces vérités, mal apprises ou depuis longtemps oubliées, ont tout l'attrait de la nouveauté ; que les plus intelligents et les plus instruits seraient fort embarrassés s'ils étaient obligés de prendre votre place et de parler, à l'instant même, sur le sujet que vous avez consciencieusement préparé. Vous serez plus rassurés encore, si, comme je vous l'ai conseillé, vous savez vous affranchir de toute préoccupation de succès ou d'insuccès, n'attendant rien des hommes, mais tout de Dieu, juge suprême de votre parole. Enfin vous triompherez de toute timidité en invoquant avec ferveur l'invisible intermédiaire qui parle aux âmes en même temps que vous, et qui, pour vous récompenser de votre humble et filiale confiance, vous épargnera la honte de rester au-dessous de votre tâche.

Je ne vous dirai rien de la dernière préparation physique. S'il vous faut suivre un régime et vous faire une hygiène, arrangez cela avec votre tempérament, votre constitution, vos habitudes. Si vous avez besoin de tisanes, sirops, élixirs et autres ingrédients

pour fortifier votre poitrine, calmer vos nerfs, éclaircir votre voix, consultez les médecins. Je ne me permettrai qu'une toute petite observation sur l'usage des boissons excitantes. On en prend pour se donner du courage, mais on risque de se troubler l'esprit et la mémoire. J'aime mieux de copieuses et ferventes libations d'oraisons jaculatoires : « O Dieu, ma lumière et ma force ! — Venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir ! — Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma langue chantera vos louanges ! — Venez, Esprit-Saint, visitez mon âme, allumez-y le feu de votre saint amour ! » Et beaucoup d'autres encore. Ajoutez à cela bon nombre d'*Ave Maria* en l'honneur de la Vierge-Mère qui a répandu sur le monde la lumière éternelle. On demandait à un de nos prédicateurs ce qu'il prenait avant de monter en chaire ; et lui, souriant, montrait son rosaire : « Voilà, disait-il, mes gouttes d'élixir. »

Prenez-en beaucoup avant de parler, pendant que votre discours se repose tout doucement en votre mémoire, et quand vous entendrez le dernier signal qui vous appelle en chaire, dites au fond de votre cœur : « A Dieu va ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !...* »

LIVRE DEUXIÈME

PENDANT LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER

EN CHAIRE

Vous vous êtes abandonné à Dieu, quand vous avez entendu le signal de l'action ; restez entre ses mains et bannissez comme une tentation toute pensée qui vous détournerait de ce filial abandon. Par exemple, ne vous préoccupez pas des accidents qui pourraient vous arriver pendant la prédication ; ce serait le moyen de vous intimider, de vous rendre hésitant, gauche, impuissant à déployer vos ressources oratoires. Encouragez-vous plutôt par la pensée que vous accomplissez une mission divine ; que vous allez être, tout à l'heure, Jésus-Christ parlant au monde. Ne vous a-t-il pas dit, dans la personne de ses disciples, dont vous continuez le ministère : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.... Je suis

avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » — S'il est avec vous, s'il est en vous, qu'avez-vous à craindre ? C'est sa parole que vous allez faire entendre, et sa parole est grande au-dessus de toute parole. Aussi, saint Augustin appelle-t-il le prédicateur « un diseur de grandes choses : *Dictor rerum magnarum* ». Telles sont les pensées dont vous devez vous entretenir, pendant que, modeste et recueilli, vous vous avancez vers la chaire où vous devez apparaître comme l'homme de Dieu.

L'effet de votre parole peut dépendre de l'impression que vous aurez produite en vous présentant à votre auditoire. Il importe donc que cette impression soit bonne. Elle le sera, si rien, dans votre mise et votre tenue, n'offense les convenances. Une mise élégante et apprêtée peut convenir à un homme du monde qui veut flatter les délicatesses et le bon goût de ses auditeurs. Mais le costume ecclésiastique ne se prête guère aux recherches de la vanité ; encore moins l'habit religieux. Il peut cependant y avoir dans la manière de les arranger, de les porter et de soigner sa per-

sonne, un certain apprêt qui trahisse des préoccupations de coquetterie puérile. C'est assez pour que les gens sensés jugent, d'emblée, qu'ils n'ont pas affaire à un homme sérieux.

D'autre part, une mise négligée, inculte, désordonnée, ne serait pas moins fâcheuse. Elle donnerait à penser que vous ne respectez pas l'assemblée des fidèles qui vous font l'honneur de venir entendre votre parole, et que vous ne vous respectez pas vous-mêmes. On pardonne l'oubli de certaines convenances humaines et le mépris des formes extérieures à des hommes de haute sainteté qui couvrent leur misérable aspect du manteau de leurs grandes vertus et de leurs œuvres merveilleuses. Personne n'était tenté de reprocher à saint Dominique et à saint Vincent Ferrier leur chape déchirée, leurs vêtements salis et usés par de longues courses apostoliques, quand on avait sous les yeux le spectacle admirable de leur austérité, de leur ferveur, de leur zèle et de leurs miracles. Mais vous n'êtes pas encore, vous ne serez peut-être jamais des Dominique et des Vincent Ferrier. Sachez donc vous présenter de manière à n'être l'objet

d'aucune observation déplaisante. On l'a fort bien dit : « La mise la plus convenable pour le prédicateur est celle qui passe inaperçue, parce qu'elle est conforme aux traditions de la modestie ecclésiastique¹ » et religieuse.

Quant à votre tenue, elle doit être digne en même temps que modeste. Bossuet élevait la dignité jusqu'à la majesté ; ce qui faisait dire à Saint-Simon « qu'il avait toujours l'air d'un ambassadeur du Dieu vivant² ». Ambassadeurs, vous l'êtes, mais ce n'est pas au début de cette carrière sacrée qu'il faut prendre des airs majestueux ; contentez-vous d'être dignes. Toutefois, ne confondez pas la dignité avec l'aplomb. Il faut en avoir assez pour triompher des premières transes de l'orateur ; mais n'en ayez pas trop si vous êtes jeunes et novices dans le ministère de la prédication ; on vous prendrait pour des fanfarons. Point donc de ces petits airs conquérants qui semblent dire : Je suis maître de mon auditoire. — Attendez que vous ayez acquis assez d'autorité pour

1. RIBET, *La Parole sainte*, XXIV.

2. *Mémoires*, V, I.

vous imposer. Ce n'est qu'après un long exercice et de fréquentes communications avec un même public qu'on peut l'aborder avec assurance ; encore faut-il ne pas trop afficher cette assurance.

Un air simple, modeste, réservé, je dirai presque timide, préviendra l'auditoire en votre faveur. Si vous avez, après cela, le bonheur de l'intéresser, de lui plaire et de le toucher, il sera charmé de vous trouver au-dessus de ce qu'il attendait de vous.

Votre présentation est faite. Après une courte et fervente prière, levez-vous. Jetez un rapide coup d'œil sur l'assemblée, afin de vous rendre compte du nombre de vos auditeurs et de mesurer l'extension que vous devez donner à votre voix. Il est bon de la ménager et de ne pas dépenser pour trois ou quatre cents personnes ce qu'exigerait la présence de mille ou quinze cents auditeurs. Vous ferez bien de vous informer à l'avance de la sonorité de l'église où vous prêchez, car, selon la remarque d'un professeur distingué : « C'est une règle qu'on doit retenir comme un principe : qu'il faut toujours proportionner et approprier sa voix non

seulement à la grandeur, mais aux qualités d'acoustique du lieu où l'on parle¹ ».

Tenez-vous, pour parler, la tête droite, mais sans raideur. Evitez de vous courber et de rentrer les épaules, mais portez-les en dehors autant que possible, de manière à ce que votre poitrine soit bien tendue et que rien ne gêne votre respiration. L'homme courbé aspire mal et respire mal. Or, la respiration joue, dans la parole publique, un rôle capital dont je vous parlerai plus loin.

Si vous êtes assez fort pour vous tenir debout pendant tout le temps de la prédication, vous y gagnerez plus d'aisance dans l'action. Mais si vous avez besoin de vous asseoir pour éviter une trop grande fatigue, ayez soin de vous procurer un siège élevé sur lequel vous vous appuyerez légèrement, de telle sorte que vous puissiez toujours dominer votre auditoire.

Les lecteurs et orateurs mondains usent de certains artifices pour commander l'attention. « Je commence, dit l'un d'eux, par faire le tour de l'assemblée avec le regard ; ce regard

1. LEGOUVÉ, *L'Art de la lecture*, I.

circulaire et accompagné d'un demi-sourire légèrement esquissé sur les lèvres, doit être agréable, aimable ; il a pour objet de récolter pour ainsi dire, comme dans une quête, les premières sympathies de l'assemblée, et de ramener sur vous tous les yeux ; alors, on fait un petit appel du gosier... hum ! hum ! Comme si on allait commencer... On ne commence pas encore ! Non ! on attend que le silence soit bien complet... puis on avance le bras... le bras droit en arrondissant gracieusement le coude... le coude est l'âme du bras ! l'attention redouble... vous commencez ¹. »

Est-ce comme cela que vous devez faire ?... Non, mes amis. — Vous n'avez pas besoin, croyez-moi, de regard séducteur, de demi-sourire, d'appel du gosier, d'arrondissement du coude ; il est un signe auguste et sacré qui commande l'attention mieux que les minauderies des orateurs mondains ; c'est le signe de la croix : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Signe de votre mission, il appelle la bénédiction des trois personnes divines sur

1. LEGOUVÉ, *L'Art de la lecture*, VI.

votre esprit, sur votre cœur, sur vos lèvres, sur votre parole et sur les âmes de ceux qui vous écoutent ; il annonce au monde que vous êtes, comme le divin Maître, et en vertu de son autorité, le révélateur des secrets du ciel ; il rappelle aux chrétiens qu'ils ont été régénérés et sanctifiés par le sang et les mérites du Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le signe de croix du Père de Ravignan est resté célèbre ; au dire de ceux qui l'ont vu, c'était toute une prédication. Faites donc votre signe de croix posément, largement, avec foi, avec ferveur, et après cela, entrez dans l'action, dont je vais vous parler au chapitre suivant.

CHAPITRE II

L'ACTION

Vous vous proposez de faire entrer dans les âmes le discours que vous avez laborieusement composé et étudié ; pour cela il faut qu'il vive.

Or l'action est la vie du discours. Sans doute, il y a de la vie dans toute pensée vraie élégamment et noblement exprimée. Un lecteur peut être impressionné par la communication silencieuse des pages sur lesquelles un auteur a épanché son âme, mais il n'est pas ému, il ne peut pas être saisi tout entier comme l'auditeur par le discours d'un orateur, si celui-ci met toute sa vie dans l'action.

« Sans l'action, dit Cicéron, on ne peut jamais devenir un grand orateur ; avec elle un orateur médiocre peut surpasser les plus

habiles. — Vous savez, ajoute-t-il, qu'on demandait à Démosthène quelle était la principale qualité de l'orateur; il répondait : *L'action*. Et la seconde? — *L'action*. Et la troisième? — *L'action*¹. » Elle n'est pas moins importante dans l'éloquence sacrée que dans l'éloquence profane. Saint Bernard, dans sa correspondance, exprime en d'autres termes le même sentiment que Démosthène et Cicéron. « Le discours vivant, dit-il, se fait mieux accepter que le discours écrit; la langue parle plus efficacement que la lettre, et le doigt de l'écrivain ne peut pas traduire les affections et impressions de l'âme, aussi bien que le visage de l'orateur². »

On peut donc dire de l'action qu'elle est le langage et l'éloquence du corps au service d'une âme convaincue et passionnée³. La philosophie vous a appris que l'homme est, dans sa nature, un composé de deux éléments dis-

1. *De Oratore*.

2. « Solet acceptior esse sermo vivus quam scriptus, et efficacior lingua quam littera, nec tam affectus exprimit scribens digitus quam vultus. » (Epist. LXVI.)

3. « Est actio quasi corporis quædam eloquentia, cum constet voce ac motu. » (*De Oratore*.)

tincts : l'esprit et la matière, l'âme et le corps, et que ces éléments sont tellement unis, qu'il en résulte un seul être, une seule vie. C'est cette vie qui se manifeste tout entière dans l'action oratoire.

L'âme a reçu du corps, sa création et son serviteur, les images et les signes qui lui ont ouvert la porte de toutes les connaissances, et ont éveillé en elle les sentiments et les passions. Perfectionnée par le jeu et l'exercice de ses propres facultés, elle s'empare à son tour du corps et s'en sert, comme d'un instrument, pour exprimer ce qu'elle voit, ce qu'elle croit, ce qu'elle sent, et ce qu'elle veut faire voir, croire et sentir. Le corps est la harpe dont les cordes harmonieuses vibrent au toucher d'un artiste invisible qui se révèle et se communique. Toutes chantent en même temps ou tour à tour.

La voix multiplie et varie ses intonations, inflexions et modulations. — Selon que le discours expose, raconte, décrit, discute, combat, reproche, menace, exhorte, conseille, promet, console, excuse, supplie, elle est simple, familière, solennelle, ferme, hardie, impé-

tueuse, terrible, grave, véhémence, tendre et touchante, faible et timide, douce et soumise.

Tous les mouvements du corps lui servent d'accompagnement.

La tête s'incline humblement et pieusement ou se relève avec fierté ; elle se tient ferme ou s'agite ; elle honore, elle vénère, elle brave, elle dédaigne, elle affirme, elle nie, elle dément.

Les yeux, « où l'âme habite plus que partout ailleurs¹ », dit le vieux Pline, les yeux qui, selon la pensée de Quintilien, sont dans le visage comme des fenêtres ouvertes par où l'âme se fait voir², les yeux étincellent, interrogent, pénètrent, entrent dans les âmes comme pour leur arracher leurs secrets.

La bouche, aux lèvres flexibles, se prête à toutes les expressions du contentement, de la joie, de l'étonnement, de la tristesse, de l'ironie, du mépris, de la haine, du désir, de l'amour, de la tendresse, de la compassion.

« La face entière devient un tableau vivant

1. « Profecto in oculis animus habitat. » (*Hist. nat.*, XI, 54.

2. « In vultu plurimum valent oculi, per quos maxime animus eminet. » (*Inst. orat.*, X, III.)

où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations¹. »

Le torse, les bras et les mains achèvent le concert des mouvements qui accompagnent la parole. Le torse se dresse noblement, comme pour faire sentir à l'auditoire l'autorité de la parole publique et lui en imposer le respect ; il se penche avec empressement et bienveillance vers lui, comme pour lui communiquer de plus près les idées, les sentiments et les passions de l'orateur. — Les bras et les mains précèdent et annoncent la parole, la soulignent, la confirment ou l'achèvent. Ils repoussent, ils attirent, ils embrassent ; ils semblent vouloir saisir les âmes pour les élever au-dessus des vulgarités de ce monde ; ils tombent sur elles pour leur faire sentir le poids d'un argument triomphant ; ils se croisent comme

1. BUFFON, *Histoire naturelle* : De l'homme âgé, viril.

pour contenir et régler l'explosion de trop vifs sentiments ; ils se déploient et s'étendent pour laisser échapper le trop-plein de la passion oratoire. Ils s'élèvent vers le ciel pour l'implorer et s'abaissent vers la terre pour y faire descendre les bénédictions d'en haut. Bref, ils parlent autant qu'il est en eux et complètent ainsi la vie du discours.

Serviteur et instrument de l'orateur, le corps se met au service de l'auditeur pour recevoir les effluves de vie que lui envoie l'action oratoire. Les oreilles attentives sont charmées par les modulations de la voix ; les yeux avides sont charmés par l'harmonieuse variété des mouvements. N'est-ce pas, en effet, le plus intéressant et le plus beau des spectacles que celui d'une âme qui se révèle dans l'animation du discours ? Nous admirons les œuvres des grands peintres et des grands sculpteurs qui savent donner à leurs tableaux et à leurs statues l'expression de la vie ; mais cette expression est comme figée dans l'immobilité. Au contraire, le vivant, qui fait parler toute sa personne dans un discours, se montre sous mille aspects divers qui sollicitent l'attention et

tiennent l'âme à chaque instant suspendue dans l'attente d'un nouveau spectacle ; c'est bien moins par la justesse, l'élévation, la force de la pensée que par les charmes et la puissance de l'action que celui qui parle s'empare de ceux qui l'écoutent.

Sans doute, les auditeurs intelligents s'intéressent au fond même d'un discours : à l'importance des questions, à la précision, l'ordre, l'originalité du développement, à la richesse des ornements littéraires dont la pensée est revêtue ; mais la masse est surtout sensible à l'action. — On raconte qu'Eschine exilé ouvrit à Rhodes son cours d'éloquence par la lecture des deux harangues contre et pour Ctésiphon dans le procès *De la couronne*. De vifs applaudissements accueillirent la sienne. Mais quand il eut achevé celle de Démosthène, l'enthousiasme fut à son comble et les applaudissements redoublèrent. Alors, Eschine, rendant justice à son antagoniste, s'écria : « Que serait-ce donc si vous eussiez entendu le monstre rugir ? » — C'est par l'action que Démosthène remuait les foules et obtenait ses plus éclatants triomphes. Ainsi en est-il de tous

9**

les vrais orateurs, tant sacrés que profanes.

Comprenez bien cela, mes chers amis, et ne vous contentez pas de la contemplation et de l'étude silencieuse et solitaire qui vous mettent en possession de la vérité, mais apprenez à l'exprimer au dehors par tous les moyens propres à la faire entrer dans les âmes; en un mot, exercez-vous à l'action oratoire. Vous serez toujours embarrassés de votre pauvre corps, en parlant en public, si vous ne l'assouplissez, à l'avance, à tous les mouvements qui doivent accompagner le discours et lui donner de la vie.

Mais n'oubliez pas, je vous prie, que l'éloquence jaillit du fond de l'âme : *Pectus est quod disertos facit*. Il est bien entendu que toute l'action oratoire sera mise au service de la conviction et des saintes passions qui sont le propre de l'homme de Dieu. Sans cela vous ne seriez que de vulgaires comédiens. Le prédicateur ne ressemble pas à l'acteur. L'acteur se compose une diction, un visage, une tenue et des gestes pour exprimer ce qu'il n'a pas pensé et souvent ce qu'il ne sent pas. S'il prend la peine d'entrer, comme on dit, dans la

peau de son personnage et de se pénétrer de son rôle, au point de le vivre intérieurement, c'est un rude travail qu'il ne peut soutenir sans user promptement ses forces. — Vous, vous n'avez à entrer dans la peau de personne ; vous n'êtes point obligés d'user vos forces pour vous pénétrer de pensées et de sentiments qui vous sont étrangers. Vous êtes vous-mêmes, et c'est vous-mêmes que vous manifestez en disant ce que vous avez pensé et ce que vous sentez.

Si vous le dites bien, si l'action oratoire jaillit naturellement de tout votre être, pour révéler votre âme, soyez persuadés que l'auditeur sera saisi et salutairement impressionné. — Un incroyant, après avoir entendu le Père de Ravignan, disait de lui : « Il croit ce qu'il prêche, il y est jusqu'au cou. » Un autre orateur de Notre-Dame, recevant les confidences d'un esprit tourmenté, était grandement consolé par cet aveu : « Je suis assailli de mille difficultés, et souvent bien près de douter, mais quand je vous entends, je ne puis m'empêcher de croire ; vous avez l'air si profondément convaincu de ce que vous dites. »

Manifestation d'une âme convaincue et saintement passionnée, l'action oratoire doit être propre à celui qui parle. Comme je vous ai conseillé d'être vous-mêmes dans la composition du discours, je vous conseille d'être vous-mêmes dans l'action. Gardez-vous bien de copier la manière de dire et les gestes d'orateurs en renom, dont vous n'avez ni le talent ni le caractère, ni le tempérament oratoire. Je me souviens des bons moments de gaieté que m'ont procurés certains prédicateurs qui prétendaient reproduire ce qu'ils appelaient le geste à fond du Père Lacordaire. Ce geste consistait à projeter tout le corps, les bras en avant au-dessus de l'auditoire. Vivement critiqué par les puristes de l'art, il était cependant d'un saisissant effet lorsqu'il terminait une de ces tirades éloquentes, dont l'illustre Dominicain était coutumier. Mais il devenait ridicule et presque grotesque au bout de la prose médiocre de ses imprudents imitateurs. Ayez votre manière, corrigez-en les défauts et faites en sorte qu'elle demeure l'expression juste de votre talent, de votre caractère, de votre tempérament et de votre zèle.

Appropriée à votre personne, l'action oratoire doit être appropriée aux sujets que vous traitez. Elle sera simple, grave, tranquille, lorsque vous exposerez un point de doctrine ; solennelle et imposante, lorsque vous parlerez des grands mystères qui commandent l'admiration, le respect, la vénération ; véhémence et incisive, lorsque, pour réveiller les âmes endormies dans le péché, vous ferez entendre les reproches de Dieu et les menaces de sa justice ; gracieuse, aimable, touchante, lorsque vous rappellerez les bienfaits ainsi que les promesses de sa miséricorde et de son infinie bonté ; provocante, entraînant, lorsque vous convierez les âmes aux glorieux combats de la vie chrétienne : de la vérité contre l'erreur, de la vertu contre le vice, de la foi contre l'incrédulité, de la charité contre toutes les misères humaines.

Bref, tous les accents de votre voix, tous les mouvements de votre corps seront en harmonie avec vos pensées, vos sentiments et le but que vous voulez atteindre.

Pour cela, il faut que vous soyez si bien préparés qu'aucune préoccupation de mémoire,

aucune appréhension du côté de l'auditoire ne paralysent votre action ou ne la troublent jusqu'à la rendre désordonnée. Combien de pauvres jeunes gens, craignant de perdre le fil de leur discours, se sentent tellement embarrassés de leurs membres qu'ils crieraient volontiers : *Infelix homo ! quis me liberabit de corpore ?*... D'autres, en apparence plus hardis, enflent la voix, se précipitent et s'agitent démesurément. Au fond, ils ressemblent à ces poltrons qui, traversant pendant la nuit une forêt sombre, sifflent et chantent pour se rassurer contre l'apparition des fantômes.

Point de désordre, je vous prie ; tout doit être mesuré et réglé dans l'action oratoire : la voix, la prononciation, la diction, le ton, la physionomie, le geste, les communications avec l'auditoire. C'est ce que nous allons étudier ensemble.

CHAPITRE III

LA VOIX ET LA PRONONCIATION

La voix, ou émission des sons, dépend de la conformation et de la solidité des organes qui la produisent ; on peut être plus ou moins bien doué à cet égard par la nature, mais la nature peut être aidée et corrigée par le travail et par l'art.

Une voix grêle, trop faible et promptement éteinte est impropre à la parole publique dans de grands vaisseaux. Il lui faut un petit local et un auditoire restreint qu'elle instruit et édifie par de courtes allocutions.

Les discours qui s'adressent à de grands auditoires demandent une voix claire, forte, solide et portant loin. Or, de toutes les voix, la voix de médium est l'instrument le plus

avantageux de l'éloquence, parce que dans les octaves qu'elle contient, elle peut plus facilement varier ses modulations.

La voix haute procède par des notes claires et retentissantes, qui s'élancent jusqu'aux extrêmes limites de l'assemblée, mais, pour peu qu'elle s'échauffe, elle monte, monte encore et se perd dans un fausset criard qui agace les nerfs des auditeurs.

La voix basse, d'abord grave et majestueuse, tend à descendre. Ses notes magnifiques deviennent, petit à petit, un bourdon monotone qui endort; à moins que, déployant toute sa puissance, elle ne produise, grâce aux échos d'une grande nef, une sorte de chaos acoustique dans lequel on ne distingue plus aucun mot.

La voix de médium au contraire, partant d'une dominante qui fait arriver clairement la parole aux oreilles, se meut entre les notes hautes et les notes basses, sans franchir la limite où le son cesse d'être agréable. Tour à tour, elle emprunte aux notes hautes leur éclat, aux notes basses leur puissance. C'est comme une armée de sons divers qui marchent

au combat. « Je comparerais volontiers, dit M. Legouvé, les notes hautes à la cavalerie : elle est réservée aux attaques brillantes, aux charges à fanfare, comme les notes basses, semblables à l'artillerie, ont pour objet les coups de force ; mais le vrai fond d'une armée, l'élément sur lequel le tacticien compte le plus et qu'il emploie toujours, c'est l'infanterie. Eh bien, l'infanterie, c'est le médium ¹ ! » Heureux donc celui que la nature a doué d'une belle voix de médium, bien claire, bien solide, bien souple, bien timbrée. Plus heureux encore s'il possède une de ces voix d'or qui n'ont qu'à se faire entendre pour émouvoir délicieusement et rendre la parole sympathique.

Mais, cependant, ne vous affligez pas si, sous le rapport de la voix, la nature s'est montrée à votre égard ménagère de ses dons. On peut par le travail, je ne dirai pas se faire une voix, mais enrichir celle que l'on a et corriger ses défauts. La voix de Talma jeune tendait à descendre et devenait caverneuse ; il mit tant de volonté et tant d'art à la relever, qu'il ne lui

1. *L'Art de la lecture*, III.

resta plus que le puissant et magnifique organe que nos pères ont connu et admiré. Duprez et M^{me} Malibran ont étendu d'une manière merveilleuse le registre de leur voix. Les chanteurs lui donnent du corps, de l'éclat, de la grâce, non seulement par la gymnastique qui fortifie l'organe, mais par une certaine manière d'attaquer les sons.

Or, la peine que se donnent les acteurs et les chanteurs pour le monde et ses plaisirs, pouvez-vous la refuser à Dieu et à sa gloire ? — Assurément vous aurez besoin d'un grand courage, d'une infatigable patience et de nombreux exercices ; mais vous serez largement récompensés de vos efforts par les améliorations que vous obtiendrez. La voix trop haute fléchira, la voix trop basse sortira de ses cavernes, la voix faible se fortifiera, la voix tremblante s'affermira, la voix sombrée s'éclaircira, la voix rauque s'adoucira, la voix nasillarde se remettra en place. Oh ! la voix nasillarde, appliquez-vous surtout à la corriger. Ouvrez bien la bouche pour émettre les sons ; tirez-les de la poitrine et du gosier, et traitez le nez comme un étranger qui ne doit interve-

nir dans la parole que lorsqu'on a absolument besoin de ses services.

Après avoir travaillé votre voix, réglez-la et ménagez-la dans l'action. Prenez-en la dominante et soutenez-la jusqu'au bout du discours, en variant tout autour vos modulations, selon les pensées, les sentiments et les passions que vous voulez exprimer. — N'animez pas votre parole dès le début. Les grandes dépenses de souffle et de sons, avant que l'action ne soit sérieusement engagée, étonnent l'auditeur et l'impressionnent désagréablement ; et ce qui est plus regrettable, elles épuisent mal à propos l'orateur, qui n'a plus à son service qu'un organe défaillant, juste au moment où il aurait besoin de toute sa force. J'ai entendu des prédicateurs, doués d'une voix superbe, gâter de très beaux discours parce qu'ils arrivaient essoufflés, égosillés, enroués, aux endroits les plus intéressants et les plus émouvants, pour n'avoir pas su se ménager dans le commencement.

Non seulement vous ménagerez votre voix dans l'action, mais vous prendrez l'habitude de la soigner en tout temps. — Pour cela, vous

éviter les cris et les chants désordonnés, et autant que vous le pourrez, dans votre hygiène et votre alimentation, les accidents de température, ainsi que l'usage de tout ce qui peut exciter mal à propos ou altérer à la longue les organes et les tissus qui servent à la parole.

Quand vous aurez fait tout ce qui est en vous pour aider et corriger la nature, servez-vous de votre voix telle quelle, en y faisant passer votre âme d'apôtre. Tous les violons ne sont pas des stradivarius, mais on dit que Paganini faisait merveille avec le violon d'un ménétrier. Lors même que vous n'auriez pas la voix d'or qui émotionne irrésistiblement ceux qui l'entendent, soyez persuadés que votre voix deviendra sympathique si l'on y sent vibrer une âme intelligente et saintement émue. « Il y a quelque chose de sympathique, dit M. Bautain, dans la manifestation vive et sincère d'une affection quelconque. Quand l'auditeur voit que l'orateur est vraiment ému, l'émotion le gagne comme par une sorte de contagion, et il se met à sentir avec lui et comme lui... La puissance de la conviction

anime, vivifie, transfigure la voix, et la rend à la fois agréable et efficace par la vertu de l'expression, comme une belle âme, ou un esprit distingué, relève et embellit une figure commune ou même laide. La meilleure manière pour l'orateur de donner à sa voix la puissance sympathique, même quand il ne l'aurait pas naturellement, est donc d'exprimer vivement tout ce qu'il dit, et par conséquent de le bien sentir lui-même pour le faire sentir aux autres. C'est surtout d'avoir beaucoup de bienveillance, beaucoup de charité dans le cœur et d'aimer à les appliquer et à les manifester. Rien ne donne plus de sympathie à la voix que la bonté de l'âme¹. »

Pour parler, il ne suffit pas d'émettre des sons, fussent-ils les plus beaux du monde ; il faut que ces sons soient moulés, taillés, ciselés, façonnés et prennent différentes formes qui leur donnent une signification. C'est l'office de la prononciation. La nature nous a admirablement servis pour cet office ; le palais, la lan-

1. *Etude sur l'art de parler en public*, c. IV, § 1^{er}.

gue, les dents, les lèvres, saisissent les sons que lance le gosier et les soumettent à un travail qui les précise, les transforme et fait de ces sons la parole humaine, par laquelle l'âme exprime ses idées, ses sentiments, ses passions. Sans la prononciation, la plus belle voix ne sert à rien ; une bonne prononciation, au contraire, peut faire oublier ce qu'il y a de désagréable dans le timbre d'un orateur.

Or, deux choses peuvent vicier la prononciation : l'accent et les mauvaises habitudes des organes qui servent à la parole.

L'accent peut provenir de l'usage habituel d'une langue étrangère. Un Anglais, un Allemand, un Russe, un Italien, un Espagnol, peuvent difficilement prétendre à une parfaite pureté de prononciation de notre langue française. Cependant, s'ils se condamnent à user le moins possible de leur langue maternelle, s'ils appliquent, dans les échanges de la conversation, toutes leurs facultés d'observation, ils peuvent, selon la remarque de M. Legouvé, travailler et discipliner leur accent de manière à ne lui laisser, pour ainsi dire, que la saveur, le goût du fruit, juste ce qu'il faut pour que ce

soit étrange sans être bizarre, curieux sans être ridicule.

On supporte mieux ce qui reste d'accent dans la parole d'un étranger que l'invasion de l'accent de province dans la parole d'un Français. Sans doute, il y a des accents de province assez peu prononcés pour que l'éloquence les fasse oublier, mais d'autres s'accusent si désagréablement qu'ils gâtent les meilleurs discours.

Imaginez-vous un Bossuet disant : « *Chelui* qui règne dans les *chieux* et de qui relèvent les *jempires*. »

Ou bien dans la bouche d'un prédicateur des phrases comme celle-ci : « Jésus, prenant du *paingne*, le *bénitte*, le *rompitte* et le donna à ses disciples en disant : Prenez et *mannegez*. »

« *Sadan métide gondre nous te noirs brochets*. Il faut renoncer à ses *bombes* pour n'être pas *tube* de ses *sétuptions*. »

« Les *claches* de la *parouésse* annoncent un *baptinme*. »

« La prière est une des plus grandes *farces* (forces) de notre vie spirituelle. »

Evidemment l'éloquence est impossible avec

de pareils vices de prononciation ; il faut à tout prix s'en défaire, et on le peut facilement avec de la bonne volonté et de la patience.

D'autres vices de prononciation proviennent des mauvaises habitudes qu'on a négligé de corriger chez les enfants. Tels sont le bégayement, le bredouillement, le zézayement, le blèsement, le grasseyement.

Le bégaiement est caractérisé par l'hésitation, la suspension pénible de la parole devant certaines consonnes qui se présentent comme des pierres d'achoppement, par la répétition saccadée de certaines syllabes, et quelquefois par une sorte d'impuissance à les prononcer.

Si ce défaut provient d'un vice de conformation des organes, il relève de la médecine. Est-il, dans ce cas, absolument irréductible ? Je ne le pense pas. On peut l'atténuer, mais il est difficile, je le crois, de le guérir radicalement. S'il provient de la timidité, de l'irrésolution de caractère, de l'incertitude de l'esprit, qui bégaié lui-même parce qu'il ne sait pas nettement ce qu'il veut dire, de la préci-

pitation de l'imagination, qui veut aller plus vite que la parole, on peut le corriger par une forte et patiente gymnastique des organes. Appliquez-vous à fixer, avant de parler, l'organe chargé d'articuler; poussez sur cet organe l'air des poumons, en joignant une voyelle à la consonne que vous voulez prononcer; faites entendre lentement d'abord et fortement la syllabe prononcée; accélérez petit à petit le mouvement jusqu'à le rendre aussi rapide que possible; enfin, unissez ensemble plusieurs syllabes et répétez ces exercices jusqu'à ce que vous soyez devenus maîtres du jeu de votre langue, de vos lèvres et de vos dents, principaux organes de l'articulation.

Le bredouillement consiste en une prononciation tellement précipitée, qu'elle fait chevaucher les syllabes l'une sur l'autre et les embrouille tellement qu'on n'en peut plus distinguer aucune. Ce défaut provient ou de la timidité qui craint de mal dire, ou de l'impatience qui veut en finir promptement. On le corrige en s'exerçant à scander les mots en mesure, syllabe par syllabe; lentement d'abord,

puis un peu plus vite, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une prononciation régulière. Du reste, dans le bredouillement comme dans le bégaiement, l'obligation de parler en public peut agir si fortement sur la timidité ou sur l'impatience, que des prédicateurs, incapables de réciter à haute voix une oraison sans hésiter péniblement ou sans en manger la moitié, parviennent à s'imposer dans leurs discours une sage mesure qui les rend parfaitement intelligibles.

Le zézaïement amollit l's et le c doux, en introduisant, pour les prononcer, le bout de la langue entre les dents.

Le blésement substitue une consonne faible à une plus forte; par exemple, il remplace le *j*, le *g* et le *ch* par le *z* ou l's, et prononce d'une manière pâteuse, en appuyant la langue sur le palais : un *zour*, une *zerbe*, un *seval*, pour un *jour*, une *gerbe*, un *cheval*. Tous deux donnent à celui qui parle un air enfantin et quelque peu niais. Pour s'en corriger, il faut serrer les dents, pousser fortement l'air de leur côté

et émettre, en les desserrant vivement, le son d'une voyelle. On exagère en commençant cet exercice, mais peu à peu on le modère et l'on parvient à donner aux lettres sifflantes leur véritable prononciation.

Le blésément remplace parfois la lettre *r* par la lettre *l*, et prononce *plouvé*, *tlouvé*, *coulir*, au lieu de *prouver*, *trouver*, *courir*. On le corrige, sur ce point, de la même manière que le grasseyement.

Le grasseyement fait sortir la lettre *r* de la gorge. La langue, étant appuyée contre les dents de la mâchoire inférieure, se contracte au fond de la bouche, où elle arrête le son qui semble vibrer dans une matière grasseuse. C'est un défaut très commun dans certaines contrées. Paris et ses environs grasseyent, mais le Marseillais est un modèle du genre.

Fortement prononcé, le grasseyement devient une sorte de râle qui alourdit la parole et affecte désagréablement l'oreille; s'il n'est que léger, on l'entend sans déplaisir dans une conversation; mais dans un discours public, il a le grave inconvénient de supprimer les *r* et

de fatiguer l'attention des auditeurs, qui n'entendent qu'imparfaitement les mots où cette lettre figure. Il importe donc de s'en défaire. On y parvient par un exercice analogue à celui qui règle la prononciation des lettres sifflantes, c'est-à-dire en plaçant le bout de la langue contre le palais et près des dents supérieures, en poussant vivement le souffle, de manière à le faire vibrer et à produire, sur une voyelle quelconque, un roulement qui est la véritable prononciation de la lettre *r*.

Pour faire disparaître les vices de prononciation, comme pour améliorer et discipliner votre voix, ne craignez pas de vous livrer à une courageuse et patiente gymnastique des organes de la parole. Toutefois, les jeunes gens n'auraient pas besoin de cette gymnastique, si les éducateurs de l'enfance avaient soin de réparer de bonne heure, par des exercices intelligents, la négligence des parents qui n'ont aucun souci des mauvaises habitudes que prennent leurs enfants.

Corrigés des défauts que je viens de signaler, vous ne serez pas encore en possession d'une

parfaite prononciation. Pour bien prononcer, il faut savoir donner aux lettres leur valeur, aux voyelles leur véritable intonation, aux consonnes leur correcte et complète articulation.

Les voyelles ont des intonations diverses, et celles qui se ressemblent ne se prononcent pas toujours de la même manière. Par exemple, l'*a* diffère dans *lâche*, *tache* et *nation*. Très long dans le premier mot, il est bref dans le second et tient le milieu dans le troisième. L'*e* est très ouvert dans *tempête*, moins ouvert dans *succès*, fermé dans *présent*, muet dans un grand nombre de mots où il ne sert qu'à l'articulation des consonnes finales. Même observation pour les autres voyelles et pour les diphtongues, auxquelles on doit donner les intonations reçues dans les lieux où la langue est parlée plus purement. Vous feriez rire si vous disiez d'un homme qu'il a des *hottes* (hautes) pensées ; que son imagination poursuit de vains *fantômes* (fantômes) ; qu'il faut marcher sur *les traces des Saints*.

Ayez soin de faire sentir les pluriels, surtout lorsqu'il pourrait y avoir désaccord entre

le son et la pensée. Si vous dites, par exemple : *Écoutez ces leçons de la mort*, il ne faut pas que l'oreille entende *c'est le son*, c'est-à-dire la voix de la mort, ce qui arriverait cependant si vous négligiez d'appuyer sur le pluriel *leçons*; en donnant à ce mot l'intonation qui lui convient, tout le monde comprendra qu'il s'agit des enseignements de la mort.

Une excellente intonation des voyelles ne suffit pas à la perfection de la prononciation. Un auditeur qui n'entend que des sons se fatigue, il ne les perçoit bien et n'en saisit le sens que s'ils lui arrivent déterminés et précisés, et si je puis m'exprimer ainsi, moulés et ciselés par l'articulation. C'est le rôle des consonnes. Appliquez-vous donc à les bien prononcer. *Labiales, dentales, palatales, gutturales, nasales*, tout doit être si correctement et si complètement articulé qu'il ne puisse y avoir aucune méprise pour l'oreille des auditeurs.

Remarquez, cependant, qu'il y a des consonnes finales dont vous ne devez pas tenir compte, sous peine de faire des liaisons qui vous donneraient un air prétentieux et quelque peu ridicule. Ainsi, vous ne devez pas

dire : « Une révolte à main *n'*armée. » — « Joseph et Nicodème montèrent *t'*à la croix et en descendirent *t'*avec respect le corps *z'*ensanglanté du Sauveur. » D'autre part, il y a des consonnes finales, dont la liaison avec les voyelles qui suivent est non seulement sans danger, mais nécessaire. C'est affaire d'usage et de bon goût.

Un prédicateur de renom, auquel je demandais conseil dans ma jeunesse, me disait qu'il devait tout son succès au soin qu'il prenait de bien détacher ses mots et d'articuler toutes les syllabes. C'était modestie de sa part, car la composition de ses discours et la chaleur de son éloquence étaient bien pour quelque chose dans sa renommée. Cependant il m'apprenait une grande vérité : c'est que le rôle de l'articulation est souverainement important dans la parole publique. Elle donne au discours la clarté, l'énergie, la véhémence, la passion. Tel est son pouvoir, qu'elle peut suppléer à la faiblesse de la voix et la faire entendre même à un grand auditoire.

Encore une fois, soignez votre articulation. Dussiez-vous l'exagérer dans les commence-

ments, elle s'adoucira peu à peu sans tomber dans la mollesse, et vous finirez par mettre en pratique cette règle d'un professeur éminent : « Pour les hommes sérieux, il n'y a qu'une manière d'articuler, c'est de prononcer assez pour être entendu, pas assez pour être remarqué¹. »

Je ne saurais trop conseiller aux éducateurs des jeunes gens qui se destinent à la prédication de les habituer à une parfaite prononciation par des lectures publiques soigneusement contrôlées et sévèrement critiquées.

1. LEGOUVÉ, *L'art de la lecture*, c. vi, *Prononciation*.

CHAPITRE IV

LA DICTION ET LE TON DE LA CHAIRE

Vous avez réglé, discipliné, affermi, enrichi votre voix, corrigé et perfectionné votre prononciation ; c'est bien, mais vous n'êtes pas encore de parfaits orateurs. Appliquez-vous à ce qu'il y a de plus important dans l'art oratoire : la diction.

On appelle diction l'heureux choix et l'habile arrangement des mots qui expriment nos pensées. Mais cela regarde la composition et l'ornementation du discours, dont nous avons parlé dans le chapitre huitième de notre premier livre. Ce que j'entends ici par diction, c'est l'art de rendre attentif un public et de le charmer en disant bien ce que l'on doit dire.

Une bonne voix et une excellente pronon-

ciation peuvent suffire à la lecture *recto tono* ; mais le lecteur n'est pour rien dans le plaisir qu'éprouvent ses auditeurs à entendre des considérations, des raisonnements, des descriptions, des récits qui les intéressent. Au contraire, l'orateur doué d'une belle diction appelle l'attention du public sur des choses qu'il n'écouterait, peut-être, que d'une manière distraite. Il rend plus vif l'intérêt et décuple le plaisir de ses auditeurs. Et cela d'autant mieux, qu'il est à la fois auteur et acteur.

Vous avez vu, sans doute, de grands auditoires suspendus aux lèvres d'un beau diseur qui faisait valoir les chefs-d'œuvre de notre littérature. Combien il y a plus de charmes dans le discours d'un homme convaincu et passionné qui fait parler son âme et la fait bien parler !

Vous devez être cet homme. Mais retenez bien ceci : pour avoir une bonne diction, il faut savoir phraser, moduler et accentuer.

Phraser, c'est découper et ponctuer une phrase de manière à ce que, en passant par l'oreille de l'auditeur, elle arrive à son esprit

parfaitement claire et intelligible, et lui communique la pensée de l'auteur, sans qu'il puisse y avoir de méprise. Un phrasé défectueux dérouté l'attention, trouble l'intelligence et dénature plus ou moins le vrai sens d'un auteur.

On raconte que Samson, ayant prié un jeune homme, qui désirait prendre de lui des leçons de lecture, de lire la fable du *Chêne et du Roseau*, l'arrêta, dès le premier vers, par cette sèche observation : « Très bien, Monsieur, vous ne savez pas lire. » Et comme l'élève s'étonnait : « Recommencez », reprit le professeur. Et le jeune homme lut la seconde fois, comme la première. « Le chêne un jour — dit au roseau. — Ce n'est pas cela, fit observer Samson ; un adverbe ou une locution adverbiale se joint au verbe, et non pas au substantif. Où avez-vous vu des chênes qui s'appellent un jour ? Le chêne un jour !! Mais non, ce chêne ne s'appelait pas *un jour*, mais il dit, un jour, au roseau. » Lisez donc ainsi :

« *Le chêne — un jour, dit au roseau.* De même ne lisez pas :

« *Un roitelet pour vous, — est un pesant fardeau.*

« Il n'y a pas de roitelet qui s'appelle *pour vous*. Mais lisez :

« *Un roitelet — pour vous, est un pesant fardeau.* »

J'entendais moi-même citer ce passage du Père Lacordaire : « Le mal ne nous coûte rien ; — pour le commettre, il suffit de se laisser aller » ; une diction vicieuse dénaturait la phrase de cette manière : « Le mal ne nous coûte rien pour le commettre ; — il suffit de se laisser aller. »

Je pourrais vous donner encore beaucoup d'autres exemples. Mais ce qu'il y a de pire, un mauvais phrasé peut faire entendre à l'oreille des choses burlesques. Par exemple, dans cette phrase, extraite d'un récit de voyage : « On nous avait dit beaucoup de mal de ce pays, cependant nous y trouvâmes des gens bons, honnêtes, de mine avenante et très hospitaliers. » Arrêtez-vous un instant après le mot *gens*, car, si vous dites tout d'un trait ce membre de phrase, l'auditeur entend « des *jambons*, honnêtes, de mine avenante », et il a peine à s'expliquer que ces *jambons* soient hospitaliers, puisqu'ils sont plutôt faits pour être hospitalisés.

Vous éviterez toute méprise et toute confusion, si vous vous appliquez à distribuer vos phrases d'une manière intelligente, en ayant soin de ne point empiéter d'un membre sur un autre membre. Pour cela, ne vous pressez pas et ne languissez pas. Si la diction doit être vive, qu'elle ne soit pas précipitée ; si vous jugez à propos d'en modérer le mouvement, faites en sorte qu'il ne dégénère pas en une fatigante lenteur. C'est le conseil que vous donne Quintilien : « *Promptum sit os, non præceps; moderatum, non lentum*¹. »

Régler la distribution et le mouvement des phrases, cela ne suffit pas pour les rendre agréables à l'oreille, il faut savoir encore les moduler. Il y a une musique de la parole dont beaucoup de gens ne se doutent pas. Je ne veux pas dire qu'il faille prendre en parlant un ton chantant ; ce serait insupportable. Mais, sur une échelle de tons brefs et extrêmement variés, la voix de l'orateur se meut, monte, descend, s'anime, s'apaise, éclate,

1. *Instit. Orat.*, XI, 3.

s'adoucit, gronde, caresse, parcourt enfin de bas en haut, de haut en bas, toute une gamme de sons peu distants, dont il serait impossible de fixer la notation et qui cependant font le charme de la parole.

« La diversité des tons que l'on prend et les différentes inflexions de la voix, dit Louis de Grenade, occupent agréablement l'attention des auditeurs. C'est un des avantages les plus considérables du discours que la grande variété dans le débit. » Or, cette variété du débit est commandée par la variété même des éléments du discours. Par exemple, on ne dit pas un raisonnement comme on dit une description. Dans le raisonnement, la voix, d'abord ferme et tranquille pour poser les principes, s'échauffe à mesure que les conclusions se déroulent, et devient audacieuse et pénétrante pour les faire entrer dans l'esprit des auditeurs. Dans la description, la voix, légère comme un pinceau, suit les contours des choses qu'elle décrit, appuie sur celles qu'elle veut faire saillir, monte ou fléchit dans les énumérations, selon qu'elles sont croissantes ou décroissantes. — De même, le ton de l'interrogation n'est point

celui de l'admiration. L'interrogation se redresse comme une pointe pour s'enfoncer dans l'esprit, d'où elle veut faire sortir une réponse ; ainsi doit faire la voix. Dans l'admiration, l'âme s'élève, s'épanouit, se dilate ; toutes choses que la voix doit exprimer. — Le ton qui menace n'est point le même que celui qui exhorte et encourage. Et ainsi de toutes les parties du discours.

Appliquez-vous donc à varier votre ton et à moduler vos phrases. Mais, de grâce, quelque forte pensée que vous exprimiez, ne criez pas. Assistant à une séance littéraire, j'entendis un jour un acteur de renom déclamer le rôle de Joad dans la scène vi^e du III^e acte d'*Athalie*. A partir de ces deux vers où commence la prophétie :

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?

la voix de l'artiste s'enfla soudainement jusqu'à devenir rauque ; bientôt ce furent de véritables hurlements. Et je me disais : O Jérusalem, si ce malheureux avait su mettre

une mystérieuse sourdine à sa belle voix, au lieu d'avoir les oreilles déchirées :

Mes yeux seraient changés en fontaines de larmes
Pour pleurer ton malheur ¹.

J'ai dit que vous deviez savoir phraser, moduler et accentuer. Or, l'accentuation est le fini de la diction.

Il ne s'agit pas ici de la valeur à donner aux sons, comme nous l'avons remarqué en traitant de la prononciation, mais de l'art subtil et délicat d'appeler l'attention des auditeurs sur certaines images, pensées, remarques et maximes ; de faire ressortir les mots et les phrases à effet ; d'appuyer de la voix sur les substantifs qui se répètent dans une même phrase ; de mettre en saillie certains qualificatifs qui peignent vivement un caractère, un personnage, une époque, un événement, une situation ; de faire sentir les incidentes capables d'embarrasser la phrase, si la voix ne les détermine pas ; de faire chercher, par le ton

1. Voir RACINE, loc. cit.

qu'on prend, certains sous-entendus que l'auditeur a du plaisir à deviner ; de faire attendre, par d'habiles suspensions, certains mots ou membres de phrases qui doivent saisir plus vivement l'esprit des auditeurs et y graver plus profondément une pensée. Bref, l'accentuation complète le phrasé et la modulation par tout un ensemble de nuances fines et délicates, fortes et impressionnantes.

C'est par des lectures publiques, intelligentes, raisonnées et fréquemment répétées, que vous vous formerez à la diction ; mieux encore en étudiant avec soin ceux qui ont le plus de grâce et de charme dans la conversation.

La diction avec son infinie variété de ton et les nuances délicates de son accentuation, n'est guère possible que devant un auditoire restreint et dans un local de peu d'étendue. Devant une grande foule et dans le vaste vaisseau des églises, il ne suffit pas de dire, il faut parler avec effort, clamer, *clamare*. C'est la déclamation. Écartons de ce mot les sens déplaisants : la pompe maladroite, l'emphase,

l'injure, la violence, l'invective, et ne l'appliquons qu'à l'art de faire entendre et goûter le discours à une grande assemblée, en le prononçant à très haute voix, et en donnant aux mots et aux phrases toutes les intonations exigées par l'accent grammatical et l'accent oratoire.

Tel est le ton de la chaire : ton naturel d'une conversation haute, solennelle, animée et à longue portée. Ne le confondez pas, je vous prie, avec cette cantilène plaintive, qui se meut entre trois ou quatre notes, relève légèrement la voix au milieu des phrases et la laisse tomber d'un ton pleurard sur les finales. Assez longtemps, cette récitation lamentable a été considérée comme le ton réservé à la chaire chrétienne.

Dans un séminaire de province, que je ne nommerai pas, un bon supérieur, vieille école, faisait, en ces termes, la critique du discours d'un jeune clerc qui s'était permis de parler naturellement à son auditoire : « M. l'abbé X. nous a donné un bon sermon, plein de doctrine, très bien raisonné et d'un style excellent. Malheureusement, ce pauvre jeune homme

n'a pas du tout le ton de la chaire, il parle comme s'il était en conversation. » L'orateur fut légèrement ahuri par cette critique. Mais au sortir de la réunion, un professeur intelligent le prit à part et lui dit : « Mon ami, continuez de converser et gardez-vous bien de prendre le ton de la chaire. »

Louis de Grenade proteste, dans sa *Rhétorique ecclésiastique*, contre ce prétendu ton de la chaire. « Il ne s'agit pas, dit-il, d'apprendre par cœur et mot à mot ses sermons et de les réciter d'un ton de voix semblable à celui des aveugles qui demandent l'aumône... On doit dire les choses comme la nature même nous l'enseigne et selon la manière ordinaire de parler..., car tout l'art consiste à imiter la nature. C'est en quoi se trompent grossièrement ceux qui croient que leur voix, quand ils parlent en public ou qu'ils prêchent, doit être tout autre que dans les entretiens particuliers. La nature, qui est la même en toutes choses, demande partout une même espèce de geste et de prononciation pour les représenter; seulement, dans la prédication, on doit parler d'une voix plus haute et plus forte, à

cause du nombre des auditeurs, pour être entendu de tout le monde... »

« Afin de marquer plus nettement ce que je pense, continue le vénérable maître, et quel est mon véritable sentiment, je vous rapporterai ce qui m'est arrivé au sujet d'un prédicateur encore tout neuf, qui commençait à prêcher. Ce jeune homme vint me prier d'aller l'entendre, et de lui faire connaître ensuite les défauts que j'aurais remarqués dans sa manière de prêcher, afin qu'il pût s'en corriger avec plus de facilité, en étant averti. J'y allai ; mais il prononça tout son sermon, qu'il avait appris mot à mot, avec une ennuyeuse et continue monotone, sans varier le ton de sa voix. Lorsque, après le sermon fini, je m'en retournais au couvent, je vis dans la rue deux femmes qui se querellaient fortement ; et comme elles parlaient toutes deux selon les véritables sentiments de leur cœur, elles fléchissaient et diversifiaient leur voix selon les différents mouvements dont elles étaient animées ; et cette diversité de ton produisait en elles une prononciation variée qui est l'agrément de l'action. Je ne pus m'empêcher de dire au reli-

gieux qui m'accompagnait : « Si le prédicateur que nous venons d'entendre avait vu ces femmes se disputer, et qu'il eût imité leur manière de dire et d'accentuer, il ne lui manquerait rien pour l'agrément de l'action, dont il est entièrement dépourvu... Comme les peintres qui veulent représenter des arbres, des oiseaux ou d'autres animaux, s'étudient à les copier au vif et au naturel autant qu'il est possible... ainsi le prédicateur doit observer avec soin la manière de parler la plus naturelle aux hommes, et surtout à ceux qui s'énoncent avec plus de justesse et plus de grâce¹. »

Vous n'avez pas besoin d'aller chercher au loin vos modèles. Regardez autour de vous, repliez-vous sur vous-mêmes et voyez comme la parole est naturelle, aisée et variée dans vos conversations, quand elles s'animent. J'ai donc bien dit : le ton de la chaire est le ton d'une conversation haute, solennelle, animée et à longue portée, dans laquelle vous vous appliquerez, malgré les efforts que commandent un vaste local et un auditoire nombreux,

1. *Rhétorique ecclésiastique*, l. VI, c. II.

à observer les règles du phrasé, de la modulation et de l'accentuation que nous avons posées à propos de la diction.

Finissons ce chapitre par une observation importante que je vous ai promise en vous parlant de l'action.

Vous ne saurez ni bien dire, ni bien déclamer, si vous ne savez pas respirer. Il est difficile, je le sais, de conduire jusqu'au bout une longue période. Il ne faut pas la couper par des repos accentués qui la mutileraient, mais il faut faire sentir, par des inflexions justes, que la phrase n'est pas finie et la dérouler dans toute son ampleur. Toutefois cela ne veut pas dire que vous ne devez pas respirer. Au contraire, la respiration doit être d'autant plus fréquente que la période est plus longue. Avant de la commencer, faites une bonne provision d'air, respirez à fond ; c'est ce que le professeur Delsarte appelait la *respiration du ventre*.

Votre provision faite d'un seul coup, vous la dépensez en détail dans le débit de la phrase, en ayant soin de l'entretenir par de petites

aspirations, particulièrement sur les syllabes qui se prononcent la bouche ouverte. Le grand art consiste à dérober sa respiration si adroitement que personne ne s'aperçoive qu'on respire. Rien n'est plus disgracieux et pénible à entendre que la respiration bruyante d'un orateur essoufflé. Le discours est pour lui une écrasante fatigue qu'il peut s'épargner en entretenant le jeu de ses poumons par une respiration souvent répétée.

Un maître habile me montrait, un jour, comment il avait respiré huit ou dix fois dans une assez longue phrase sans que je m'en aperçusse. « Il y a, me dit-il, une respiration entière, une demi-respiration, un quart et un demi-quart de respiration, enfin une respiration insensible. »

La respiration entière se fait à fond au commencement des phrases, pour approvisionner les poumons; les autres se distribuent au cours du débit. Prenons, pour exemples, deux phrases de Bossuet :

« Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est

aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. »

Respiration insensible après *Celui*, parce que c'est un mot sur lequel se doit porter l'attention; demi-quart de respiration après *les cieux*; demi-respiration après *les empires*, pour se préparer à bien accentuer ce qui suit; encadrer le mot *seul* entre deux respirations insensibles; quart de respiration après *la gloire* et après *l'indépendance*; encadrer ces deux mots *le seul* entre deux respirations insensibles; quart de respiration après *glorifie*, demi-quart de respiration après *rois*; bon quart de respiration après *donner*, pour bien faire sentir l'incidente; là, bonne demi-respiration pour appeler l'attention sur cette finale : *de grandes et de terribles leçons*.

Respiration entière avant la phrase suivante :

« Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. »

Dans le débit de cette phrase, une demi-respiration avant chaque *soit*, pour bien en détacher les membres; quart de respiration après *lui-même*; bonne demi-respiration après *faiblesse*, pour bien accentuer ces mots : *il leur apprend leurs devoirs*; bonne demi-respiration pour faire ressortir cette finale : *d'une manière souveraine et digne de lui*¹.

Je vous en prie, mes amis, étudiez patiemment et mettez courageusement en pratique ces règles d'une mécanique intelligente; défaites-vous au plus vite de la mauvaise habitude de parler jusqu'à bout de souffle. Vous éviterez ainsi l'excessive fatigue de ce long monologue qu'on appelle un discours. Car, songez-y bien, vous n'êtes point comme l'acteur qui peut se reposer pendant qu'on lui donne la réplique; il vous faut toujours parler. Si vous ne savez pas respirer, vous serez fatalement essoufflés et à bout de forces. Or, « si un acteur habile doit toujours être maître de son souffle, même quand il a l'air de le perdre, et n'a l'air d'être

1. Exorde de l'Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre.

essoufflé que par un effet de l'art¹ », — combien plus l'orateur sacré à qui la chaire impose de si grands et si longs efforts !

Considérez enfin qu'une respiration ménagée avec intelligence vous sera d'un grand secours pour bien phraser, moduler et accentuer. Ainsi les phrases pleines de vos pensées et de vos sentiments arriveront claires et parfaitement distinctes aux oreilles charmées de vos auditeurs pour passer, de là, dans leur esprit et dans leur cœur.

1. LEGOUVÉ, *L'art de la lecture*, c. vi.

CHAPITRE V

LA PHYSIONOMIE ET LE GESTE

Toute la personne de l'orateur doit parler. Par les agréments de sa voix, la pureté de son accent, la netteté de sa prononciation, les charmes de sa diction, la justesse et la vigueur de sa déclamation, il plaît aux oreilles. Mais il ne parle pas à des aveugles. Les auditeurs ont des yeux qui veulent être satisfaits, et ils ne le sont que si les mouvements du corps s'harmonisent avec la parole.

Sans émettre aucun son, l'homme peut parler par les jeux variés de sa physionomie, par les indications, les appels, les répulsions de ses gestes. Or, ce langage, imparfait en lui-même, a la merveilleuse puissance de perfectionner la parole, de la rendre plus vivante, plus expressive, de la faire entrer dans l'âme

par les yeux, pendant qu'elle y pénètre par les oreilles. Au point de rencontre, elle atteint son suprême pouvoir et complète son effet.

Une physionomie impassible, un corps immobile, peuvent convenir à une lecture publique qui ne s'adresse qu'aux oreilles de l'auditoire. Mais la récitation et surtout le discours exigent le concours de tous nos moyens oratoires.

On a dit de Bourdaloue qu'il prêchait les yeux fermés et qu'il n'avait pas de gestes. Il n'est pas nécessaire, pour s'inscrire en faux contre ce ridicule propos, d'invoquer le témoignage de ses admirateurs et de se rappeler l'avidité avec laquelle la foule se précipitait à ses sermons, où, selon l'expression de M^{me} de Sévigné, « la presse était à mourir » ; il suffit de lire quelques discours de ce grand orateur. Il y a un tel mouvement, une telle vie dans son argumentation, qu'il est impossible de ne pas supposer le mouvement et la vie dans toute sa personne¹.

1. Voyez plus haut, l. I, c. v.

Pénétrez-vous bien de cette vérité : la physionomie et le geste sont tellement liés à la parole publique qu'il est impossible de les en détacher ou de les mettre en désaccord sans nuire à l'effet qu'on veut produire. Vous parlerez donc par l'expression de votre visage et par les mouvements harmonieux de votre corps.

Pour mettre en scène le personnage qu'ils représentent, les acteurs se font une tête. Vous n'avez pas besoin de cela ; c'est vous-mêmes qui vous présentez au nom de Dieu. Contentez-vous de tenir bien propre la bonne tête que la nature vous a donnée, et exprimez avec elle les nobles et saintes passions de votre âme d'apôtre. Je vous l'ai dit avec Buffon : « La face entière est un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression, vive et prompte, devance la volonté, nous décèle et rend au dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations. »

Remarquez cependant qu'il y a des physionomies plus ou moins propres à l'expression des passions oratoires. Si la vôtre est naturellement raide et froide, appliquez-vous à la détendre et à la rendre sensible aux poussées de l'âme, qui veut se montrer, tour à tour, convaincue, ardente, impérieuse, tendre, compatissante, amoureuse de la gloire de Dieu et du salut des hommes. Si votre physionomie est ouverte jusqu'à la jovialité, commandez-lui la sainte gravité qui convient à un ambassadeur de Dieu. Si elle est trop mobile, évitez les multiples et violentes contractions de traits qui font grimacer la figure. Il y a vingt-deux paires de muscles dans le visage, plus le muscle labial ; si tout cela s'agit à la fois, vous ne pouvez être que ridicules, grotesques, horribles. Il ne faut pas qu'on dise de vous ce que j'entendais dire un jour de certain prédicateur fertile en contractions : « Mon Dieu, quel vilain singe ! »

Règle générale : les traits de l'orateur, et surtout de l'orateur sacré, doivent rester graves et sérieux dans leur ensemble, et toutes les passions se concentrer dans les yeux et les

lèvres. Dans la tristesse, la douleur, la compassion, les paupières s'abaissent légèrement, les yeux se voilent de larmes, les lèvres se tendent et creusent un sillon de chaque côté de la bouche. Dans la joie, l'admiration, la tendresse, les yeux rayonnent, les lèvres s'entr'ouvrent et la bouche sourit. Dans l'indignation, la colère, les reproches, les menaces, les yeux lancent des éclairs, et les lèvres frémissantes ont peine à contenir les flots pressés de la parole. Dans l'interpellation et l'interrogation, les yeux, pleins de lumière et d'électricité, semblent vouloir entrer dans l'âme des auditeurs, pendant que les lèvres vivement agitées les pressent de donner une réponse. Dans la prière, les yeux se lèvent vers le ciel ou se fixent amoureusement sur le tabernacle, sur quelque sainte image, et la bouche entr'ouverte, les lèvres pieusement tendues en avant semblent attendre le baiser de la bonté libérale de Dieu et de son infinie miséricorde. — Que d'expressions encore dans ce double jeu des yeux et des lèvres ! Berryer et le Père Lacordaire y excellaient.

Mais entendez-le bien, tout cela doit être

naturel. Ne préparez pas à l'avance, comme certains bellâtres, les expressions de votre physionomie, par des minauderies ; mais soyez persuadés que le reflet spontané et direct de vos impressions, de vos sentiments, de vos passions, sur le visage, peut seul rendre votre parole vivante et agréable aux yeux, et vous donner, en même temps, une physionomie sympathique, qui fera oublier les petites disgrâces dont certaines figures sont quelquefois affligées.

Si vive et attrayante que soit l'expression de votre physionomie, il lui manquerait quelque chose si votre corps demeurerait immobile, lorsque vous parlez en public. Du reste, cela me paraît impossible, car la poussée de l'âme qui anime vos traits se fait sentir à tous vos membres. Le jeu de la physionomie tend à se compléter par le geste.

On a fait des traités sur le geste : j'en ai plusieurs sous les yeux¹. S'il vous plaît de les étudier, vous y trouverez une copieuse nomen-

1. Particulièrement : *Du geste artistique*, par Har-
mant-Damien.

clature et de nombreuses définitions de gestes divisés en deux classes : les gestes simples et les gestes composés.

Dans la première : *l'indicatif* de face, oblique, horizontal, se dirigeant vers le ciel, se dirigeant vers la terre ; *le démonstratif*, *le conclusif*, *le généralisant*, *l'interrogatif*, *le responsif*, *l'invocatif*, *le répulsif*, *l'exclamatif*, *le persuasif*, *l'affirmatif*, *le négatif*.

Dans la seconde classe : *le pittoresque*, *le descriptif*, *l'affirmatif d'imposition et d'autorité*, *l'opératif*, *le configuratif*, *l'affectif pittoresque ou antithétique*, *le pronosticant*, *le répulsif composé*, *le négatif composé*.

Tous ces gestes sont appliqués à des exemples et représentés par des figures qui vous les mettent sous les yeux. J'admire l'esprit d'observation, l'ingéniosité, le talent de ceux qui ont composé ces traités de gestes, mais je dois vous avertir que si vous voulez vous les approprier tous, vous serez dans le plus grand embarras, et que, si vous vous appliquez à reproduire exactement les figures qui les représentent, vous risquez fort de vous rendre ridicules.

Pour ne pas emprisonner votre nature et votre tempérament oratoire dans une méticuleuse et gênante théorie, je me contenterai de vous indiquer quelques règles générales qui, si vous les observez, corrigeront ce qui pourrait être défectueux dans la spontanéité de vos mouvements, et rendront votre action aisée et agréable, lors même qu'il vous serait impossible de devenir des artistes consommés.

Et d'abord, établissez-vous bien sur vos jambes, de manière à ce que votre corps soit parfaitement d'aplomb et que le mouvement de vos bras ne le fasse pas osciller de côté et d'autre. Il doit se tenir droit sans être raide, et ne rien perdre de sa taille. Rien n'est plus déplaisant que de le voir, à chaque instant, s'abaisser, se relever, se reculer, se balancer. Toute la personne du prédicateur perd, dans cette multiplicité de mouvements, l'imposante gravité que lui commande son ministère divin. Ce n'est que dans les moments où la communication avec l'auditoire devient plus vive et plus pressante, où la passion s'exprime avec plus d'énergie, que le corps brise sa ligne et

prend part au mouvement général. Dans les conférences et instructions familières, vous pouvez vous tenir assis, parce qu'alors tous les mouvements doivent être tempérés.

En commençant votre discours, appuyez légèrement vos mains sur la chaire et ne mettez vos bras en mouvement qu'aux moments utiles. Les prédicateurs novices s'imaginent que pour faire des gestes il suffit de remuer les bras n'importe comment. Et ces pauvres bras s'en vont à droite, à gauche, en avant, en arrière, en haut, en bas, sans qu'on puisse savoir pourquoi. Au lieu de donner du relief à la parole, ils en gênent l'audition. J'ai entendu bon nombre de gens pieux et intelligents me dire qu'ils étaient obligés de fermer les yeux pour écouter certains orateurs de talent, afin de n'être pas distraits par l'intempérance ou la gaucherie de leurs gestes.

Un geste vraiment oratoire doit être en harmonie avec la parole, et, comme je l'ai dit plus haut, la faire entrer dans l'âme par les yeux, pendant qu'elle y pénètre par les oreilles, afin qu'en lui donnant, au point de rencontre, son suprême pouvoir, elle complète son effet. Par

exemple, vous vous adressez directement à votre auditoire, vous l'interrogez, le pressez, l'exhortez, l'encouragez, le réprimandez, le menacez, naturellement vos bras doivent être dirigés vers lui. Mais, remarquez-le bien, dans cette direction, la position de vos mains n'est pas indifférente. Ainsi, lorsque vous exposez une vérité claire et facile à comprendre, la paume de vos mains doit se présenter de face aux yeux de l'auditeur, comme les pages d'un livre dans lequel vous l'invitez à lire. Au contraire, vous voulez expliquer une chose difficile : la paume de vos mains se retourne vers votre visage, et votre œil inquisiteur semble y chercher le nœud de la difficulté. Vous développez un argument : la paume de vos mains, placées horizontalement, se tourne en haut comme pour appuyer et soutenir chacune des raisons que vous exposez, et quand il s'agit d'imposer vos conclusions, elle se retourne en bas et pèse sur la tête de vos auditeurs. Vous voulez exprimer le rassemblement, la rencontre, l'union : les paumes de vos mains se tournent l'une vers l'autre et se rapprochent. Vous divisez, écartez, répudiez : les paumes de vos mains se retour-

nent en dehors et s'éloignent l'une de l'autre. C'est ce que le professeur Delsarte, dans une de ses originales leçons, appelait le *cube du geste*. Il y a encore une multitude de mouvements de bras et de mains pour exprimer la pieuse vénération, le profond respect, la conviction, la noble confiance, l'espérance, les désirs, la religieuse ambition, la crainte, l'indignation, l'horreur, les saintes expansions de la charité : toutes les impressions, tous les sentiments, toutes les passions d'une âme d'apôtre. Je ne m'arrêterai pas à les décrire. Le sens commun, le bon goût, l'observation, l'exercice, vous les apprendront, et l'habitude les fixera dans votre action oratoire. Bornons-nous à cette simple remarque : le geste doit toujours exprimer quelque chose, l'exprimer justement et en parfaite conformité avec la parole.

Quant au mécanisme du geste, il a ses règles, que je vous prie de bien retenir.

Et d'abord, sachez que les gestes ne doivent généralement se faire qu'avec l'avant-bras. L'arrière-bras ne se meut qu'exceptionnelle-

ment, lorsque de grandes images ou de vives et fortes passions exigent une plus large expansion de l'action oratoire. Encore faut-il, en ce cas, éviter l'exagération dans l'extension des bras, et surtout ne pas les élever de toute leur longueur au-dessus de la tête, et donner ainsi à l'auditoire le lamentable spectacle d'un homme qui se noie. Lorsque vous les étendez en forme de croix à la manière des *Orantes*, ayez soin qu'ils ne soient pas raides, mais tenez-les toujours légèrement cintrés.

La courbe du geste est ce qu'il y a de plus agréable à l'œil. Gardez-vous donc de le pousser en ligne droite et de décrire, en vos mouvements, des angles plus ou moins ouverts. Que votre geste parte du bord de la chaire, de votre poitrine, de vos épaules ou de votre tête ; qu'il se dirige en haut, en bas, en avant ou de côté, arrondissez-le ; vous lui donnerez ainsi plus de souplesse, de grâce, d'élégance et de charme.

Mais vous auriez beau arrondir votre geste, il serait déplaisant, si vous ne présentiez à l'auditoire qu'un appendice disgracieux au bout de vos bras.

Faites donc attention à vos mains ; ouvrez-les. Le poing fermé et les doigts crochus ne sont pas de mise dans l'action oratoire. Toutefois, en étendant la main, n'écartez pas les doigts et ne les tenez pas collés l'un à l'autre ; qu'ils soient assez rapprochés pour qu'on n'ait pas la tentation de les compter, assez distants pour qu'ils puissent se mouvoir avec aisance. La main a des gestes qui lui sont propres. Le geste de l'indicateur, tous les autres doigts étant repliés vers la paume de la main, est très énergique et très expressif comme geste d'attaque ou geste d'appel ; mais il ne faut pas en abuser ; s'il se répète souvent et hors de propos, il ne signifie plus rien. La main tremblante et frémissante donne du relief à une période émouvante, mais le tremblement et le frémissement continus ne font qu'exciter la pitié des auditeurs pour l'homme infirme ou peureux qui les harangue.

Les mouvements de la tête, des yeux et des bras ne doivent pas toujours suivre la même direction. Il est bon de profiter de ce que l'on pourrait appeler les *contrastes du geste*. Dans la prière, par exemple, l'adoration s'exprime plus

pieusement si votre tête s'incline sur vos mains redressées que si vos mains et votre tête s'abaissent en même temps. Lorsque vos bras se laissent tomber pendant que vos yeux s'élèvent ardemment vers le ciel, l'invocation est plus expressive que lorsque vos bras et vos yeux suivent le même mouvement d'ascension. Le mépris, la répulsion, l'horreur, sont plus saisissants dans le mouvement d'une tête qui se détourne du point vers lequel se portent les bras, que dans le mouvement qui entraîne la tête et les bras du même côté.

Et maintenant, quels que soient vos gestes, faites-les sobrement. Le geste touffu n'est pas moins fatigant pour l'attention que le geste maladroit. Dans l'action du corps, le moins vaut mieux que le trop. Quelquefois même, il est bon de sacrifier un ou plusieurs gestes, pour faire valoir la beauté et l'importance d'un geste dans lequel une passion habilement contenue va faire explosion.

Si le geste doit être sobre, il faut aussi qu'il soit silencieux et qu'il ne parle qu'aux yeux. Frapper du pied, faire de la chaire une grosse caisse, de sa poitrine un tambour, de ses

mains des cymbales, autant de maladresses qui troublent l'audition de la parole, autant d'inconvenances qu'un auditoire délicat et bien élevé ne pardonne pas.

J'ai entendu dire du geste et j'ai lu qu'il doit toujours accompagner la parole et ne jamais la précéder ni la suivre. Tel n'est pas mon avis. Généralement le geste souligne la parole, mais il peut l'annoncer et la faire adroitement présenter.

Il y a tels gestes silencieux à la vue desquels l'auditoire attentif se demande : « Que va-t-il nous dire ? » D'autre part, après une tirade éloquente, un geste véhément en accentue l'effet et donne à l'émotion le coup de grâce.

Telles sont les règles générales du geste. Méditez-les et cherchez-en autour de vous la meilleure application. Je vous ai conseillé d'observer les personnes qui conversent bien pour prendre des leçons de diction ; observez les orateurs distingués qui parlent en public, relevez ceux de leurs gestes qui vous semblent les plus naturels et les plus expressifs pour vous en accommoder. Mais, encore une fois, ce

qui vaudra le mieux pour vous, c'est que vous soyez exercés de bonne heure à l'action.

Il y a, je crois, dans l'éducation des jeunes religieux et des jeunes clercs, une trop grande indifférence à cet égard. On vise beaucoup plus à la solidité du discours qu'à la manière de le bien dire ; on critique avec plus de soin, dans la lecture des dissertations et dans les exercices de prédication, les qualités de la pensée et du style, que les imperfections de la voix, de la prononciation, de la diction, du ton oratoire, de la tenue, des jeux de la physiologie et du geste. Et cependant les éducateurs de la jeunesse ne peuvent pas ignorer que le débit d'un discours, s'il est défectueux, peut faire perdre à un homme intelligent tout le fruit de son travail.

Sans doute, l'apôtre ne doit pas se préoccuper outre mesure de son action oratoire, mais il ne lui est pas permis de la négliger, puisque l'art de bien dire est un moyen de fixer l'attention et de conquérir les sympathies d'un auditoire. Sans doute, nous ne devons pas être les émules des artistes dramatiques et des comédiens, mais trop compter sur la grâce

de Dieu, avec d'exécrables moyens oratoires, serait irrévérencieux et téméraire. Le respect de la parole sainte nous impose le devoir de nous corriger des défauts qui la déparent.

Que ceux qui ont des penchants à trop crier, à trop s'agiter, écoutent ces bons conseils de Shakespeare : « Dites, je vous prie, ce discours, comme je l'ai prononcé devant vous, en le laissant légèrement courir sur la langue. Mais si vous le déclamez à pleine bouche, comme font certaines gens, j'aurais tout aussi bien pour agréable que mes vers fussent dits par le crieur de la ville. N'allez pas non plus trop scier l'air, en long et en large, avec votre main, de cette façon ; mais usez de tout sobrement, car, dans le torrent et la tempête, et, pour mieux dire, le tourbillon de votre passion, vous devez prendre sur vous, et garder une tempérance qui puisse lui donner une douceur coulante ¹. »

Va donc pour la douceur coulante. Si l'étude des règles de l'action et les exercices préparatoires ne font pas de vous des artistes émi-

1. *Hamlet*, acte III, scène II.

nents, au moins ne laissez paraître, en parlant en public, que ce qu'il y a de bon dans votre nature : une voix bien réglée, une prononciation nette, une diction agréable, un ton juste, une physionomie sympathique et des gestes spontanés et originaux qui vaudront mieux que des gestes copiés et trop apprêtés ; bref, tout ce qu'il faut pour plaire, sans qu'on puisse oublier l'importance, la grandeur et la sainteté de votre ministère divin.

CHAPITRE VI

COMMUNICATIONS AVEC L'AUDITOIRE

Il ne suffit pas, pour être éloquent, d'être muni d'une voix bien disciplinée, d'une prononciation correcte, d'une diction agréable, d'une physionomie expressive et d'un ensemble de gestes parfaitement en harmonie avec la parole ; il faut encore savoir entrer dans l'âme de ses auditeurs et les faire vivre de sa vie.

Votre discours ne serait qu'une parade si vous n'étiez profondément pénétrés de cette pensée que vous parlez, non pas devant une assemblée, mais à une assemblée à laquelle vous devez communiquer vos pensées, vos sentiments, vos saintes passions. Et cependant, combien de prédicateurs dont toute l'attention se concentre sur ce qu'ils disent, et qui semblent parler à je ne sais quel être

vague et vaporeux, flottant sous les voûtes ou entre les piliers de l'église ! L'auditoire les attend en bas, on dirait qu'ils ont peur de s'en approcher. Eussent-ils toutes les distinctions de l'esprit et de la parole, ils restent froids parce qu'il leur manque ce qui doit assurer l'effet du discours en consommant leur action : la communication directe avec les âmes qu'ils doivent instruire et émouvoir.

Je vous en prie, ne jetez pas de haut et de loin votre divine semence pour que chacun en prenne à l'aventure ce qu'il pourra, mais descendez sur les sillons et passez-y la herse de votre action oratoire, afin de faire entrer le bon grain jusqu'au fond des âmes que vous devez fertiliser. Encore une fois, ne parlez pas en l'air, mais à votre auditoire ; liez partie avec lui ; qu'il y ait, entre vous et lui, échange de pensées, de sentiments et de vie.

J'ai lu quelque part ce conseil donné aux jeunes prédicateurs : « Ne considérez l'auditoire que dans son ensemble, et évitez tout contact par les yeux avec qui que ce soit. » — Passe pour les premiers essais, où les débutants manquent généralement d'assu-

rance, et risquent d'être facilement distraits et même démontés par les manifestations bienveillantes ou hostiles qu'ils peuvent remarquer dans l'auditoire. Mais à suivre toujours ce conseil, on se priverait d'un excitant dont la verve oratoire peut tirer un réel profit.

En effet, il y a de bonnes physionomies d'auditeurs sur lesquelles se reflètent toutes les impressions reçues. Leurs yeux bien ouverts, leurs traits mobiles ou épanouis, leur attention soutenue, sont autant de signes encourageants qui semblent dire à l'orateur : C'est bien, allez toujours. D'autre part, il y a des physionomies rétives qui paraissent regimber contre l'aiguillon de la parole, et prendre, sous ses attaques, une attitude défensive. Ne les fuyez pas du regard ; elles vous donnent un coup de fouet et vous provoquent à la chaleur du raisonnement et aux élans de la passion. D'autres vous diront, par des froncements de sourcils et de légères contractions de traits, que vous parlez trop haut ou trop bas, trop vite ou trop lentement, que vous lancez trop ou que vous languissez. C'est la censure ; il faut tenir compte de ses aver-

tissements. Habituez-vous à bien regarder tout votre monde : voilà mon avis. Il n'y a que les dormeurs qu'il faut fuir des yeux, pour n'être pas tenté d'impatience et ne pas s'échapper en quelque sortie maladroite.

Je me rappelle avoir prêché une station de carême devant un bon curé qui ne manquait jamais de s'assoupir au milieu de l'exorde et qui dormait comme un bienheureux jusqu'à la fin du sermon. J'expliquais alors le Décalogue. Un jour, à propos du quatrième commandement, je parlai de la paternité spirituelle du prêtre. Je fis, comme de juste, l'éloge du bon pasteur et j'appliquai cet éloge à l'excellent curé, dont toute la paroisse appréciait le zèle intelligent et l'inépuisable charité. D'instinct, les regards se tournèrent vers lui ; il dormait profondément. La situation menaçait de devenir ridicule ; pour m'en dégager, je dis à l'auditoire : « Mes frères, je puis parler des vertus de votre père en Dieu avec d'autant plus de confiance et d'abandon qu'il ne m'entend pas. » Cette sortie eut un grand succès d'hilarité. J'en fus affligé, et j'aurais eu lieu de la regretter profondément

si je n'eusse eu affaire au meilleur des hommes, qui se contenta de me dire, après le sermon : « Vous m'avez fait une petite malice, je vais essayer de me corriger. » Un autre eût été blessé, et j'aurais eu à en souffrir. Décidément, il vaut mieux ne pas tenir compte des dormeurs et ne recueillir que les impressions de ceux qui écoutent.

Je dois vous avertir que ce n'est pas du premier coup que vous pourrez vous mettre en rapport intime avec votre auditoire et vous rendre compte de ses impressions. Il faut, pour cela, avoir acquis une certaine aisance. Elle viendra petit à petit, surtout lorsque, dans des prédications suivies : retraites, stations, missions, séries d'instructions, de prônes et de conférences, vous vous serez rencontrés avec les mêmes auditeurs. Rien n'est plus favorable à la parole publique que de se trouver en pays de connaissance.

Non seulement vous vous mettrez en communication avec votre auditoire pour lui donner quelque chose de vous, mais vous vous appliquerez à le faire vivre. C'est là le triomphe

de l'éloquence. Interrogez-le, mettez-le en scène, faites-le parler, dialoguez avec lui. Je vous ai dit, plus haut, avec Louis de Grenade, les avantages de cette méthode¹.

Grâce à elle, la prédication est plus qu'une effusion de votre vie apostolique, c'est un échange de vie qui anime la parole publique et la rend on ne peut plus attrayante. L'auditeur devient d'autant plus avide de la prédication qu'il y remplit un rôle. Mais cela demande, de la part du prédicateur, beaucoup d'art, de souplesse et une grande faculté d'accommodation.

Pour faire vivre l'auditoire, on a imaginé, dans les missions, les conférences à deux. Un missionnaire y remplit l'office de contradicteur. C'est l'auditoire personnifié, se défendant contre les attaques du prédicateur et proposant ses doutes et ses objections. Bien faites, ces conférences peuvent être très intéressantes, la variété des questions qu'on y traite et la vivacité du dialogue ne laissent pas languir un seul instant l'attention des

1. Voyez chap. ix, *Passions et convenances oratoires*.

auditeurs. Mais elles demandent beaucoup de prudence et une sérieuse préparation. La grande majorité de l'auditoire se met naturellement du côté de celui qui le représente. Il faut que l'exposition des vérités sur lesquelles il propose ses doutes soit parfaitement claire et précise, et que les réponses à ses objections soient écrasantes. C'est pourquoi il est nécessaire que les conférenciers s'entendent à l'avance et dressent ensemble leur plan de bataille, pour éviter toute surprise et toute défaillance. S'ils se contentent de simples indications et d'une préparation superficielle, ils s'exposent aux plus graves inconvénients. J'ai connu de ces joutes oratoires dans lesquelles la contradiction s'était tellement échauffée qu'elle avait abouti à un véritable scandale. Et j'entendais un homme du peuple dire : « Eh bien, le petit, il a joliment collé le grand. » Le grand, c'était le prédicateur ; le petit, c'était le contradicteur. Vous éviterez ces inconvénients si vous avez assez de souplesse dans le talent pour remplir le rôle de deux personnages et dialoguer ainsi avec votre auditoire.

Pour bien vous mettre en communication, lancez franchement votre voix au commencement du discours, et tâchez de vous rendre compte de sa portée par l'attitude de ceux qui écoutent. Il faut, autant que possible, que tout le monde profite de votre parole; une grande assemblée demande une plus grande dépense de vie, parce que la communication y est plus ample et son effet plus intense. Dans une foule compacte, le rapprochement crée des courants mystérieux qui font passer, d'un auditeur à l'autre, l'émotion que produit une parole éloquente, et l'orateur, recevant comme la répercussion de cette émotion, éprouve un plus grand besoin et un plus vif désir de se donner.

N'allez pas croire cependant qu'il faille réserver aux assemblées nombreuses les communications de votre vie. J'ai peu de confiance en la vertu et le zèle des orateurs prétentieux qui déclarent ne pouvoir bien prêcher que devant de grands auditoires. Les petits auditoires ne rebutent pas ceux qui ont la passion de la gloire de Dieu et du salut

des âmes. Saint François de Sales prêchait volontiers devant une dizaine ou une quinzaine de personnes. Il y allait de tout son cœur et trouvait moyen d'y faire sa moisson d'édification et de conversions. Ne soyez pas plus dégoûtés que lui ; ensemencez consciencieusement les petits champs comme les grands. Dieu récompensera votre zèle avec d'autant plus de libéralité que vous l'aurez assaisonné d'humilité.

Je crois utile de vous faire remarquer que lorsque vous vous trouvez en face d'auditeurs peu nombreux, il est bon de les prier de se rapprocher les uns des autres et d'obtenir qu'ils se groupent autour de la chaire ou de l'endroit où vous prêchez. Le rapprochement, ainsi que je viens de vous le dire, crée les courants sympathiques, et, selon la remarque d'un professeur distingué, les auditoires épars manquent d'électricité.

Que les auditoires soient grands ou petits, ne vous attendez pas à n'y rencontrer que des amis ; les ennemis n'y manqueront pas.

Le premier de tous est la légèreté mondaine qui court après les renommées. On s'empresse autour d'un prédicateur qui, par son talent et ses succès, s'est fait une réputation, on l'écoute avec avidité et l'on est près d'applaudir à toutes ses paroles. On n'a que de l'indifférence, sinon du mépris, pour l'inconnu qui ose venir faire la leçon aux enfants du monde. C'est le cas d'appliquer ces paroles de l'Écriture : « Le riche parle, tout le monde se tait et l'on porte son discours jusqu'aux nues : *Dives locutus est, et omnes tacuerunt et verbum illius usque ad nubem perducent.* Le pauvre parle, et l'on s'écrie : « Qu'est-ce que c'est « que cet homme-là ? *Pauper locutus est et « dicunt : Quis est hic*¹?... » Hommes de Dieu, affrontez sans crainte cet ennemi de votre parole, mettez-vous au-dessus de la légèreté mondaine. Si vous êtes pauvres de renommée, soyez riches de zèle apostolique, vous finirez bien par être écoutés.

A la légèreté mondaine viennent se joindre les préventions, les préjugés, les erreurs, les

1. Eccli., xiii, 28, 29.

passions et les vices dont il faut vaincre les hostilités. Je vous renvoie pour cela au chapitre des *Passions et des convenances oratoires*, et j'ajoute ici cet avis important : Autant que possible, ne prenez pas, dans la lutte qui s'engage entre vous et les ennemis de la parole sainte, l'attitude d'un combattant violent et acharné. Dans la fougue de votre passion oratoire, évitez prudemment les paroles mordantes, les personnalités irritantes, les dures apostrophes. Lutteurs magnanimes autant que vaillants, faites sentir à vos auditeurs que vous n'en voulez qu'à leurs erreurs, à leurs passions, à leurs défauts, à leurs vices, et non point à leur personne, qui vous est chère, et dont vous désirez passionnément le salut et la perfection.

Je n'ai pas besoin de vous mettre en garde contre certaines vivacités d'interpellations fâcheuses que provoquent, chez les natures impatientes, une porte qui fait du bruit, l'entrée d'un retardataire, la mauvaise tenue d'un auditeur et autres choses du même genre. Vous devez comprendre qu'un homme qui fait état de ces petits accidents, jusqu'à s'en plain-

dre publiquement, perd de sa dignité et déconsidère sa parole.

Je me résume en ce dernier conseil : Prenez pour règle de vos communications avec l'auditoire la patience, la gravité, la bonté, l'indulgence, la miséricorde, l'amour des âmes; qu'il sente, à la manière dont vous lui parlez, que vous l'aimez et ne lui voulez que du bien : *Amare est velle bonum alicujus.*

CHAPITRE VII

LA VIE EN PRÉDICATION

Si vous ne deviez monter en chaire que pour donner des discours détachés et de circonstance, vous ne seriez pas, à proprement parler, des prêcheurs. Le prêcheur est le continuateur des hommes apostoliques, dont il est dit, dans l'Évangile, que « le divin Maître ayant choisi et associé à ses Apôtres soixante-douze disciples, il les envoya deux à deux en toute ville et en tout lieu où il devait venir lui-même¹ ».

Jésus-Christ veut entrer dans les âmes, mais il n'y entre que par des portes ouvertes,

1. « Designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam in omnem civitatem et locum quo erat ipse venturus. » (Luc., x, 1.)

et ce sont les prédicateurs de sa parole qui ouvrent ces portes. Les stations, les missions, les retraites, les neuvaines, sont les temps bénis pendant lesquels la parole de Dieu frappe à coups redoublés à la porte des âmes pour les inviter à recevoir le Roi de miséricorde et de grâce.

Comment devez-vous vivre et vous conduire pendant ces temps bénis ? Je ne me sens pas assez d'autorité pour vous donner des conseils à cet égard. Je les emprunte à l'un de nos maîtres, le vénérable Humbert de Romans, dans son livre : *De eruditione prædicatorum*.

Et d'abord, dit-il, « c'est l'obéissance qui doit conduire le prédicateur au lieu de sa mission. Isaïe, tourmenté du désir de sortir de sa retraite pour faire entendre à Israël la parole de Dieu, demande au Seigneur ses ordres : « Me voici, dit-il, envoyez-moi¹. »

1. « Ut discursus prædicatoris sit laudabilis, requiritur ut condiiatur obedientiæ bono. Unde Isaïas, licet haberet voluntatem eundi, tamen petiit hoc sibi imponi dicens : Ecce ego, mitte me. » (*De eruditione prædicatorum*, part. VII, § 34.)

Chez ce saint prophète, le désir de parler procédait d'un ardent amour pour la gloire de Dieu et le salut de son peuple.

Est-ce bien cet amour qui remplit uniquement nos cœurs lorsque nous désirons le ministère apostolique? Nous mettons-nous bien franchement et simplement entre les mains de nos supérieurs? Et lorsque nous leur disons, comme le Prophète : *Ecce ego, mitte me*, n'avons-nous pas de secrets motifs qui, s'ils étaient connus, engageraient les pères de nos âmes à nous retenir plutôt qu'à nous envoyer? O infirmité humaine! elle est de tous les temps, et le vénérable Humbert nous en révèle les vicieuses intentions.

« Celui-ci, dit-il, semblable aux enfants qui rêvent l'école buissonnière, est impatient de se soustraire à la discipline claustrale¹. » Il lui semble bon de respirer le grand air de la liberté, et d'être affranchi, pour quelque temps au moins, du joug des observances régulières.

1. « Alii discurrunt ut fugiant disciplinam claustrī, sicut pueri fugiunt scholas. » (Op. cit., § 33.)

« Celui-là trouve dur le maigre régime du couvent, et compte se satisfaire à une table mieux servie que la table conventuelle¹.

« Un autre, trop sensible aux amitiés charnelles, a besoin de visiter souvent ses proches et ses aimables connaissances².

« Un autre s'est engagé inconsidérément dans je ne sais quelles affaires séculières qu'il veut traiter, et dont il ferait mieux de ne pas s'occuper³.

« Un autre, mù par la curiosité, est avide de voir et d'entendre ce qui se fait et se dit dans le monde⁴.

« Un autre, enfin, est tourmenté du désir

1. « Alii causa ventris, cum tenuem victum habent in claustro, sicut canes de quibus dicitur (Ps. 58): Famem patientur ut canes et circuibunt civitatem. » (Op. cit., § 33.)

2. « Alii sunt propter amicitiam carnalem volentes frequenter visitare modo istos, modo illos amicos carnales. » (*Ibid.*)

3. « Alii propter negotia sæcularia ut sunt testamenta et hujusmodi. Contra quod dicitur (II Tim., 2) : Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus. » (*Ibid.*)

4. « Alii ex curiositate volentes videre modo istos, modo illos, et scrutare quædam, et audire ad eos impertinentia. » (*Ibid.*)

de se produire et de faire une moisson de succès pour contenter sa vanité¹. »

Et voilà comme ils sont conduits les uns et les autres à leur ministère d'apôtres, sous le couvert d'une invitation sourdement provoquée² et d'une autorisation habilement extorquée.

Que Dieu nous préserve, mes chers amis, de pareilles infirmités, de pareils motifs et de pareils expédients. Purifions nos intentions ; n'ayons pas d'autre but, dans nos courses apostoliques, que de procurer la gloire de Dieu en travaillant généreusement au salut et à la perfection des âmes ; et que ce soit d'un cœur sincèrement et parfaitement soumis que nous disions à nos supérieurs, comme le Prophète à Dieu : *Ecce ego, mitte me*.

Vous êtes arrivés au lieu de votre apostolat et vous allez ouvrir votre campagne d'élo-

1. « Alii sunt qui officium prædicationis, quod ad salutem proximi est ordinatum, retorquent ad finem vanæ gloriæ. » (Op. cit., part. III, § 14.)

2. « Alii non solum sunt prompti ad hoc officium, immo procurant per se vel per alios, directe vel indirecte, hoc sibi imponi. » (*Ibid.*)

quence sacrée. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au chapitre *Des dispositions de l'âme et des secours divins*. Je vous exhortais à vous préparer au ministère de la prédication en vous pénétrant des sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces sentiments, dont votre âme doit être remplie, l'heure est venue de les exprimer dans votre vie et de mettre, selon la parole de l'Évangile, la lumière sur le chandelier. Votre exemple éclairera votre parole. « On enseigne mieux la peinture, dit le vénérable Humbert, en mettant sous les yeux des modèles qu'en expliquant verbalement les règles de l'art. Ainsi le prédicateur fait mieux connaître Jésus-Christ en le montrant vivant dans sa personne qu'en parlant de lui dans ses discours¹. » On reconnaîtra que vous vivez de lui si vous vivez comme lui. « O bon Jésus, s'écrie saint Bernard, comme vous avez vécu doucement au milieu des hommes ! O bone

1. « Melius autem docet pingere qui non solum verbo, sed etiam imaginem ostendendo docet, et ideo prædicator debet vitam Christi non solum verbis prædicare, sed etiam in se ostendere. » (H. R., *Expositio Regulæ sancti Augustini*, § 59.)

Jesu, quam dulciter cum hominibus conversatus es ! » Montrez-vous donc, comme le divin Prédicateur, pleins de zèle pour la gloire de Dieu, tourmentés de la soif du salut des âmes, doux et humbles de cœur, condescendants aux petits et miséricordieux aux pécheurs, appliqués à répandre partout le bien, patients, pauvres, mortifiés, prêts à tous les sacrifices pour assurer votre œuvre de rédemption.

Et comme Jésus unissait la prière à son enseignement et aux grandes œuvres de sa vie publique, priez avec lui, priez comme lui. Vous avez demandé à Dieu son secours dans la préparation, vous en avez un plus pressant besoin dans l'action. Ne sacrifiez donc rien de vos exercices de piété ; soyez-y fidèles autant que faire se peut, et, si les nécessités du ministère vous obligent à une plus grande dépense de votre temps et de votre activité, restez toujours unis par les élans de votre cœur à Celui de qui découlent toute grâce et tout don parfait. « La constance du saint amour, dit saint Grégoire, vaut mieux, dans la prédication, que toute la science d'un discours bien préparé : *Plus valet ad prædicandum sancti*

amoris constantia quam exercitati sermonis scientia. »

Vivre intimement avec Dieu pendant la prédication, c'est le moyen de vivre doucement (*dulciter*), comme le divin Maître, avec ceux qui vous entourent. Si vous avez un compagnon de ministère, soyez avec lui pleins de respect, de déférence, de bienveillance et de charité, qu'il soit plus âgé ou plus jeune que vous. Rien n'est plus propre à édifier les fidèles que la bonne harmonie de ceux qui les évangélisent. Puisque vous travaillez ensemble à la même œuvre, ne faites rien sans vous consulter mutuellement et rendez-vous l'un à l'autre joyeusement et aimablement les services qu'un frère est en droit d'attendre de son frère. Consolez-vous dans vos peines, soutenez-vous dans vos épreuves, encouragez-vous et assistez-vous dans vos travaux, avertissez-vous dans vos défaillances et vos manquements, excitez-vous à l'amour de Dieu et des âmes ; en un mot, ne soyez qu'un seul cœur et qu'une seule âme : *Cor unum et anima una.*

A l'égard de vos hôtes, qui doivent être de

préférence des religieux ou des ecclésiastiques, rappelez-vous le précepte de saint Paul : « *Nemini dantes ullam offensam, ut non vituperetur ministerium nostrum*¹ : N'offensez jamais personne, si vous voulez qu'on ne méprise pas votre ministère. »

On offense ses hôtes par des délicatesses exagérées, des exigences sans mesure, des murmures, des plaintes. Que voulez-vous qu'on pense de gens qui ont embrassé une règle austère et ont fait profession de mener une vie mortifiée, s'ils ne trouvent rien de bien dans l'hospitalité qui leur est offerte ; s'ils se montrent amoureux à l'excès du confortable et de leurs aises ; si on les entend se plaindre de leur logement, de leur coucher, de leur nourriture ; s'ils repoussent avec une sorte de dégoût les mets qu'on leur a préparés et demandent avec âpreté qu'on leur en prépare d'autres, et surtout s'ils cherchent à se procurer du dehors ce qui peut satisfaire leur mollesse et leur sensualité ? « N'est-ce pas, dit le vénérable Humbert, une suprême indé-

· 1. II Cor., vi, 3.

cence chez des pauvres de Jésus-Christ, un complet oubli des instructions que Notre-Seigneur donnait à ses Apôtres, lorsqu'il leur disait : « Mangez et buvez ce qu'on vous « servira¹? »

On offense ses hôtes en affichant à leur égard des airs de supériorité, en voulant faire les maîtres chez eux et tout gouverner, sans tenir compte des règles de leur maison et des coutumes de leur paroisse. Ne changez rien à ces coutumes. Si l'on vous demande des prédications trop fréquentes, faites valoir avec beaucoup d'humilité et de douceur les raisons qui vous empêchent de les accepter. Il y a d'excellents prêtres qui s'imaginent qu'un prédicateur doit toujours être prêt à prendre la parole, et qui, faisant bon marché de ses fatigues, s'ingénient à doubler et même à tri-

1. « Non fatiget homines alios cibos quam præparaverint postulando, aut etiam aliquos refutando... Alii sunt qui multas superfluitates in cibis vel potibus procurant, vel sustinent pro se fieri : quod est valde indecens in pauperibus Christi contra quod dicitur (Luc., x) : Edentes et bibentes quæ apud illos sunt, quasi diceret : Sufficiant vobis quæ sunt in domo ; itaque propter vos nil extra quærat. » (Op. cit., part. VII, § 41.)

pler, par des instructions et des allocutions de circonstance, par des retraites d'hommes, de femmes, de jeunes filles, de domestiques, le travail d'une station. C'est un abus contre lequel vous avez le droit de protester. Mais, de votre côté, ne diminuez pas, pour épargner votre peine, la part de nourriture spirituelle que vous devez à vos convives. Tenez-vous-en à cette règle du vénérable maître dont j'invoque auprès de vous l'autorité : « La prédication ne suffit pas si elle est rare ; elle s'avilit si elle est trop fréquente. C'est pourquoi il faut prêcher avec mesure : *Prædicatio, si rara est, non sufficit ; si nimia est vilescit. Ideo temperate est prædicandum*¹. »

C'est trop peu de ne pas offenser ses hôtes, il faut encore les édifier. On attend d'un apôtre des exemples de régularité, de vertu, de piété, qui sont comme la garantie de la sincérité et de l'efficacité de sa parole. Montrez-vous donc fidèles à vos observances régulières, tant que vous n'en serez pas empêchés par le ministère auquel vous vous devez tout entiers. Qu'on

1. Op. cit., part. IV, § 18.

vous voie réciter pieusement votre office, célébrer avec ferveur la sainte messe, visiter fréquemment le Saint-Sacrement, vous complaire dans les exercices de dévotion que vous conseillez aux autres, enfin, pratiquer toutes les vertus qui sont l'ornement d'une vie sacerdotale et religieuse. L'éloquence de votre parole bénéficiera de la sainteté de votre vie.

« Il y a malheureusement, dit le vénérable Humbert, des prédicateurs qui ne donnent à leurs hôtes que peu d'exemples de sainteté, si toutefois ils en donnent, et qui se font ainsi une mauvaise renommée¹. » Cette mauvaise renommée rejaillit sur tout l'Ordre auquel ils appartiennent. Rien n'est plus affligeant pour des supérieurs que d'entendre dire : « Tels prêtres, tels religieux, ont certainement du talent. Quel bien ils feraient s'ils étaient pieux ! Malheureusement, ils ne le sont pas. » Redoutez ce jugement de vos hôtes et faites-vous, en les édifiant, un bon renom de sainteté.

1. « Alii sunt qui in hospitiiis signa sanctitatis parva aut nulla ostendentes, non relinquunt de se aliquam bonam famam. » (Op. cit., part. VII, § 61.)

Vous n'êtes pas prisonniers chez vos hôtes ; votre ministère de prédication doit nécessairement vous mettre en rapport avec le monde. De ce côté-là encore, il faut régler votre vie de manière à ce que vous ne puissiez encourir aucun reproche. Les gens du monde aiment à fêter le prédicateur qui leur plaît. Ils sont flattés de ses visites, ils l'attirent à leur table et dans leurs salons. S'il a la faiblesse de se laisser entraîner, l'homme de Dieu a bientôt sacrifié en festins, conversations et divertissements une notable partie du temps qu'il doit à son ministère. Il risque de devenir mondain, au grand scandale des petites gens qui ne comprennent pas qu'un homme de Dieu puisse être un homme du monde. Défiez-vous donc des avances et des séductions des mondains. N'ayez avec eux que les rapports commandés par les strictes convenances. Ne vous répandez pas chez eux en ces conversations vaines, futiles et dangereuses, où la vanité, l'inconsidération et la malice du siècle se donnent libre carrière. Ne parlez avec eux ni trop peu ni beaucoup, toujours sagement, et

autant que possible de manière à édifier. Mais, surtout, évitez ces pèlerinages du ventre que le divin Maître défendait à ses Apôtres, lorsqu'il leur disait : « Demeurez chez vos hôtes, mangeant et buvant ce qu'ils vous serviront, et ne passez pas d'une maison à l'autre : *Nolite transire de domo in domum*¹. » Les mondains croient faire un compliment aimable, lorsqu'ils disent d'un prédicateur : C'est un homme du monde. Regardez cela comme une injure et faites en sorte qu'on dise de vous : C'est un homme de Dieu.

Vous rencontrerez, dans vos courses apostoliques, des pasteurs zélés qui ont la coutume de faire visiter leur paroisse par le missionnaire qu'ils ont appelé pour l'évangéliser. Prêtez-vous à cette charitable démarche auprès des petites gens. Ils y sont sensibles ; c'est, la plupart du temps, un excellent moyen de les attirer à l'église pour entendre la parole de Dieu. On peut bien essuyer, çà et là, quelques rebuffades. Ne vous en étonnez pas ; c'est le pain bénit des apôtres. « Vous savez, dit

1. Luc., x, 7.

saint Paul, ce que j'ai été pour vous, à partir du premier jour où je suis venu, servant Dieu toujours en toute humilité, dans les larmes et les épreuves. Vous savez comment je ne vous ai privés d'aucune parole utile, ne manquant jamais de vous prêcher en public et dans vos demeures : *Docens vos publice et per domos*¹. » Imitiez ce grand Apôtre ; allez au peuple et, par vos charitables prévenances, vos aimables encouragements, engagez-le à venir vous entendre parler de la grande affaire de son salut.

Si d'autres prédicateurs prêchent en même temps que vous dans la même église ou la même ville, gardez-vous bien d'amoindrir l'autorité de leur parole par des critiques peu bienveillantes. On pourrait croire que vous êtes jaloux de leur succès, ou que vous avez la prétention de vous attribuer le monopole

1. « Vos scitis, a prima die qua ingressus sum in Asiam, qualiter per omne tempus fuerim serviens Deo cum omni humilitate, et lacrymis et tentationibus... Quomodo nihil subtraxerim vobis utilium quominus annuntiarem vobis, et docens vos publice et per domos. » (Act., xx, 18, 19, 20.)

de bien dire, ce qui donnerait une fâcheuse opinion de votre modestie.

Enfin, rappelez-vous que, pour cultiver le champ du Seigneur, il ne suffit pas d'ensemencer, et que le ministère des confessions est l'indispensable complément du ministère de la parole. Il a moins d'éclat et flatte moins la nature, mais il nous réserve nos meilleures joies et nos meilleures consolations. « Ceux qui refusent de s'y prêter, dit le vénérable Humbert, ressemblent au laboureur qui sème volontiers et ne veut pas moissonner. C'est par la prédication qu'on sème et par la confession qu'on moissonne¹. » N'est-ce pas un grand honneur et un grand bonheur pour un apôtre de cueillir les âmes que sa parole a touchées, et de les offrir à Dieu ?

Confessez donc avec zèle, mais aussi avec discrétion. Ne vous laissez pas envahir par ces âmes inquiètes qu'une malsaine curiosité

1. « Similes sunt agricolæ qui libenter seminat et non vult metere. Per prædicationem enim seminatur, per confessionem colligitur fructus. » (Op. cit., part. VII, § 44.)

pousse à chercher sans cesse de nouvelles directions. Écartez-les tout doucement, et réservez votre temps, votre sollicitude et vos peines pour les âmes qui ont un réel besoin de votre ministère. Purifiez-les, consolez-les, encouragez-les, fortifiez-les, en prenant soin toutefois de ne pas créer entre elles et vous des attaches trop naturelles et trop vives, qui pourraient devenir un véritable esclavage où vous perdriez votre temps et peut-être le repos de vos âmes.

Encore une fois, mes amis, que votre vie en prédication soit l'épanouissement et la religieuse manifestation de toutes les vertus, de toutes les grâces qui ornent, illuminent et embrasent vos âmes d'apôtres, afin que tous ceux qui vous auront vus, entendus et approchés puissent dire de vous ce que saint Bernard disait du Sauveur : « *O bone Pater, quam dulciter nobiscum conversatus es !* »

LIVRE TROISIÈME

APRÈS LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER

LE REGARD VERS DIEU

Votre discours est terminé. Vous descendez de chaire, tout ému et quelquefois très fatigué, surtout lorsque vous avez parlé longtemps et avec animation. — Qu'allez-vous faire? — Vous allez d'abord vous taire, vous détendre et vous reposer.

Je vous ai indiqué sommairement, dans le chapitre de la *Dernière préparation*, les soins que vous devez prendre de votre corps avant la prédication; vous ne devez pas le négliger quand votre tâche est achevée. C'est un bon serviteur de votre ministère dont il faut ménager les forces, et qu'il faut préserver de tout accident fâcheux. Quand on arrive à un certain âge, on comprend mieux ce devoir que lorsqu'on est jeune et plein de vie. Et

cependant, même lorsqu'on est jeune, la négligence à cet égard est une imprudence qui peut déterminer de graves accidents, principes de maladies et d'infirmités quelquefois incurables. Nous avons vu de tout jeunes prédicateurs prématurément moissonnés par la mort, parce qu'ils ont cru pouvoir se dispenser de prendre les sages précautions que leur conseillait la prudence.

Que certains hommes de Dieu, obéissant à des inspirations particulières et miraculeusement protégés par la Providence, fassent bon marché de leur corps, c'est une exception. Tout le monde n'est pas appelé à cette dépense héroïque de la vie. Toutefois, en ménageant votre santé, gardez-vous bien de tomber dans la mollesse et de vous rendre ridicules par un excès de soins et de précautions.

Nous lisons, dans la *Vie intime et religieuse* de l'illustre et vénéré restaurateur de l'Ordre Dominicain en France, le Père Lacordaire, que « pendant la matinée qui précédait ses conférences, il demeurait dans une profonde méditation.

« Personne n'entrait dans sa chambre, si ce

n'est un ou deux de ses plus intimes amis, qui venaient s'assurer que rien ne lui manquait. On entrait et sortait en silence, heureux s'il y avait quelque petit service à lui rendre, mais attentif à ne pas troubler sa pensée recueillie. Il déjeunait à neuf heures, et son repas était fort modeste; si le temps était beau, il descendait au jardin, se promenait lentement, s'arrêtait devant une fleur, souriait à la verdure naissante inondée de lumière et reposait son esprit dans une douce contemplation des belles et pures œuvres de Dieu. C'était comme un prélude où son inspiration se plaisait à monter par degrés à des harmonies d'un ordre plus élevé. Il partait à onze heures, accompagné de son ami M. Cartier.

« Vers trois heures, il rentrait accablé de fatigue, mais le front transfiguré, le visage en feu, l'âme toute chaude encore et débordant de foi, d'éloquence et d'amour. Pour réparer ses forces épuisées, parfois il se mettait au lit, et, faisant entrer un de ses jeunes amis, il s'entretenait familièrement avec lui de l'amour de Notre-Seigneur et du bonheur de la vie religieuse. A l'heure du souper, on lui

apportait son repas, exactement le même que celui de la communauté : deux œufs et une salade. Puis il reprenait l'entretien où il l'avait laissé : c'était toujours l'amour de Notre-Seigneur, l'amour des souffrances et ce qui s'y rapportait ¹. »

Et voilà l'homme dont on a osé dire sérieusement qu'il se travestissait après ses conférences, pour aller se mêler aux cercles et recueillir les louanges qu'on faisait de lui. Ce qu'il songeait à recueillir, c'était son cœur, afin de l'épancher dans une fervente action de grâces. Son regard se tournait, non vers la foule qu'il venait d'enthousiasmer, mais vers Dieu, qui l'avait assisté dans sa prédication. Ainsi devons-nous faire, lorsque nous sentons que la grâce nous a soutenus et que notre parole a fait dans l'auditoire une heureuse impression. En haut tout de suite, le regard de notre cœur ! Ne différons pas notre action de grâces, mais qu'elle jaillisse spontanément de notre âme à l'instant même où nous cessons

1. R. P. CHOCARNE, *Vie intime et religieuse du Père Lacordaire*, XIV.

de parler. De mystérieux élans, de courtes oraisons jaculatoires, feront monter vers Dieu l'hommage de notre reconnaissance.

Notre action de grâces doit être prompte; il faut aussi qu'elle soit bien pure. N'y mêlons aucun sentiment de vaine complaisance, ni ces secrètes félicitations de l'amour-propre qui prétend se satisfaire avant de rien offrir à Dieu.

Il est malséant, lorsqu'on présente un bouquet à quelqu'un, d'y enfouir son nez, comme pour se payer la primeur de ses parfums. C'est pourtant ce que fait la vanité de l'orateur qui se complaît dans un succès dont il devrait se désintéresser pour dire à Dieu : « Pas à moi, Seigneur, pas à moi, mais tout à la gloire de votre saint nom : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* »

Encore, si tout se bornait à cette courte et secrète rapine de gloire, la faute serait facilement réparable. Un prompt retour vers Dieu, un acte de confusion et de repentir, peuvent nous remettre sur le chemin de l'action de grâces, et la bonté divine veut bien agréer la reconnaissance un peu tardive d'un cœur qui

ne s'est égaré qu'un instant. Mais souvent, hélas ! la nature avide demande davantage. Elle s'inquiète, se tourmente, interroge, fait autour d'elle des perquisitions pour savoir ce qu'on pense de ses exploits et finit par détourner tout à fait de Dieu le regard qu'il attend de notre reconnaissance.

Coupable ingratitude, qui, en offensant l'infinie bonté de Celui qui ouvre et bénit les lèvres de l'apôtre, compromet l'avenir de sa parole. N'est-ce pas une loi de nature que tout bienfait retourne au bienfaiteur sous la forme de l'action de grâces, et que le bienfaiteur se montre d'autant plus généreux qu'il est plus promptement, plus fréquemment et plus sincèrement remercié ? La reconnaissance pousse aux bienfaits, comme l'ingratitude entarit la source. « L'ingratitude, dit saint Bernard, est un vent brûlant qui dessèche la rosée de la miséricorde et les torrents de la grâce : *Ventus urens, sicans rorem misericordiæ et fluenta gratiæ* ¹. » Et, d'autre part, un auteur païen nous apprend que « remercier est le

1. Sermon LII, *in Cant.*

meilleur moyen de demander : *Efficacissimum genus est rogandi gratias agere*¹ » Si donc, après avoir bien prêché, vous voulez mieux prêcher encore, hâtez-vous d'élever vers Dieu le regard de votre cœur reconnaissant et de le remercier avec ferveur.

Ce devoir accompli, restez encore le regard fixé vers Dieu et demandez-lui de bénir la semence que vous avez jetée dans le champ des âmes. Le laboureur, après avoir commencé la terre qu'il a arrosée de ses sueurs, attend l'heure de la moisson ; mais il ne dépend pas de lui que cette heure le récompense de ses peines. L'heureuse éclosion des germes, le développement des tiges, la floraison des épis, la multiplication des grains, leur maturation et leur bonne qualité, sont l'ouvrage de la Providence, qui distribue en temps propice la lumière et la chaleur, la rosée et les pluies. Il en est de même dans le champ des âmes. C'est pourquoi vous devez joindre à l'action de grâces, qui remercie Dieu

1. PLIN. JUN., *In panegyri. Trajani.*

d'avoir béni votre travail d'ensemencement, la prière qui lui demande de surveiller et de bénir les fruits de votre prédication.

Ces fruits sont de plusieurs sortes, dit le vénérable Humbert. Ils sont mauvais, médiocres ou excellents¹.

Les mauvais fruits sont la résistance de l'esprit, qui se révolte contre certaines vérités trop élevées, trop profondes, trop mystérieuses, trop divines pour que l'orgueilleuse raison consente à s'abaisser devant elles; l'obstination de la volonté, qui semble s'attacher au mal avec d'autant plus d'ardeur qu'on s'applique davantage à lui montrer le bien, le mépris de la parole de Dieu, dont l'impie et le méchant voudraient fuir la salutaire importunité; la moquerie, qui s'attaque aux hommes apostoliques pour diminuer et avilir, si c'est possible, l'autorité de leur enseignement; la haine, qui les poursuit, les persécute et voudrait les supprimer. — Voilà l'ivraie que sème dans le champ des âmes l'ennemi

1. Cf. op. cit., part. VI : *De effectu prædicationis*, §§ 26, 27, 28.

de tout bien, les épines et les ronces qui déshonorent et dévastent la terre où vous avez jeté la bonne semence. Demandez à Dieu, avec instance, avec larmes, qu'il fasse patienter sa justice et qu'il détourne de ces champs ingrats, de cette terre réprouvée, la malédiction qu'ils ont méritée.

Les fruits médiocres de la prédication sont l'intelligence de la vérité, le plaisir qu'on éprouve à entendre la parole de Dieu, l'émotion qu'elle produit, le jugement qu'on en porte, l'estime du prédicateur, le profit qu'on retire de sa manière de bien dire, le germe de quelque bon propos, l'enregistrement de quelques bons conseils et quelque commencement de bien faire.

Mais, comme nous le fait remarquer notre vénérable maître : « A quoi bon l'intelligence de la vérité si elle ne conduit pas à la pratique du bien ? Connaître le bien qu'on doit faire, dit l'apôtre saint Jacques, et ne pas le faire, c'est péché : *Scienti bonum facere et non facienti, peccatum est illi*¹. »

1. Ep. Jacob., iv, 19.

La parole de Dieu peut être un doux chant pour les oreilles : « *Est eis sermo Dei quasi carmen musicum quod suavi dulcique sono cantatur.* » Mais à quoi sert-elle si elle ne se traduit pas dans la vie pratique par des actions saintes ? *Et audiunt verba tua, et non faciunt ea*¹.

Un pécheur est ému, la crainte et la componction s'emparent de son cœur. Mais sera-t-il sauvé si, aussitôt après le sermon, son émotion s'apaise comme le bouillonnement de l'eau et de l'huile qu'on retire du feu ?

Tel auditeur sait parfaitement juger un discours et dire : « Il est bon, il est mauvais ; il est trop long, il est trop court ; il est subtil, il est vulgaire. » Mais il n'y cherche et n'y trouve rien pour nourrir son âme. Son jugement est comme un champ stérile, où il n'y a que de la paille et pas un grain de froment : « *Quid palea ad triticum ? dicit Dominus.* »

Tel autre, comme la femme de l'Evangile, loue avec emphase celui qui parle, mais il ferme l'oreille à cette parole du Sauveur :

1. Ezech., xxxiii, 32.

« Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent. »

Celui-ci écoute pour apprendre à bien dire ; mais il oublie de se parler à lui-même : « *Qui alios doces, te ipsum non doces*¹. »

Celui-là conçoit une bonne résolution, mais son âme, semblable à une femme chétive et malade, n'a pas la force d'enfanter le bien qu'il s'était proposé de faire : « *Cum dolore venerunt filii usque ad partum, et vires non habet parturiens*². »

D'autres vont au sermon dans l'intention d'y prendre un bon conseil pour leur salut ; mais ils négligent de s'en servir, comme les malades qui gardent dans leur poche l'ordonnance du médecin.

D'autres enfin commencent à bien faire, mais ils n'ont pas le courage de persévérer, et la divine semence se dessèche dans leur cœur, comme le grain tombé sur un terrain pierreux : « *Qui supra petram, hi sunt qui ad tempus credunt et in tempore tentationis recedunt*³. »

1. Rom., II, 21.

2. IV Reg., XIX, 3.

3. Luc., VIII, 13.

Fruits médiocres et imparfaits, qui peuvent n'être pas inutiles si la grâce de Dieu s'en empare et les améliore. Demandez-la, cette grâce, et, par la ferveur de vos prières, obtenez de Dieu que l'intelligence de la vérité conduise les âmes à la pratique du bien; qu'après s'être délectées dans l'audition de la parole de Dieu, elles se délectent dans des actions saintes; qu'elles entretiennent la chaleur du discours qui les a émues par la chaleur de l'amour divin; que l'art de bien juger ne leur fasse pas oublier qu'on doit tirer profit de toute parole de Dieu et qu'on n'est pas quitte envers cette parole, quand on a loué celui qui l'annonce et admiré sa façon de bien dire; qu'elles aient le courage et la force de mener à bon terme leurs saintes résolutions et de mettre à exécution les sages conseils qu'elles ont reçus du haut de la chaire; et qu'enfin les heureux commencements de leur conversion soient couronnés par la persévérance.

Les fruits excellents de la prédication sont la conversion sincère des infidèles et des incrédules, la pénitence des hommes vicieux

et pervers, la salutaire humiliation des mondains qui renoncent à leur vie de superbe, de folles prodigalités, de luxe et de scandale ; la confession des péchés, l'effusion de l'Esprit-Saint, la sanctification des âmes, l'accroissement du corps mystique de Jésus-Christ, la joie des anges, la déroute et la fuite des démons, maîtres naguère des contrées où vous avez annoncé la parole de Dieu.

Ces fruits excellents peuvent seuls vous récompenser de votre zèle, de vos travaux, de vos peines, et doivent être l'objet souverain de vos désirs et de vos vœux. Ne tardez pas à les demander par les ardentes supplications que vous mêlerez à votre action de grâces. Le regard fixé vers Dieu, pendant que vous vous reposez de votre fatigue, dans la solitude et le silence, dites-lui d'un cœur humble et confiant en sa miséricordieuse bonté : « Tout à vous, tout par vous, Seigneur, la semence et les fruits : *Omnia tibi et a te Domine !* »

CHAPITRE II

LE REGARD SUR SOI-MÊME

Quand vous aurez offert à Dieu l'hommage de votre reconnaissance, et demandé sa bénédiction sur les fruits de votre prédication, repliez-vous sur vous-mêmes et rendez-vous compte de l'état et des dispositions de votre âme.

« Rien n'est plus profitable à notre ministère, rien n'est plus capable de nous le faire accomplir avec honneur, dit le vénérable Humbert, que ce regard intérieur, cette discussion avec nous-mêmes après l'exercice de la prédication. L'homme sage qui vient de parler au nom de Dieu s'empresse de rentrer en lui-même, d'examiner avec soin ce qui s'est passé dans son âme pendant qu'il parlait, afin de se purifier de ses fautes, s'il en

a commis, et de réparer ses pertes, comme le voyageur qui, arrivé dans une hôtellerie, nettoie ses chaussures et répare leurs avaries, afin de mieux marcher ensuite. Il suit en cela le conseil de saint Grégoire, qui recommande aux prédicateurs de se renfermer dans leur conscience et de l'interroger minutieusement, après qu'ils ont répandu dans le champ des âmes la grâce de la sainte doctrine¹. »

Etudiez donc en vous, pendant les heures de solitude et de silence qui suivent la prédication, les divers mouvements qui ont agité votre âme lorsque vous étiez en chaire, ou lorsque vous en êtes descendu. Parlez-vous sous l'impres-
sion de la grâce, avec la profonde conviction

1. « Ad exequendum hoc officium (prædicationis) laudabiliter valet multum... discussio sui post prædicationis exercitium. Debet enim sapiens prædicator post prædicationis regressum ad se redire, et quæ contigerunt subtiliter considerare, ut abstergat sordes si quas contraxit et reparaet dissipata : sicut viator et sotulares abstergit et reparat, cum venit ad hospitium, ut postmodum melius vadat. Unde... dicit Gregorius : Post campum prædicator claudi præcipitur, ut post gratiam doctrinæ quam proximis ministrat ad conscientiam redeat et subtiliter discutiat. » (*De eruditione prædicatorum*, part. IV, § 19.)

que vous remplissiez un ministère divin, et l'unique désir de faire du bien aux âmes? Alors, que Dieu soit béni! Mais malheureusement, la nature est prompte à contrarier la grâce; elle se glisse perfidement dans une œuvre bien commencée et la déflore, quand elle ne la gâte pas tout à fait. La frauduleuse substitution de la confiance en nous-mêmes et de notre aplomb à l'autorité de la parole de Dieu; le trop vif désir de plaire, d'étonner, d'attirer l'attention et l'admiration des auditeurs sur notre petite personne; la vaine complaisance avec laquelle nous recueillons et enregistrons les signes de satisfaction qui se manifestent dans l'assemblée; les temps d'arrêt sur nous-mêmes, qui retardent l'élan de notre cœur vers Dieu pour le remercier de nous avoir inspirés dans l'étude et assistés dans l'action : autant de mouvements de la nature, autant de petites prévarications qu'il faut se hâter de désavouer et d'expier.

Après une des conférences du Père Lacordaire, un jeune homme lui ayant dit « que plusieurs personnes pensaient que, dans son action oratoire, il visait à l'effet, et qu'il y

avait certains points d'arrêt ménagés avec habileté pour provoquer ces mouvements d'admiration, qui, rarement, faisaient défaut, le Père parut étonné, et après avoir réfléchi un instant, il avoua qu'il n'y avait jamais pensé. « J'ai donc bien peu les dehors de « l'humilité, ajouta-t-il, mais au moins suis-je « assez humble réellement? — Non, mon Père, « pas encore. — C'est bien vrai, reprit-il, mais « je vais y travailler; et vous, mon cher ami, « vous m'aidez... » Et l'aide qu'il demandait, c'était une sévère flagellation, qu'il fallait lui donner malgré son extrême fatigue¹. »

Si vous n'avez pas le courage de refouler par ce moyen héroïque les poussées de la nature, humiliez-vous au moins devant Dieu, et demandez-lui sincèrement pardon de n'être pas, dans votre ministère de grâce et de salut, aussi désintéressés de vous-mêmes que doit l'être un véritable apôtre.

Il peut arriver qu'au lieu d'être satisfaits

1. R. P. CHOCARNE, *Vie intime et religieuse du Père Lacordaire*, XIV.

de vous-mêmes, lorsque vous descendez de chaire, vous vous sentiez troublés, mal à l'aise et mécontents. Vous n'avez pas eu le succès sur lequel vous comptiez, vous manquiez d'assurance et d'entrain, vos arguments ne portaient pas, vos effets passaient inaperçus, l'auditoire ne vous renvoyait aucune impression, vous avez même cru remarquer chez lui de l'ennui et de la froideur; bref, vous n'avez pas réussi. On ne vous le dira peut-être pas; gardez-vous bien de provoquer, à cet égard, un jugement qui ne ferait qu'accroître votre mauvaise humeur, mais jugez-vous vous-mêmes.

L'amour-propre, sans doute, détournera votre attention du côté de l'auditoire, et vous serez tentés de l'accuser d'ignorance, de sottise, de légèreté, de manque de goût. Ne cédez pas à cette tentation, mais voyez si ce n'est pas vous-mêmes qu'il faut accuser. Vous êtes-vous suffisamment préparés par l'étude et par la prière? Avez-vous soigneusement et religieusement purifié vos intentions? Ne vous proposiez-vous pas, sans vous en rendre bien compte, de faire une moisson de vaine gloire

dans un acte public qui doit n'avoir pour but que la gloire de Dieu et le bien des âmes? Et alors, quoi d'étonnant que vous soyez déçus? Tout peut être bénéfice pour vous dans cette déception, si vous avez le bon esprit de remercier Dieu de la petite humiliation qu'il vous inflige, et de répondre au salutaire avertissement qu'il vous donne par la ferme et généreuse résolution d'être mieux préparés à l'avenir et plus profondément pénétrés du sens apostolique.

Vous me direz peut-être que vous n'avez épargné ni vos études, ni votre travail, ni vos prières pour être bien préparés; que vous étiez animés des meilleures intentions et des plus purs désirs en annonçant la parole de Dieu; et cependant votre apostolat vous semble stérile. N'y a-t-il pas de quoi se décourager?

Je connais cela, mes amis : une âme jeune, naïve et inexpérimentée s' imagine facilement que rien ne pourra résister à ses saintes ambitions et à la ferveur de son zèle, et qu'elle va faire d'emblée la conquête du monde. Malheureusement, elle a compté sans les résistances que lui doivent opposer l'ignorance,

l'erreur, les préjugés et les passions humaines. Elle en supporte mal le premier choc, et pour peu que ce choc douloureux se répète, elle perd toute confiance en elle-même, et quelquefois, hélas ! toute confiance en Dieu. L'esprit malin profite de ses déceptions pour lui persuader qu'elle ne fera jamais rien de bien et qu'il vaut mieux pour elle renoncer au ministère de la parole.

Défiez-vous, je vous prie, de cette tentation, et rappelez-vous que ce que Dieu agrée et couronne dans le ministère apostolique, c'est plutôt le combat que la victoire. N'avez-vous pas lu au chapitre viii de l'Évangile de saint Jean cette parole du Sauveur : « *Sermo meus non capit in vobis* : Mes discours n'ont pas de prise sur vous ? » Si le Verbe de Dieu a fait des prédications infructueuses, ne soyez pas étonnés que votre parole demeure parfois sans effet, et surtout ne vous découragez pas. Notre vénérable maître Humbert, à propos des auditeurs qui refusent d'entendre la parole de Dieu, parce qu'après avoir assisté à un grand nombre de prédications, ils n'en ont retiré aucun profit, fait cette remarque : « La parole

de Dieu ne peut pas être sans quelque fruit, soit visible, soit invisible, soit dans le présent, soit dans l'avenir¹. » Appliquez-vous ces bonnes paroles pour relever votre âme abattue. Dieu vous refuse la consolation de voir et de cueillir vous-mêmes les fruits de vos prédications, mais il se réserve d'agir secrètement dans les âmes qui ont entendu votre parole, et de renforcer par sa grâce la bonne impression qu'elles en ont reçue. Vous avez jeté une semence qui peut-être germera lentement. Une autre parole que la vôtre sera le rayon de soleil qui déterminera son éclosion et son complet épanouissement; mais qu'importe? vous n'aurez perdu ni votre temps ni votre peine, puisque Dieu, qui suit d'un œil attentif toutes les phases d'une conversion, sait à qui il faut en attribuer la première évolution. J'ai vu des hommes qui, après dix, quinze, vingt années d'hésitation, revenaient

1. « Alii subtrahunt se a prædicatione ex desperatione proficiendi, quando jam multoties experti sunt quod nihil profecerunt in sermonibus, sed verbum Dei vix est sine aliquo fructu, vel sensibili, vel insensibili; vel statim, vel in futuro. » (Op. cit., part. V, § 23.)

à Dieu, et la première impulsion de ce retour, ils l'avaient reçue d'un humble prédicateur, oublié de tous, mais dont ils avaient gardé le fidèle souvenir.

Je sais bien que c'est pour une âme d'apôtre une immense joie d'offrir à Dieu des gerbes abondantes d'âmes touchées par sa parole et régénérées par la grâce. Mais dussiez-vous ne convertir qu'un seul pécheur, l'apôtre saint Jacques vous apprend que vous aurez fait une grande et belle œuvre. « Mes Frères, dit-il, si l'un d'entre vous erre loin de la vérité, et si quelqu'un le ramène, il doit savoir que celui qui fera revenir un pécheur de sa voie d'erreur sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés¹. » Sur quoi saint Grégoire fait cette belle réflexion : « Si déjà celui qui sauve de la mort une chair qui pourtant doit mourir un jour est digne d'une grande récompense, quel n'est pas le mérite

1. « Fratres mei, si quis ex vobis erraverit a veritate, et converterit quis eum, scire debet quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte et operiet multitudinem peccatorum. » (v, 19, 20.)

de celui qui délivre une âme de la mort éternelle et lui assure un triomphe sans fin dans la céleste patrie¹ ! »

Donc vous ne vous attristerez pas de l'insuccès apparent de vos prédications, et du peu de fruit que vous leur voyez produire, si ce n'est de cette douce et sainte tristesse qui procède de l'humilité, nous fait mieux sentir notre impuissance et notre néant, et n'altère en rien notre confiance en Dieu. Mais surtout, vous ne vous attristerez pas des succès de ceux qui, plus heureux que vous, font, dans le champ des âmes, une ample moisson. Réjouissez-vous de leur zèle, de leur talent et des bénédictions qui les consolent et les encouragent. Remerciez Dieu, et demandez-lui pieusement des miettes de leur éloquence. Si vous êtes bien humbles, ces miettes deviendront si abondantes que vous en pourrez faire des largesses.

Pas de comparaison, je vous prie, entre leur

1. « Si magnæ mercedis est a morte eripere carnem quandoque morituram, quanti meriti erit a morte animam liberare, in cælesti patria sine fine victuram ! » (Moral., XIX, vi.)

manière de prêcher et la vôtre. Ne vous imaginez pas qu'en prenant un autre genre que celui qui convient le mieux à votre nature et à vos études, vous aurez plus de succès : tous les genres sont bons, dès qu'ils s'accordent dans le même amour de Dieu et des âmes.

Et vous, que Dieu console, encourage et bénit, tenez-vous en garde contre les suggestions de l'amour-propre et de la vaine gloire. Les fruits de la parole apostolique ne vous appartiennent pas, c'est la moisson de Dieu. Encore une fois, soyez prompts et parfaitement désintéressés dans l'action de grâces, et, en remerciant Dieu, n'oubliez pas les pieux auxiliaires dont les prières et les sacrifices ignorés du monde et de vous-mêmes ont eu certainement plus d'efficacité que votre éloquence dans la conversion des âmes.

CHAPITRE III

LOUANGES ET CRITIQUES

En vous repliant sur vous-mêmes, vous vous êtes jugés ; attendez-vous maintenant à être jugés par ceux qui vous ont entendus. Selon que vous aurez été trop sévères ou trop indulgents pour vous-mêmes, vous pourrez réformer les défauts de votre appréciation personnelle par le contrôle des louanges et des critiques qui ne manqueront pas à vos discours. Les unes et les autres ont des inconvénients et des avantages sur lesquels je voudrais attirer votre attention.

A mon avis, vous seriez parfaits si vous pouviez vous désintéresser entièrement de l'approbation des hommes et ne vous préoccuper que du très pur désir de servir uniquement les intérêts de Dieu, en annonçant sa

parole. Mais, malheureusement (je vous l'ai dit plus haut), notre pauvre nature est gourmande de vaine gloire, et se délecte en savourant les louanges de ses admirateurs. Elle les attend avec inquiétude et impatience, et, ce qui est bien pire, quelquefois elle les provoque sans vergogne et sans retenue.

Ils sont rares, je veux bien le croire, les orateurs qui sollicitent directement les approbations et ne craignent pas de demander, à brûle-pourpoint, ce qu'on pense de leurs discours ; rares, ceux qui amorcent les compliments en se complimentant eux-mêmes par des phrases comme celles-ci : « Vraiment, je me sentais tout à fait en train aujourd'hui. — A tel moment j'étais comme transporté hors de moi-même. — Quel silence ! quelle attention ! — Avez-vous remarqué la profonde impression qu'a produite tel passage ? » tout cela assaisonné de tirades qu'ils débitent avec animation et proposent de nouveau à l'admiration publique ; rares, encore, ceux qui, de visite en visite, s'en vont à la quête des louanges dont ils espèrent garnir le coffre-fort de leur vanité ; plus rares, enfin, ceux qui, se

ravalant au niveau des marchands de savon, de liqueurs, de produits pharmaceutiques et autres denrées, mendient, près de quelques publicistes en renom, des articles retentissants pour servir de réclame à leur éloquence. Pauvres gens ! On s'étonne de leur avidité, on s'amuse à la satisfaire en les gavant de louanges ; mais au fond on les méprise, on se moque d'eux sans qu'ils s'en doutent, et après les avoir complimentés, on déchire à belles dents le manteau d'éloquence dont ils se croient revêtus.

Vous ne serez pas de ces gens-là, je l'espère. Mais prenez garde, il est une manière plus adroite de provoquer les louanges. Elle consiste à faire le modeste, à paraître mécontent de soi-même, à se reprocher de n'avoir pas réussi et à demander onctueusement de bonnes prières, afin de prévenir un nouvel échec. Mais comme on serait déçu, si l'on était pris au mot ! On espère sournoisement un démenti, et on se délecte d'entendre dire : « Vous vous trompez, tout le monde vous a trouvé excellent. »

A supposer que vous ne provoquiez d'aucune

manière l'approbation et la louange, n'est-il pas vrai que vous l'attendez ? La nature s'inquiète et se tourmente de ne la point voir venir, et le cœur attristé se décourage. Pourquoi cela ?... Si vous considérez de près ce que vaut cette vaine récompense de vos efforts et de votre travail, vous en feriez promptement bon marché.

Il y a des louanges imbéciles qui ne visent, dans un orateur, que les avantages extérieurs de sa personne. Il est grand, beau, bien fait, soigné dans sa tenue, aisé dans ses manières. Il a des mains superbes, une voix délicieuse et... c'est tout. Pouvez-vous vous contenter de cela ?...

Il y a des louanges de pure convenance, louanges banales qu'on donne par manière d'acquit, afin de ne point paraître se désintéresser tout à fait des discours qu'on vient d'entendre. On dit à un prédicateur : « Vous nous avez donné un bon sermon », comme on dirait : « Il ne fait pas trop mauvais temps aujourd'hui ». Ce n'est pas riche.

Il y a des louanges exagérées qui se traduisent, chez certaines gens, par des exclamations

dont ils seraient fort embarrassés de donner la raison : C'est très fort ! c'est superbe ! c'est magnifique ! c'est sublime ! Demandez-leur en quoi vous avez été très fort, superbe, magnifique, sublime : ils ne sauraient vous le dire. J'ai vu cela. Un brave homme, excellent chrétien, mais facile admirateur de ce qu'il ne comprenait pas bien, venait d'entendre, dans une des principales paroisses de Paris, le sermon d'un de nos Pères. Il m'arriva, ivre d'un tel enthousiasme qu'il ne pouvait l'exprimer que par un seul mot : C'est sublime ! sublime ! Je lui demandai sur quoi l'orateur avait prêché. « Ma foi ! me répondit-il, je ne pourrais pas vous le dire ; tout ce que je sais, c'est que c'était sublime ! » Vous seriez bien naïfs si vous vous laissiez prendre à de pareils témoignages d'admiration.

Il y a des louanges dangereuses et perfides. Ce sont celles qui flattent les écarts et les défauts que nous devons éviter dans la prédication : par exemple, les exagérations d'idées, les opinions risquées ou trop avancées, les excès d'imagination, le modernisme outré de la forme, les concessions faites à l'esprit du

monde au détriment de la simplicité et de l'austérité évangéliques, les excursions inopportunes et maladroites du discours dans des questions étrangères à la chaire chrétienne, les violences de la polémique. Défiez-vous de ceux qui viennent vous encenser en vous disant, avec insistance, que vous n'êtes pas des arriérés ; que vous ne restez pas figés, comme tant d'autres, dans l'immobilité du dogme ; qu'on sent en vous la pénétration de l'esprit nouveau ; que vous avez les magnifiques envolées de l'âme moderne ; que vous savez parler sa langue magique ; que vous avez répudié le vocabulaire démodé des prêcheurs d'un autre âge ; que vous comprenez mieux que qui que ce soit les aspirations et les besoins de la société et des générations contemporaines ; que vous êtes un vaillant et généreux défenseur des classes opprimées, et que vous flagellez de main de maître les oppresseurs. Faites de bonne foi, ces louanges sont toujours dangereuses ; elles sont perfides dans l'intention de ceux qui prétendent trouver en vous ou faire de vous des complices de leurs errements et de leurs mauvaises passions. C'est pour-

quoi, lorsqu'elles vous sont adressées, rentrez en vous-mêmes et demandez-vous humblement par quelles fautes vous avez pu les mériter.

Vous le voyez, la plupart des louanges sont de peu de valeur ; et cependant l'amour-propre en est flatté. « C'est bête, disait un homme d'esprit, mais, tout de même, cela fait plaisir. »

Faut-il donc, me direz-vous, ne tenir compte d'aucune approbation ? Je ne prétends pas cela. Si l'on doit éviter la flatterie, il n'est pas défendu de louer le mérite. Un compliment juste et bien placé peut être, pour un jeune orateur surtout, un utile encouragement. J'ai connu des gens qui se vantaient de n'en jamais faire ; c'est comme cela, sans doute, qu'ils se vengeaient de n'en mériter aucun.

Un auditeur intelligent, bienveillant et sincère ne sait pas retenir l'expression de son contentement quand il a été intéressé et ému par un bon et beau discours. Mais ne vous grisez pas de ses louanges. Je vous plaindrais si vous n'aviez que cela pour encouragement et réconfort. Je mets au-dessus de tous les compliments cette grave et pieuse parole d'un

saint prélat à un jeune prédicateur qu'il venait d'entendre : « Mon ami, vous m'avez rendu bien heureux ; remerciez beaucoup le Bon Dieu. » C'était lui dire : « Votre talent et vos succès, vous les devez à Celui qui, seul, mérite tout honneur et toute gloire. »

C'est à lui qu'il faut offrir les louanges amies et sincères qui vous récompenseront de votre travail, et que vous recevrez avec une pieuse modestie ; c'est à lui qu'il vous faut demander, dans une fervente action de grâces, une suprême approbation et le meilleur des encouragements. Il n'ouvrira pas la bouche pour vous dire, comme à l'Angélique Docteur : « *Bene scripsisti de me, Thoma* » ; mais, sans bruit de paroles, vous entendrez, au fond de votre cœur, la voix discrète de la grâce vous dire : « Courage, bon et fidèle serviteur : *Euge, serve bone et fidelis !* » Voilà la véritable récompense et le divin réconfort de l'apôtre !...

Si vous ne faites pas grand état des louanges, soyez attentifs aux critiques ; car il faut bien vous y attendre, vous serez critiqués. Votre voix, votre prononciation, votre diction, vos

gestes, votre méthode, vos raisonnements, vos idées, vos opinions, votre style, seront l'objet d'observations parfois fort déplaisantes, contre lesquelles votre amour-propre se rebiffera. Vous serez tentés de les trouver injustes, exagérées, peut-être inspirées par de bas motifs et de mauvaises passions ; et vous en serez troublés, si toutefois vous n'êtes pas de ces orgueilleux qui se croient parfaits et s'octroient sans vergogne le droit de mépriser toute censure de leurs défauts.

Ne vous troublez pas, je vous prie, mais plutôt considérez que, dans la plupart des critiques, même les plus exagérées, il y a un grain de vérité dont vous pouvez faire votre profit. Il est bien vrai que vos censeurs ne sont pas infailibles, et qu'ils prennent souvent sur eux-mêmes, plutôt que sur les principes d'une saine critique, la mesure de leurs jugements. Un homme facilement époumonné trouvera que vous donnez trop de voix et que vous vous fatiguez plus que de raison ; un stentor s'étonnera de la modération de votre ton. Celui-ci, doué d'un fort accent, prétendra que votre prononciation est molle ; celui-là,

froid et compassé, vous reprochera l'exubérance de vos gestes. Ce sera bien pire encore s'il s'agit de vos idées, de vos opinions, de votre méthode, de vos raisonnements, de votre style. Pour les uns vous manquerez de philosophie, de théologie, de connaissances scientifiques, pour les autres vous en aurez trop ; pour les uns vous serez des retardataires, pour les autres vous serez trop avancés ; pour les uns vous sacrifierez la logique à la phraséologie et à l'entraînement oratoire, pour les autres vous serez arrêtés dans votre essor par la marche trop méthodique de vos raisonnements ; pour les uns votre style manquera de coloris et de chaleur, pour les autres il offensera par sa recherche et son abondance la sainte gravité de la chaire. Et que sais-je encore?...

Bréf, vous pourrez vous trouver en face d'une foule de jugements contradictoires. Ne vous hâtez pas de les mépriser ni de les accuser d'injustice, d'exagération ou de sottise ; mais gardez votre sang-froid dans cette mêlée et prêtez-vous humblement à la correction, car il est impossible que vous n'ayez pas

besoin d'être corrigé sur quelque point. Un homme sensé et amoureux de la perfection recueille avec soin toutes les critiques que l'on fait de son talent et de ses œuvres. Il écarte tranquillement celles qui ne sont, en somme, que des injures grossières adressées à la parole de Dieu et au ministère sacré du prédicateur plutôt qu'à sa personne, et, comme les Apôtres, « il s'estime heureux d'avoir pu souffrir quelque avanie pour le saint nom de Jésus ». Quant aux autres critiques, il les enregistre, les collationne, les compare, en fait la balance et finit par trouver une bonne moyenne de justes reproches dont il se sert pour se corriger de ses défauts. S'il est embarrassé et s'il se défie de lui-même dans cette affaire délicate, où il est à la fois juge et partie, il trouvera bien quelque part un ami expérimenté, sage, bienveillant, en qui il aura pleine confiance, et qui l'aidera à dégager la vérité des exagérations de la censure et à mettre toutes choses au point pour faciliter son amendement.

Quand on parcourt les notes d'une longue et laborieuse carrière, c'est un véritable et salutaire plaisir, pour un homme apostolique, de

constater que s'il a fait quelques progrès il le doit beaucoup plus à ses censeurs qu'à ses admirateurs.

Il peut arriver que personne ne vous loue ni ne vous censure. Ne vous attristez pas de ce silence. Le bien que vous aurez fait aux âmes, en travaillant discrètement et uniquement pour la gloire de Dieu, sera votre louange, et vous entrerez dans l'humble et cependant glorieuse phalange des orateurs sacrés dont l'éminent historien de la littérature italienne a dit : « Les meilleurs prédicateurs sont ceux qui ne se citent pas et qui font plus de bien que de bruit¹. »

1. CANTU, *Littérature italienne*, VIII.

CHAPITRE IV

REVISION DU DISCOURS ET CONTROLE DE L'EXPÉRIENCE

Si consciencieux et appliqués que vous soyez à l'étude et au travail, si ferventes que soient vos prières et pures vos intentions, vous n'avez pas, je l'espère bien, la prétention de faire du premier coup un chef-d'œuvre. Il en est des orateurs comme des écrivains : les plus contents d'eux-mêmes sont les médiocres. Lorsque vous avez fait un sermon, regardez, je vous prie, dans le miroir que vous présente un de nos poètes :

Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir,
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;

Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudrait, pour son repos, n'avoir jamais écrit¹.

Si, après avoir regardé dans ce miroir, vous avez en face de vous l'homme content, il est à craindre que le sermon ne vaille pas grand' chose. Remarquez cependant que, entre l' amoureux contentement du sot et le mécontentement chagrin de l'homme sublime dont chacun vante l'esprit, il y a un milieu de bon sens où se tient l'homme modeste et sage. C'est là qu'il faut vous établir pour reviser vos discours.

J'insiste sur l'utilité, j'ose même dire sur la nécessité de cette revision. N'imites pas ces prédicateurs insoucians qui, après avoir fait un sermon, le déposent dans leurs cartons, et ne l'en retirent que pour le donner tel qu'ils l'ont fait une première fois. Ce n'est pas toujours paresse de leur part. Il en est qui entassent discours sur discours, mais ils augmentent la quantité de leur bagage oratoire aux

1. BOILEAU, satire II.

dépens de la qualité. Ils semblent avoir pris comme stimulant de leur zèle cette devise : Prêchez ! prêchez ! il en reste toujours quelque chose. Mais ils se vident sans se remplir ; ils se répètent sans s'améliorer, et, en prodiguant leur facilité et leur talent, ils les condamnent fatalement à la médiocrité. Sans doute nous rencontrons, dans l'histoire de la chaire, les figures étranges de certains hommes apostoliques qu'on voit parcourir l'Europe chrétienne et prêcher tous les jours. Mais considérez, je vous prie, que les Jean de Vicence, les Antoine de Padoue, les Vincent Ferrier, les Bernardin de Sienne et d'autres encore étaient miraculeusement inspirés et assistés de Dieu, ce sur quoi vous ne devez pas compter. En outre, ils avaient été préparés par de longues études ; leur âme était constamment tenue en émoi par la méditation des mystères divins et de la loi de Dieu ; et ils ne négligeaient pas de reviser leurs discours sur leurs propres notes ou sur celles que des scribes exercés avaient prises de leur prédication. Imitiez-les en cela, puisque vous n'avez ni leurs privilèges, ni leur génie, ni leurs vertus.

Votre premier acte de revision consistera à incorporer dans votre discours les saillies soudaines, les idées originales, les arguments imprévus, en un mot toutes les heureuses inspirations qui ont pu vous venir en prêchant. Il ne faut pas tarder à faire ce travail, car si vous laissez se refroidir votre âme, vous risquez de perdre un bien précieux que vous ne retrouverez peut-être jamais.

Lorsque vous serez reposés et que vous aurez fait votre cueillette d'approbations et de critiques, usez-en pour amplifier, renforcer, corriger votre travail. Retenez et perfectionnez ce qui est bon, rectifiez ce qui est défectueux, supprimez ce qui ne vaut rien.

Appliquez-vous surtout à donner à votre discours sa juste mesure ; n'avez-vous pas, en tel endroit, été trop prodigue, en tel autre, trop avare de développements ? N'auriez-vous pas besoin de nourrir, de fortifier, d'embellir vos arguments, par une plus grande abondance de témoignages, d'exemples et de comparaisons ?...

Si l'on vous a reproché d'être trop long, n'est-ce pas parce que vous avez entassé trop

de matières sur un sujet que vous pourriez facilement diviser et qui vous donnerait deux discours au lieu d'un ?...

Votre style est-il trop touffu : émondez-le. Trop chargé de néologismes et d'expressions qui sentent la décadence : ramenez-le aux lois de la belle et bonne littérature. — Est-il incorrect, négligé, inexact, terne, languissant : soumettez-le aux rigueurs de la syntaxe ; soignez-le davantage ; cherchez le mot juste qui précise l'idée et fait saillir la vérité ; colorez votre phrase, échauffez-la, donnez-lui de la vie.

Enfin, voyez si tel discours qui convient à un auditoire de gens instruits ne pourrait pas, par une heureuse transformation, s'adapter à un auditoire de gens plus simples.

Vous le voyez, il y a là ample matière à revision. Et cependant, lorsque vous aurez incorporé dans votre premier travail les heureuses inspirations de la chaire ; lorsque vous aurez sagement usé des approbations et des critiques ; lorsque vous aurez donné à votre discours sa juste mesure ; lorsque vous aurez

corrigé votre style et fait subir à l'ensemble de votre travail des modifications qui vous permettront de l'adapter à des auditoires de différente valeur intellectuelle, il vous restera quelque chose de très important à faire : soumettre votre discours au contrôle de l'expérience.

Cette expérience ne s'acquiert qu'avec les années, l'observation et le commerce des âmes. Votre première préparation et vos premières études ne vous ont donné qu'une connaissance générale et purement spéculative de l'homme sur lequel vous devez agir par la prédication. Cet homme est de tous les lieux et de tous les temps; on pourrait l'appeler l'homme universel et éternel. « C'est, dit fort bien le Père Longhayé, la nature humaine, supposé le péché originel et la grâce; c'est l'esprit humain, c'est le cœur humain, avec son fonds, toujours le même, d'inclinations bonnes ou mauvaises, avec son tempérament invariable de sympathies et de répugnances à l'endroit de la lumière surnaturelle, d'amour et de haine pour les vérités de Dieu. Il n'est nulle part, sans doute, à l'état abstrait, isolé

de ses caractères accidentels, de temps, de lieu, de situation et d'humeur; mais sous ces caractères variables, partout vous le rencontrerez, partout vous aurez affaire à lui. Il vous attend à cinquante lieues comme à cent lieues; au pied de toutes les chaires où vous redirez les pages que je viens d'entendre, il sera là, toujours le même¹. »

Je vous ai conseillé de l'évoquer et de vous mettre en rapport avec lui par la pensée, dans la solitude et le silence du cabinet ou de la cellule, lorsque vous composez votre discours. Si, dans vos premières prédications, on sent que vous l'avez étudié sérieusement et que vous connaissez le moyen de le prendre, on vous pardonnera aisément une certaine inexpérience de son état présent. Mais vous ne pouvez pas rester sur ce pardon. Il vous faut connaître pratiquement l'homme actuel, l'homme du jour, l'homme de tel milieu, de telle situation particulière, de telle disposition présente. « A ne viser que l'invariable

1. *La Prédication* : Grands maîtres et grandes lois, II^e part., liv. II, chap. 1, § 1.

nature humaine sans prendre assez de garde aux circonstances particulières, on se mettrait en grand hasard de manquer le but. On se heurterait à une barrière de préjugés, de dispositions actuelles qui défendent l'accès de l'âme; et faute d'avoir compté avec les accidents de surface, on n'atteindrait pas l'homme éternel qui en est, pour ainsi dire, enveloppé¹.» Il vous faut donc regarder attentivement autour de vous, étudier les mouvements, les évolutions, les transformations des générations qui se suivent, enfin connaître expérimentalement le milieu dans lequel doit s'exercer votre ministère apostolique, afin de lui parler comme il convient.

Sans doute, la vérité ne change pas, mais l'adaptation de la vérité à tel ou tel milieu intellectuel, moral et social, ne peut pas toujours être la même. Tacite a dit : « Quinze ans, c'est un grand morceau de siècle : *Quindecim annos grande ævi spatium.* » En effet, pendant quinze ans, que de changements peuvent s'opérer dans une société de vie com-

1. P. LONGHAYE, op. et loc. cit.

plexe, intense et agitée ! Que de progrès dans la science ! que d'abus dans l'usage qu'on en peut faire ! que de lumières acquises ou que de ténèbres amassées dans les intelligences ! que de relèvements ou que d'abaissements dans les mœurs publiques ! que de revirements d'opinion ! quel apaisement ou quelle tension dans les rapports des diverses classes de la société ! quelles modifications dans la vie matérielle, civile, politique et religieuse ! etc. Peut-on ne pas tenir compte de ces changements et parler aujourd'hui comme on parlait il y a quinze ou vingt ans ? — Evidemment non. Je me rappelle avoir assisté, pendant la plus belle période du second Empire, à un sermon donné dans l'église de Saint-Sulpice par un prédicateur renommé pour son talent et son zèle apostolique. Ce sermon sur *l'Education* avait bien quinze ou vingt ans d'âge ; l'orateur n'y avait rien changé. Il rappelait assez maladroitement les tracasseries administratives et les luttes universitaires de la monarchie de Juillet. J'avais auprès de moi un auditeur de figure intelligente et distinguée, sur laquelle je crus remarquer une assez

vive expression de mécontentement. Tout à coup, je l'entendis murmurer à l'adresse du prédicateur : « Qu'est-ce qu'il nous chante là ? c'est du Louis-Philippe ! » Cette simple constatation suffit à lui faire perdre le fruit de considérations très belles et très éloquentes dont tout le monde pouvait tirer profit.

Ne vous exposez pas à pareille mésaventure, et pour cela appliquez-vous à connaître l'homme de votre temps. Sans vous mêler au monde, sans devenir homme du monde, sachez ce qui se passe dans le monde, ce que devient le monde, comment on peut l'atteindre, le saisir et le ramener à Dieu. Lisez beaucoup, écoutez, observez, réfléchissez, enfin rendez-vous compte du milieu dans lequel doit tomber et agir votre parole. Et alors vous comprendrez que vos discours ne peuvent pas toujours rester tels que vous les avez faits une première fois, qu'il faut les reviser, en retrancher tout ce qui serait, en la circonstance, inutile ou inopportun ; y remplacer les arguments qui ne porteraient plus par des arguments plus neufs et mieux adaptés à l'état présent des esprits ; y faire valoir, pour éclai-

rer, émouvoir et toucher les âmes, les leçons d'expérience, en bien ou en mal, que nous a données le temps.

Mais où le contrôle de l'expérience vous sera plus utile et plus fructueux, ce sera dans le commerce des âmes. Vous ne pouviez pas les étudier pendant les années de préparation qui vous tenaient éloignés d'elles. Le ministère les rapproche de vous, vous permet de les voir de près et de vous perfectionner dans la science intime des dispositions, des faiblesses, des misères, et aussi des ressources de la nature humaine sollicitée par les scandales du monde et mise en contact avec la grâce de Dieu. Dans ce commerce des âmes qui s'ouvrent à vous, vous pouvez vous rendre compte de ce qui les rend plus accessibles aux préjugés, aux sophismes, aux erreurs qui pervertissent en elles le bon sens et ébranlent la foi; des instincts et des passions qui les prédisposent à céder plus facilement à telles ou telles occasions de péché; des influences funestes qu'exercent sur elles telles ou telles habitudes de la vie contemporaine; des considérations qui, les ayant touchées dans votre prédication,

peuvent toucher d'autres âmes; enfin, de ce qui éclaire, console, encourage, relève, affermit, ouvre les chemins de la miséricorde divine et les voies de la perfection chrétienne : toutes choses que vous n'aviez vues que de loin et dont vous pourrez parler d'une manière plus utile et plus efficace, les ayant vues de plus près. Je crois ne pas me tromper en vous disant que cette expérience vous éclairera mieux que toute autre sur les imperfections de vos discours et vous convaincra de la nécessité de les reviser, dussiez-vous les refaire tout entiers.

Enfin, le plus puissant instrument de progrès et de perfectionnement dans l'art de la parole sainte, c'est le travail de votre propre sanctification. Outre que, en devenant chaque jour plus pure, l'âme s'ouvre davantage aux illuminations divines qui affinent et grandissent son pouvoir d'observation, on sait mieux dire aux autres ce qu'il faut pour devenir meilleur et plus saint, quand on se l'est dit cent et mille fois à soi-même.

« La sainteté, dit un pieux instructeur de la jeunesse ecclésiastique, est un progrès dans

l'art de la prédication... Le jeune prédicateur qui ne se sent pas pourvu des qualités naturelles, ou qui est effrayé des difficultés de sa tâche, peut se consoler par la pensée que le plus important de son art est dans ses mains ¹. »

1. R. P. SCHLEINIGER, S. J., *La prédication ecclésiastique*.

ÉPILOGUE

J'ai fini, mes chers amis. En vous quittant, je sens le besoin de m'excuser. Comment ai-je osé vous donner des conseils? Je n'en avais ni le goût ni le droit; c'était bien assez de me conseiller moi-même. Et puis le vénérable maître dont j'ai invoqué près de vous l'autorité m'a appris « qu'un homme prudent ne doit pas se montrer facile à écrire des livres nouveaux, à moins que l'obéissance ne lui impose ce travail ¹ ».

1. « Non est prudentis viri esse facilem ad nova scripta scribenda... Viri illustres ad hoc officium exequendum habuerunt quandoque motivum obedientiæ. » (Humbert. a Rom., *Expositio regulæ B. Augustini.*)

C'est mon cas. Notre Chapitre général, tenu à Avila, en 1895, m'a donné la commission de rappeler aux jeunes prédicateurs les anciens préceptes de l'art de bien dire, en les adaptant aux nécessités du temps présent, et de composer, à leur usage, un manuel ou traité d'éloquence sacrée.

C'est ce que j'ai fait, en unissant les conseils de ma vieille expérience aux enseignements des maîtres de la parole et de la sainteté apostoliques. Recevez cet ouvrage comme un présent des hommes vénérables qui l'ont commandé¹, et n'en attribuez qu'à moi les imperfections : ces imperfections sont nombreuses, je n'en doute pas, mais vous me les pardonnerez si elles sont compensées par des

1. Voici le texte du chapitre d'Avila : « R. adm. P. Mag. Fr. Jacobo-Mariæ Monsabré, qui eximius concionator omnium plausu et ingenti animarum fructu e pulpito Ecclesiæ Metropolitanæ Parisiensis, per viginti annos et amplius, doctrinam catholicam, ad mentem Angelici Præceptoris, doctis indoctisque proposuit, commitimus ut antiqua de arte dicendi præcepta ætatis nostræ necessitatibus congrue adaptans, juniores prædicatores Ordinis edoceat et in usum ipsorum Manuale seu methodum eloquentiæ sacræ componere typisque mandare festinus accuret. » (Commissiones, n° XIII.)

conseils utiles dont vous pourrez profiter.

Ce n'est pas un maître qui vous a parlé; c'est un vétéran de l'armée apostolique dans laquelle vous êtes enrôlés, un vieil ami dont le cœur est plein d'affection et d'espérance en vos jeunes talents. Il a travaillé pour vous, priez pour lui. Hélas ! j'ai bien peur de n'avoir pas toujours mis en pratique les conseils que j'ai donnés aux autres; vous m'aidez à obtenir de Dieu le pardon dont j'ai besoin. De mon côté, je prierai pour vous. Je demanderai à Dieu lumière, force, courage et fruits abondants pour votre laborieuse et sainte carrière d'apôtres. Qu'il vous assiste dans tous vos travaux, et vous, ne désirez jamais autre chose que sa gloire et le bien des âmes. Dieu en tout et par-dessus toutes choses : *In omnibus et super omnia Deus.*

Travaillez bien, pendant que je regarde le ciel, suprême rendez-vous de ma vie qui s'éteint, où j'espère contempler, dans leur source, les sublimes vérités que je n'ai fait qu'entrevoir en cette vie de passage.

Adieu ! que la très douce Vierge et très miséricordieuse Mère, à laquelle je dois tant

de grâces, prenne en ses bras le divin fruit
de son chaste sein, et qu'elle nous bénisse
tous!

*Nos cum prole pia
benedicat Virgo Maria!*

TABLE

TABLE

LIVRE PREMIER

AVANT LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER. — Première préparation . . .	3
CHAPITRE II. — La science sacrée ; ses sources. .	15
CHAPITRE III. — La science sacrée ; ses servantes.	41
CHAPITRE IV. — Modèles de l'éloquence sacrée ; Écriture sainte.	65
CHAPITRE V. — Modèles de l'éloquence sacrée ; Pères et prédicateurs	103
CHAPITRE VI. — Ce qu'il faut prêcher.	145
CHAPITRE VII. — Le don de la parole.	173
CHAPITRE VIII. — Composition et ornements du discours	199
CHAPITRE IX. — Passions et convenances oratoires.	231
CHAPITRE X. — Dispositions de l'âme et secours divins	263
CHAPITRE XI. — Dernière préparation	285

LIVRE DEUXIÈME

PENDANT LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER. — En chaire.	299
CHAPITRE II. — L'action	307

CHAPITRE III. — La voix et la prononciation . . .	319
CHAPITRE IV. — La diction et le ton de la chaire.	337
CHAPITRE V. — La physionomie et le geste . . .	355
CHAPITRE VI. — Communications avec l'auditoire.	373
CHAPITRE VII. — La vie en prédication.	385

LIVRE TROISIÈME

APRÈS LA PRÉDICATION

CHAPITRE PREMIER. — Le regard vers Dieu. . . .	405
CHAPITRE II. — Le regard sur soi-même	419
CHAPITRE III. — Louanges et critiques	431
CHAPITRE IV. — Revision du discours et contrôle de l'expérience.	443
ÉPILOGUE.	457

LIGUGÉ (VIENNE)

IMPRIMERIE SAINT-MARTIN

M. BLUTÉ

Princeton Theological Seminary Libraries



1 1012 01195 9451

